



# Notes du mont Royal

[WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM](http://WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Google Livres

**LUCRECE,**  
DE LA  
*NATURE DES CHOSES.*  
TOME I.

THE  
MAGAZINE  
OF THE  
ROYAL  
SOCIETY  
OF LONDON  
AND  
THE  
LONDON  
AND  
EDINBURGH  
MEDICAL  
SOCIETY

LUCRECE,  
TRADUCTION  
NOUVELLE,  
AVEC DES NOTES,  
Par M. L. C.  
TOME PREMIER.



A PARIS  
Chez BLEUET, Libraire,  
sur le Pont S. Michel.  
M. DCC. LXXVII.  
Avec Approb. et Privilège du Roi.

imprimerie de...



Paris



LUCRECE,  
TRADUCTION NOUVELLE,  
AVEC DES NOTES,

Par M. L\* G\*\*

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez BLEUET, Libraire, sur le Pont Saint-Michel.

M. DCC. LXVIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROY.

M. L. De la Harpe  
né à Paris  
en 1738, et

fut extrême-  
ment pauvre. Il mou-  
rut en 1778 pour  
après avoir été un  
me gouverneur  
des enfants de  
Bonne & Holbach  
son protecteur qui  
L'année même de  
traduction de  
Lucrèce en vers  
par M. L. De la Harpe  
à Paris.



---



---

## AVERTISSEMENT.

UNE traduction de Lucrece était un ouvrage qui manquait à notre littérature. L'abbé de Marolles en donna une, écrite en style barbare, dans le tems \* où la langue Française commençait à acquérir de l'élégance & de la pureté. Celle du baron des Coutures, quoique postérieure, n'a pas mieux rempli les vœux des gens de lettres. Ces deux traducteurs ne connaissaient pas assez la philosophie d'Épicure, le génie de la langue Latine ni celui de leur propre langue. Mais le premier a au moins le mérite d'avoir senti quelquefois les beautés poétiques de son original, & d'avoir essayé de les rendre dans son langage Gothique. On ne peut attribuer l'espece de réputation dont a joui quelque temps la traduction du se- *souvent*

---

\* En 1650.

cond , qu'aux éloges de Bayle crus sur parole , & les éloges de Bayle \* ne peuvent s'expliquer que par une prévention aveugle, dont les plus grands hommes ne sont pas toujours exempts. On n'a donc trouvé aucune ressource dans les traductions Françaises de Lucrece. Celle de Marchetti, estimée avec raison des Italiens, n'a été non plus d'aucun secours, parce que leur langue se prête avec tant de docilité à tous les tours de la Latine, que les endroits les plus difficiles de Lucrece, rendus mot à mot, ne sont pas plus intelligibles dans la traduction que dans l'original.

On a donc été réduit aux commentateurs, ressource pénible & trop souvent infructueuse. Quoiqu'on se soit imposé la loi de les consulter tous, l'édition de Creech est celle qu'on a suivie de préférence dans le cours de cette tra-

---

\* Voyez *Nouvelles de la Rép. des Let.* tom. IV. pag. 852.

duction. Ce sçavant Anglais était à la fois poëte & philosophe. Sa paraphrase est claire, toutes les fois qu'il a entendu le texte. Ses notes sont un choix raisonné de toutes celles qui avaient patu avant lui ; mais celles qu'il a ajoutées de son propre fonds, & dont l'objet est de développer l'ordre & l'enchaînement des idées de Lucrece, sont infiniment plus utiles que toute l'érudition des commentateurs. Gassendi, ce restaurateur de la philosophie corpusculaire, ce vertueux prêtre, si consommé dans l'étude de la philosophie ancienne, a fait plus lui seul pour l'intelligence de Lucrece, que tous les commentateurs réunis. Et si la lecture de trois volumes *in-folio*, écrits en longues périodes latines, dont quelques-unes ont une page, est un travail fastidieux, on en a souvent été dédommagé par les lumières qu'on reconnaît avoir tirées de cette fatigante lecture.

Malgré ces secours, combien ne restait-il pas encore de difficultés à vaincre ?

La meilleure édition de Lucrece était bien éloignée de la perfection qu'on s'est proposé de donner à celle-ci. Des passages tronqués & altérés qu'il fallait rétablir, des ponctuations incorrectes qu'il fallait rectifier, des vers & des morceaux entiers déplacés qu'il fallait transposer, voila la tâche qu'avaient encore laissée les travaux sans nombre des commentateurs. On n'a rien négligé pour la remplir ; on s'est assujetti à toutes les recherches qu'exigeait ce genre de travail. Les passages les plus difficiles ont été discutés par des personnes éclairées, qui ont bien voulu nous aider de leurs lumières. Les explications les plus généralement adoptées, après un mûr examen, ont été suivies dans la traduction ; celles qui ont tenu quelque tems la balance en équilibre, ont été mises en notes, afin que le lecteur fût en état de juger lui-même de nouveau le procès. Mais on ne s'est permis de faire aucune correction ni aucune transposition, sans

en avertir par une note , où l'on expose les motifs qui ont porté à cette innovation. Avec ces soins & ces secours , on ose se flatter de donner au Public le texte le plus correct & le plus clair qui ait encore paru de Lucrece :

Quant à la traduction , on s'est proposé deux objets , la fidélité & l'élégance. Tant que le génie de la langue Française l'a permis , on a copié trait pour trait l'original. Cette méthode , la plus sûre pour réussir , a encore procuré l'avantage de dispenser d'un grand nombre de notes. Car la langue Française ayant au dessus de la Latine l'avantage de la clarté , souvent un passage obscur en latin , rendu mot à mot dans notre langue , est devenu assez clair pour n'avoir plus besoin d'être expliqué.

Enfin les argumens de chaque livre , qui dans un poëme philosophique ne sont pas un objet indifférent , ont été travaillés avec le plus grand soin. S'ils excèdent quelquefois la mesure ordinaire , c'est

qu'on s'est moins proposé d'indiquer les matieres que traite le poëte , que d'en suivre le fil & d'en montrer l'enchaînement ; de sorte que ces six argumens réunis feraient une analyse de la doctrine d'Epicure.

---

## A B R É G É

### DE LA VIE DE LUCRECE.

**U**N Poëte philosophe, livré par goût à la retraite, éloigné par principes de l'administration publique, & dont les actions ne sont liées avec aucun des évènements de l'Etat, ne peut être connu de la postérité, que par les ouvrages qu'il lui transmet. Aussi l'on ignore presque tous les détails de la vie de Lucrece. On n'est pas même d'accord sur la date de sa naissance (1). On sçait uniquement, qu'il

---

(1) Eusebe de Pamphilie le fait naître la 171 Olymp. sous le consulat de Cn. Domit. Ahe-

vécut dans les tems les plus orageux de la République, lorsque Rome commençait à s'instruire & à se corrompre, à se soumettre au joug de la tyrannie & à l'empire des arts, à perdre à la fois sa barbarie & sa liberté. La noblesse de sa famille (2) l'aurait mis en état de jouer, au milieu de ces troubles, un aussi grand rôle que Cicéron, s'il avait eu autant d'ambition que l'Orateur Romain. Mais son aversion pour les affaires publiques, le fit toujours rester dans l'ordre des Chevaliers, quoiqu'il eût pu aspirer au rang de Sénateur. On croit qu'il alla à Athenes, puiser sous Zenon une connaissance pro-

---

nobarbus & de L. Cassius Longinus, l'an de R. 656. D'autres rapportent sa naissance à la 172 Olymp. sous le consulat de L. Licinius Crassus & de Q. Mucius Scævola, l'an de R. 657.

(2) La famille de Lucrece était ancienne. Cicéron parle de Q. Lucretius Vespillo, fameux Jurisconsulte, & de Q. Lucretius Ofella qu'il dit avoir été plus propre à être Juge qu'Orateur. Velleius Paterculus fait mention d'un autre *Vespillo*, dont parlent aussi Cicéron & César, & auquel ce dernier donne le titre de Sénateur.

fonde du système d'Epicure, qu'il regardait comme la seule philosophie digne de ses concitoyens. Quelle perfection n'aurait-il pas donnée à son poëme, quel monument n'aurait-il pas laissé à la postérité, si sa santé lui avait permis de déployer tout le génie qu'il avait reçu de la Nature ! Mais il eut avec le plus grand poëte de l'Italie moderne (3) le rapport singulier d'avoir composé son poëme, dans les intervalles que lui laissaient de fréquens accès de folie. Que cette folie ait été causée par un philtre amoureux que lui donna Lucilia, sa femme ou sa maîtresse, c'est un conte ridicule que se sont transmis successivement tous ceux qui ont écrit la vie de ce Poëte. L'époque de sa mort n'est pas mieux fixée que celle de sa naissance (4). On convient géné-

---

(3) Voyez la vie du Tasse, à la tête de la traduction de la Jérusalem délivrée, par M. Mirabaud.

(4) Les uns disent qu'il mourut à 42 ans, l'an de Rome 701, sous le troisième consulat

ralement, qu'il se tua lui-même dans un âge peu avancé ; mais on dispute sur le motif qui lui inspira cette funeste résolution. Les uns l'attribuent aux troubles qui agitaient la République : mais y prenait-il assez de part, pour en être affecté jusqu'à ce point ? D'autres prétendent qu'il ne voulut pas survivre à l'exil de Menimius. Le surnom de *Carus* que portait Lucrece prouve qu'il était sensible à l'amitié. Mais un exil qui rendait au repos, à la retraite & à la méditation un ami éclairé & philosophe, pouvait-il être regardé par Lucrece comme un coup bien terrible ? Il est plus probable, ou qu'il se tua dans un accès de frénésie, ou que l'ennui d'une vie troublée sans cesse par le délire & la douleur, le déterminâ à y renoncer. Voilà le peu de lumières

---

de Cneius Pompeius Magnus. Donat veut qu'il soit mort à 39 ans sous le consulat de Cn. Pompeius Magnus, & de M. Licinius Crassus pour la seconde fois. Eusebe le fait vivre jusqu'à 44 ans. *Propriâ se manu interfecit anno aetatis quadragésimo quarto*, dit S. Jérôme in *Chronic. Euseb.*

que l'histoire nous fournit sur la personne de Lucrece. Finissons par un passage de Virgile bien glorieux à la mémoire de notre Poëte, & dont l'application est fort simple, quoiqu'elle n'ait encore été faite par personne.

Felix , qui potuit rerum cognoscere causas ;  
 Atque metus omnes & inexorabile fatum  
 Subjecit pedibus , strepitumque Acherontis  
 avari!

Fortunatus & ille , Deos qui novit agrestes ,  
 Panaque Sylvanumque senem , Nymphasque  
 sorores.

Georg. lib. II. v. 490.

Il est clair que Virgile dans ce passage se compare à Lucrece ; c'est comme s'il disait : un autre avant moi s'est immortalisé en approfondissant les causes des phénomènes de la Nature , en foulant aux pieds les terreurs de la superstition , & en bravant le vain bruit de l'avare Achéron ; mais celui qui a célébré les Divinités champêtres , Pan , le vieux Sylvain & les Nymphes ses sœurs , n'est pas non plus sans mérite.

---



---

DE LA FAMILLE MEMMIENNE.

LE poëme de Lucrece étant dédié à Memmius , on a cru nécessaire de faire connaître en peu de mots cette famille sur laquelle Gifanius nous a laissé une longue dissertation. La famille des Memmius était très-ancienne , s'il faut en croire Virgile qui la fait remonter jusqu'à Mnesthée , *mox Italus Mnestheus , genus à quo Nomine Memmi* , *Æneid. lib. V.* Mais avec une origine aussi ancienne , cette famille eût-elle été plébéienne ? Or c'est un fait dont on ne peut douter , puisqu'il y a eu des Memmius , tribuns du peuple.

Le premier Memmius dont il soit parlé dans l'histoire , est C. Memmius \* qui fut Préteur de Sardaigne sous le consulat de C. Claudius Pulcher & de T. Sempronius Gracchus , six ans avant la

---

\* Vid. Tit. Liv. lib. 41...42.

guerre de Persée, & qui quatre ans après sous le consulat de C. Popilius Lænas & de P. Ælius Ligur, fut Préteur en Sicile. Il eut deux fils, C. & L. Memmius, Orateurs qui fleurirent du tems de Jugurtha & de Sylla, & dont parlent Cicéron & Salluste. Le premier fut assommé à coups de bâton dans le champ de Mars par Saturninus, tribun du peuple, son ennemi, sous le consulat de C. Marius pour la sixieme fois, & de Val. Flaccus. Ce fut ce C. Memmius qui accusa de concussion L. Calpurnius Bestia, qui, pendant son consulat, envoyé en Numidie à la tête d'une armée, s'était laissé corrompre par l'argent de Jugurtha, & avait pillé celui des Alliés. Ce fut encore lui qui pendant son consulat ordonna par une loi de faire venir Jugurtha à Rome; enfin on croit qu'il fut l'auteur de la fameuse loi *Memmia*, par laquelle il était défendu de citer en justice les citoyens absens pour les affaires de la République, & ordonné d'imprimer la let-

tre *K* fut le front des calomniateurs & des accusateurs subornés. On ne dit rien de *Lucius* frere de *Caius*. L'histoire parle encore d'un *M. Memmius*, qui fut, dans la guerre de *Sertorius*, Questeur de *Pompée* dont il avait épousé la sœur. On soupçonne qu'il était frere ou cousin-germain de ceux-ci.

Enfin *C. Memmius Gemellus*, celui auquel *Lucrece* a dédié son poëme, était fils de *Lucius*. On croit qu'il étudia à *Athenes* sous les mêmes maîtres que *Lucrece*. A son retour à *Rome* il obtint la préture & eut le gouvernement de *Bythynie*. Il mena avec lui le poëte *Catulle*, *Curtius Nicetas*, grammairien célèbre, auxquels on soupçonne que se joignit aussi *Lucrece*. A son retour il fut accusé par *César*, mais on ignore quelle fut l'issue du jugement. Quelque tems après, sous le consulat de *L. Domitius* & d'*Ap. Claudius*, il accusa à son tour de concussion *Gabinus*, & la même année *C. Rabirius Posthumus*, défendu par *Cicéron*

dont nous avons le plaidoyer. Il brigua inutilement le consulat, & ayant été condamné en vertu de la loi Pompeia de *Ambitu*, il se retira en exil dans la Grece, où il mourut peu d'années après. Il falloit que ce Memmius fût un homme recommandable par ses lumieres, pour avoir mérité l'amitié de Lucrece & la dédicace de son poëme. Cicéron le loue lettres Grecques, mais lui reproche de sa profonde connoissance dans les son trop de mépris pour les Latines. Il lui accorde de la finesse dans l'esprit & de la douceur dans l'expression, mais il le blâme d'avoir craint la fatigue de parler & même de penser, ajoutant que ses talens se rouillerent peu à peu par le défaut d'exercice. *C. Memmius, Lucii filius, perfectus litteris, sed Græcis : fastidiosus sanè Latinarum : argutus orator, verbisque dulcis, sed fugiens non modo dicendi verùm etiam cogitandi laborem, tantùm sibi de facultate detraxit, quantùm imminuit industria.* Cic. de Clar. Orat. ad Brutum.

---

## A V I S D U L I B R A I R E .

*Comme des personnes éclairées ont paru desirer de trouver ici la célèbre invocation d'Hesnault, qu'il n'est pas aisé de se procurer, on a cru devoir déférer à leurs avis.*

**D**ÉESSE, dont le sang a formé nos aïeux,  
 Toi qui fais le plaisir des hommes & des Dieux,  
 Qui par un doux pouvoir régnant sur tout le  
 monde

Rends & la mer peuplée & la terre féconde,  
 Je t'invoque, ô Vénus, ô mere de l'Amour;  
 C'est par toi qu'est conçu tout ce qui voit le jour:  
 Un seul de tes regards écarte les nuages,  
 Chasse les aquilons, dissipe les orages,  
 Redonne un air riant à Neptune irrité,  
 Et répand dans les airs une vive clarté.

Dès le premier beau jour que ton astre ramene,  
 Les zéphyrus font sentir leur amoureuse haleine;  
 La Terre orne son sein de brillantes couleurs,  
 Et l'air est parfumé du doux esprit des fleurs.  
 On entend les oiseaux frappés de ta puissance,  
 Par mille tons lascifs, célébrer ta présence.  
 Pour la belle genisse on voit les fiers taureaux,  
 Ou bondir dans la plaine ou traverser les eaux.

Enfin les habitans des bois & des montagnes ,  
 Des fleuves & des mers & des vertes campagnes ,  
 Brûlant à ton aspect d'amour & de desir ,  
 S'engagent à peupler par l'attrait du plaisir ;  
 Tant on aime à te suivre, & ce charmant empire  
 Qu'exerce la beauté sur tout ce qui respire.  
 Donc, puisque la nature est toute sous ta loi ,  
 Que rien dans l'univers ne voit le jour sans toi ,  
 Que sans toi , rien n'est beau , rien n'aime &  
 n'est aimable ;

Vénus, deviens ma Muse , & sois-moi favorable.  
 Je vais de l'univers étaler les secrets ;  
 J'écris pour un Héros comblé de tes bienfaits.  
 Memmius eut de toi les graces en partage ;  
 Fais-les en sa faveur briller dans cet ouvrage.  
 Cependant des mortels arrête les terreurs ,  
 Écarte loin de nous la guerre & ses horreurs.  
 Tu peux tout mettre en paix & sur mer & sur  
 terre ;

Car que ne peux-tu point sur le Dieu de la guerre ?  
 Souvent ce Dieu si fier , vaincu par tes appas ,  
 Dépose sa fierté pour languir dans tes bras.  
 Sa tête est sur ton sein nonchalamment penchée ,  
 Et l'amour tient son ame à ta bouche attachée ,  
 Ses yeux étincelans errent sur ton beau corps ,  
 Et nourrissent ses feux en pillant tes trésors :  
 Tant tu fais avec art bien placer tes caresses ,  
 Allumer les desirs , provoquer les tendresses.

Parle pour les Romains dans ces momens si doux,  
 Nous demandons la paix, demande-la pour nous.  
 Le dessein que je prends veut un esprit tranquille ;  
 Puis-je le posséder dans ce tems difficile ,  
 Et de tant de Héros Memmius digne fils ,  
 Peut-il donner des soins qu'au bien de son pays ?  
 Non , brave Memmius , n'apporte à cette étude  
 Qu'un esprit affranchi de toute inquiétude ;  
 Autrement tous mes soins seraient hors de saison.  
 En vain j'entreprendrais d'éclairer ta raison ,  
 Bien loin de pénétrer ce que je vais t'apprendre ,  
 Tu te ralentirais avant que de l'entendre ,  
 Je vais d'un vol hardi m'élever dans les cieus ;  
 Et là te faire voir quel est l'emploi des Dieux ,  
 Te ramener après dans la source des choses ,  
 Et des plus grands effets te dévoiler les causes,  
 Tu sauras de quel fonds la Nature fait tout ,  
 De quoi tout s'entretient , en quoi tout se résout ;  
 Quels sont ces simples corps , cette simple matière  
 Qu'on nomme premiers corps & matière pre-  
 mière :

Parce que tout vient d'eux & qu'ils sont éternels.  
 Car loin de notre esprit ces pensers criminels  
 Qui dégradent des Dieux l'immortelle nature ,  
 Et les font ouvriers de chaque créature.  
 Si ces Dieux ne vivaient dans la tranquillité ,  
 A quoi leur servirait leur immortalité ?  
 A rien qu'à les livrer à d'éternelles peines.

C'est trop les intriguer dans les choses humaines ;  
Ils sont toujours puissans , toujours heureux sans  
nous ,

Et ne sentent jamais ni pitié ni courroux.

On a vu les mortels traîner long-tems leur vie  
Sous la Religion (a) durement asservie.

Long-tems du haut du ciel ce phantôme effrayant  
A lancé sur la terre un regard foudroyant.

Mais un Grec le premier , plein d'une sage au-  
dace ,

L'osa voir d'un œil fixe & l'insulter en face.

Tout ce qu'on dit des Dieux ne put l'en détour-  
ner ;

La Terre eut beau frémir , le Ciel eut beau ton-  
ner ,

Il n'en fut que plus vif à percer l'imposture ,  
Et plus prompt à s'ouvrir le sein de la Nature.

Dans l'enceinte du monde il se crut trop serré ;

Le ciel ne fut pas même assez vaste à son gré :

Rien ne lui fit obstacle , & ce puissant génie

Courus de l'univers la carrière infinie.

Après avoir su tout , il nous a tout appris :

Nul être , nul pouvoir ne surprend nos esprits ;

On fait jusqu'où s'étend tout pouvoir & tout être ,

Et ce qui le termine & ce qu'il en peut naître.

Ainsi par la raison il surmonta la peur ;

(a) Le Polythéisme.

Ainsi l'erreur mourante aux pieds de son vain-  
queur ,

Et la Religion (b) terrassée avec elle ,

Attire à ce mortel une gloire immortelle.

Peut-être , Memmius , peut-être croiras-tu

Que ma philosophie attaque ta vertu ;

Que de l'impiété je fonde les maximes ,

Et qu'enfin je ne veux qu'ouvrir la porte aux  
crimes :

Mais regarde plutôt quels crimes odieux

A produit autrefois ce vain culte des Dieux ;

On maltraite en Aulide une jeune Princesse ,

Et qui sont les bourreaux ? tous les chefs de la  
Grèce ,

Son pere. Mais Diane a soif de ce beau sang ;

Agamemnon le livre , & Calchas le répand.

La belle Iphigénie au temple est amenée ,

Et d'un voile aussi-tôt la victime est ornée.

Tout un grand peuple en pleurs s'empresse pour  
la voir ;

Son pere est auprès d'elle outré de désespoir ;

Un Prêtre auprès de lui couvre un fer d'une  
étole.

A ce spectacle affreux elle perd la parole ,

S'agenouille en tremblant se soumet à son sort ,

Et s'abandonne toute aux horreurs de la mort.

(b) L'Idolâtrie.

Il ne lui sert de rien , à cette heure fatale ,  
 D'être le premier fruit de la couche royale ,  
 On l'enlève de terre , on la porte à l'autel ;  
 Et bien loin d'accomplir un hymen solennel ,  
 Au lieu de cet hymen , sous les yeux de son pere ,  
 On l'égorge , on l'immole à Diane en colere ,  
 Pour la rendre propice au départ des vaisseaux :  
 Tant la Religion (c) peut enfanter de maux ?

---

(c) C'est-à dire la superstition.



SUJET

---

---

# S U J E T

D U

## P R E M I E R L I V R E.

**L**E Poëte débute par une magnifique invocation à Vénus : viennent ensuite, 1°. la dédicace de son poëme à Memmius ; 2°. l'exposition du sujet ; 3°. l'éloge d'Épicure ; 4°. la réfutation des objections générales qu'on pourrait faire contre la doctrine du Philosophe Grec, & contre la hardiesse du Poëte Latin d'oser la rendre en sa langue. Après cette espece de Préface éloquente, Lucrece entre en matiere, & établit pour premier principe que l'être ne peut sortir du néant ni y rentrer. Il

Tome I.

A

*existe donc des corpuscules primi-*  
*tifs , dont tous les corps sont for-*  
*més , & dans lesquels ils se résol-*  
*vent ; quoiqu'invisibles , leur exis-*  
*tence n'en est pas moins incontestable.*  
*Mais ils ne pourraient agir ,*  
*se mouvoir , ni même exister sans*  
*vuide. L'Univers est donc le résul-*  
*tat de ces deux choses , la matiere*  
*& le vuide. Tout ce qui n'est ni*  
*l'un ni l'autre , en est propriété ou*  
*accident , & non pas une troisieme*  
*classe d'êtres à part. Les corps pre-*  
*miers étant la base des ouvrages de*  
*la Nature , doivent être parfaite-*  
*ment solides , indivisibles & éter-*  
*nels. C'est donc à tort qu'Héraclite*  
*donne aux corps pour principe le*

feu ; d'autres Philosophes , l'eau ,  
 l'air ou la terre , & Empedocles  
 les quatre élémens. L'Homœome-  
 rie d'Anaxagore n'explique pas  
 mieux la formation des êtres. Le  
 Grand tout indestructible dans ses  
 principes , est infini dans sa masse.  
 Il n'y a donc pas de centre où ten-  
 dent les corps graves ; la doctrine  
 des Antipodes est donc une folie.





T I T I  
*LUCRETII CARI*  
D E  
*R E R U M N A T U R A.*

---

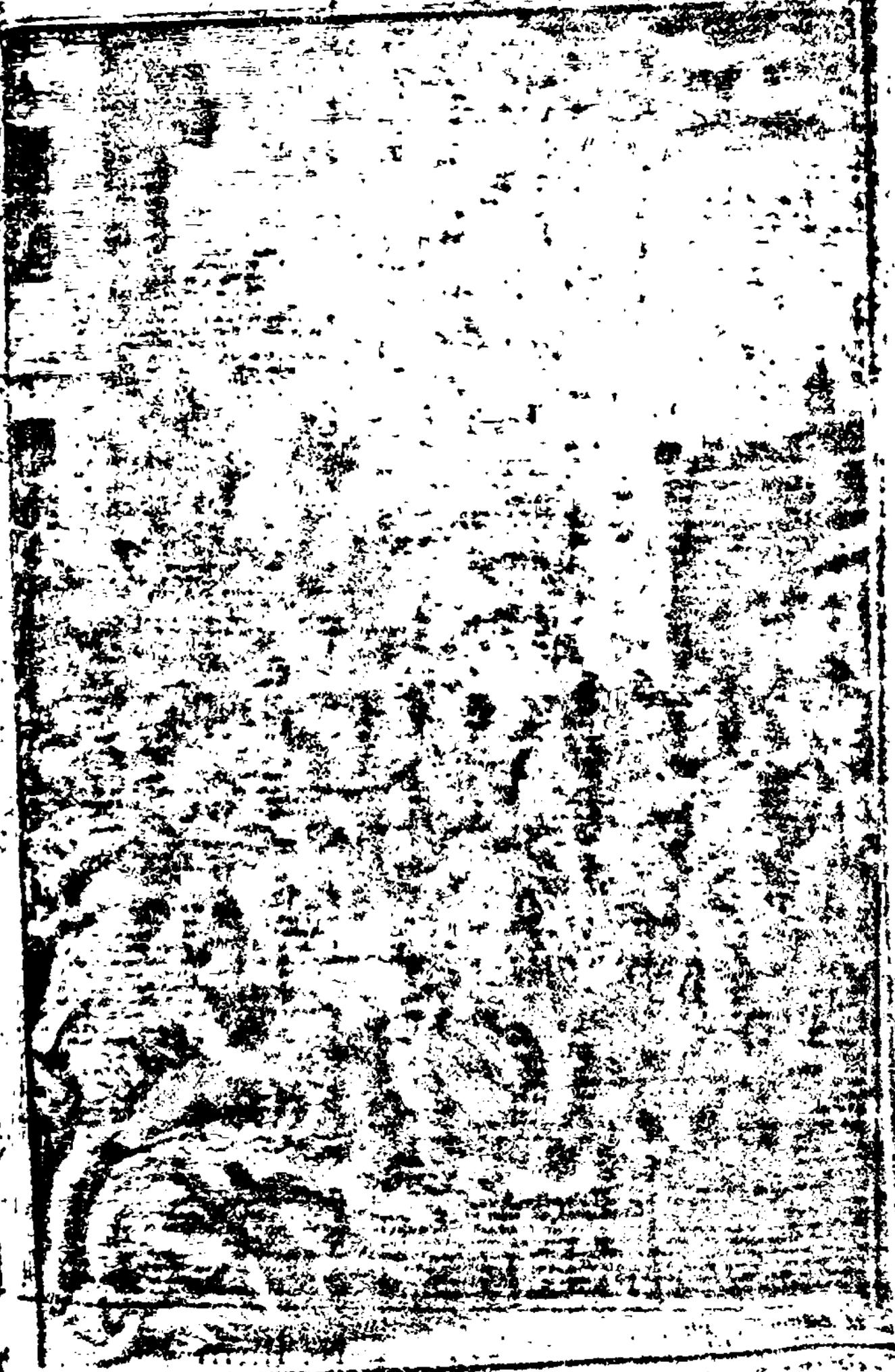
LIBER PRIMUS.

**Æ**NEADUM genetrix, hominum divûmque  
voluptas ,

Alma Venus, cœli subter labentia signa ,  
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes  
Concelebras ; per te quoniam genus omne ani-  
mantûm

Concipitur, visitque exortum lumina solis :  
Te, Dea, te fugiunt venti, te nubila cœli,  
Adventumque tuum ; tibi suaves dædala tellus  
Summittit flores ; tibi rident æquora ponti,  
Placatumque nitet diffuso lumine cœlum.

Nam simul ac species patefacta est verna diei ;  
Et reserata viget genitabilis aura Favonî ;  
Aëriæ primùm volucres te, Diva, tuumque



... ..  
... ..  
... ..



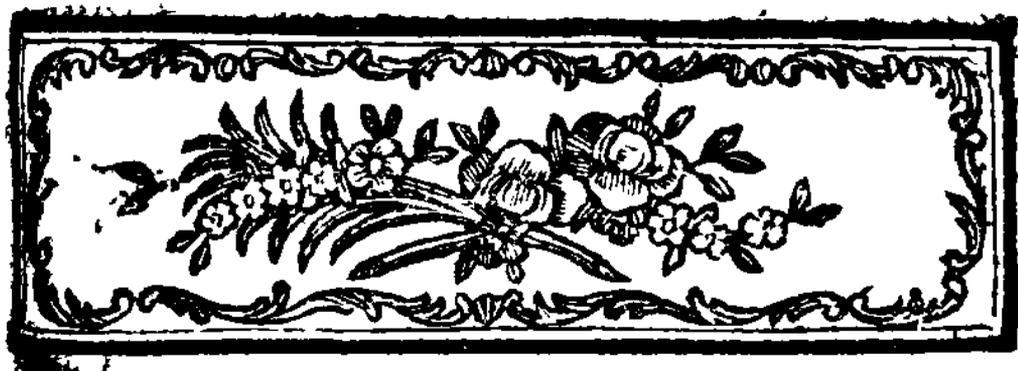
M. Gravelot, inv.

Buoncel Sculp

Nullam

rem gigni patitur, nisi morte adiutam alienâ.

Jacr. L. 1. V. 204



# LUCRÈCE,

DE LA

*NATURE DES CHOSES.*

---

## LIVRE PREMIER.

**M**ERE des Romains, charme des hommes & des Dieux ; ô Vénus, ô Déesse bienfaisante, du haut de la voûte étoilée, tu répands la fécondité sur les mers qui portent les navires, sur les terres qui donnent les moissons. C'est par toi que les animaux de toute espèce sont conçus & ouvrent leurs yeux à la lumière. Tu parais & les vents s'enfuient, les nuages sont dissipés, la terre déploie la variété de ses tapis ; l'Océan prend une face riante ; le ciel devenu serein répand au loin la plus vive splendeur. A peine le printemps a ramené les beaux jours, à peine le zéphir a recouvré son haleine féconde, déjà les habitans de l'air ressentent ton atteinte, &

Significant initum , percussæ corda tuâ vi :  
 Indè feræ pecudes persultant pabula læta ,  
 Et rapidos tranant amnes ; ita capta lepore  
 Illecebrisque tuis , omnis natura animantùm  
 Te sequitur cupidè , quò quamque inducere pergis :  
 Denique per maria ac montes fluviosque rapaces  
 Frondiferasq; domos avium camposq; videntes ,  
 Omnibus incutiens blandum per pectora amorem ,  
 Efficis ut cupidè generatim sæcla propagent.  
 Quæ quoniam rerum naturam sola gubernas ,  
 Nec sine te quidquam dias in luminis oras  
 Exoritur , neq; fit lætum , nec amabile quidquam ;  
 Te sociam studeo scribundis versibus esse ,  
 Quos ego de RERUM NATURÂ pangere conor  
 Memmiadæ nostro , quem tu , Dea , tempore in  
 omni ,  
 Omnibus ornatum voluisti excellere rebus :  
 Quò magis æternum da dictis , Diva , leporem .

Efficè ut interea fera mœnera militiæ  
 Per maria ac terras omnes sopita quiescant :  
 Nam tu sola potest tranquillâ pace juvare  
 Mortales ; quoniam belli fera mœnera Mavors  
 Armipotens regit , in gremium qui sæpe tuum se  
 Rejicit , æterno devinctus volnere amoris ;  
 Atque ita suspiciens , tereti cervice repôstâ ,  
 Pascit amore avidos , inhians in te , Dea , visus ;  
 Eque tuo pendet resupini spiritus ore .

se pressent d'annoncer ton retour ; aussi-tôt les troupeaux enflammés bondissent dans leurs pâturages & traversent les fleuves rapides. Epris de tes charmes, saisis de ton attrait, tous les êtres vivans brûlent de te suivre , par-tout où tu les entraînes. Enfin dans les mers, sur les montagnes, au milieu des fleuves impétueux , des bocages touffus , des vertes campagnes , ta douce flamme pénètre tous les cœurs , anime toutes les especes de desir de se perpétuer. Puisque tu es l'unique Souveraine de la nature , la créatrice des êtres, la source des graces & du plaisir , daigne , ô Vénus , t'associer à mon travail , & m'inspirer ce Poëme sur la *NATURE*. Je le consacre à ce Memmius que tu as orné en tout tems de tes dons les plus rares , & qui nous est également cher à tous deux. C'est en sa faveur que je te demande pour mes vers un charme qui ne se flétrisse jamais.

Cependant assoupis & suspends sur la terre & l'onde les fureurs de la guerre. Toi seule peux faire goûter aux mortels les douceurs de la paix. Du sein des allarmes le Dieu des batailles se rejette dans tes bras. Là , retenu par la blessure d'un amour éternel , les yeux levés vers toi , la tête posée sur ton sein , la bouche entr'ouverte, il repaît d'amour ses regards avides , & son ame reste comme suspendue à tes levres. Dans ce

Hunc tu, Diva, tuo recubantem corpore sancto,  
 Circumfusa super, suaves ex ore loquelas  
 Funde, petens placidam Romanis, Inclita, pacem.  
 Nam neque nos agere hoc, patriæ tempore ini-  
 quo,  
 Possumus æquo animo; neque Memmî clara pro-  
 pago,  
 Talibus in rebus, communi deesse saluti.

Quod superest, vacuas aures mihi, Memmia-  
 da, & te

Semotum à curis adhibe veram ad rationem;  
 Ne mea dona, tibi studio dispôsta fideli,  
 Intellecta priùs quàm sint, contempta relinquant:  
 Nam tibi de summâ cœli ratione Deûmque  
 Differere incipiam, & rerum primordia pandam,  
 Undè omnes Natura creet res, auctet alatque:  
 Quòve eadem rursùm Natura perempta resolvat:  
 Quæ nos *materiem*, & *genitalia corpora* rebus  
 Reddendâ in ratione vocare, & *semina rerum*  
 Appellare suemus, & hæc eadem usurpare  
*Corpora prima*, quòd ex illis sunt omnia primis.

Omnis enim per se Divûm natura necesse est  
 Immortali ævo summâ cum pace fruatur,  
 Semota ab nostris rebus, sejunctaque longè;  
 Nam privata dolore omni, privata periculis,  
 Ipsa suis pollens opibus, nil indiga nostrî,

moment d'ivresse où tes membres sacrés le soutiennent , ô Déesse , panchée tendrement sur lui , abandonnée à ses embrassemens , verse dans son ame la douce persuasion , & sois la puissante médiatrice de la paix. Hélas ! Dans les troubles de ma patrie m'est-il permis de chanter , & l'illustre Memmius manquera-t-il à la défense de l'Etat , pour prêter l'oreille à mes sons ?

Puissiez-vous donc bientôt , ô Memmius , délivré de ces tristes soins , apporter un esprit libre à l'étude de la sagesse , & ne point rejeter ces fruits d'une étude pénible avant de les avoir connus. Je vous dévoilerai le systême du ciel , & la nature des Dieux ; je vous ferai connaître les principes à l'aide desquels la Nature forme , accroit & nourrit les êtres , & dans lesquels elles les réduit après leur destruction : parties élémentaires , auxquelles je donnerai dans le cours de cet ouvrage les noms de *Matiere* , de *Corps générateurs* , de *Principes* & de *Corps premiers* , parce qu'ils précédent & produisent tout.

En effet les Dieux par le privilege de leur nature doivent jouir dans une profonde paix de leur immortalité ; hors de la sphere de nos événemens , éloignés de notre monde , à l'abri de la douleur & du danger , se suffisans à eux-mêmes ,

Nec bene promeritis capitur, nec tangitur irā.

Humana ante oculos fœdè cùm vita jaceret  
 In terris, oppressa gravi sub Relligione,  
 Quæ caput à cœli regionibus obstendebat,  
 Horribili super aspectu mortalibus instans;  
 Primùm Graïus homo mortales tollere contrà  
 Est oculos ausus, primusque obsistere contrà:  
 Quem nec fama Deûm, nec fulmina, nec minitanti  
 Murmure compressit cœlum; sed eò magis acrem  
 Virtutem inritât animi, confringere ut arcta  
 Naturæ primus portarum claustra cupiret.  
 Ergo vivida vis animi pervicit, & extra  
 Processit longè flammantia mœnia mundi,  
 Atque omne immensum peragravit mente ani-  
 moque;  
 Unde refert nobis victor, quid possit oriri,  
 Quid nequeat; finita potestas denique quoique  
 Quânam sit ratione, atque altè terminus hærens.  
 Quare Relligio pedibus subjecta vicissim  
 Obteritur, nos exæquat victoria cœlo.

Illud in his rebus vereor, ne fortè rearis  
 Impia te rationis inire elementa, viamque  
 Endogredi sceleris; quod contrà, sæpius olim  
 Relligio peperit scelerosa atque impia facta:  
 Auside quo pacto Triviaï virginis aram,

indépendans de nous, ils ne sont ni sensibles à nos vertus, ni accessibles à la colere.

Dans le tems où l'homme avili rampait sous les chaînes pesantes du fanatisme, ce tyran farouche, qui, du milieu des nues, montrait sa tête épouvantable, & dont l'œil effrayant menaçait d'en haut les mortels ; un homme né dans la Grèce osa le premier lever contre lui ses regards, & refusa de s'incliner. Ni ces Dieux si vantés, ni leurs foudres, ni le bruit menaçant du ciel en courroux ne purent l'intimider. Son courage s'irrita par les obstacles. Impatient de briser l'étroite enceinte de la Nature, son génie vainqueur s'élança au-delà des bornes enflammées du monde, parcourut à pas de géant les plaines de l'immensité, & eut la gloire d'enseigner aux hommes ce qui peut ou ne peut pas naître, & comment la puissance des corps est bornée par leur essence même. Ainsi la superstition fut à son tour foulée aux pieds, & sa défaite nous rendit égaux aux Dieux.

Mais je crains, ô Memmius, que vous ne m'accusiez de vous ouvrir une école d'impiété, & de conduire vos pas dans la route du crime. C'est au contraire la superstition, qui trop souvent inspira des actions impies & criminelles. Ainsi

Iphianassai turpârunt sanguine fœdè,  
 Ductores Danaûm delecti, prima virorum;  
 Cui simul infula virgineos circumdata comp-  
     tus,  
 Ex utrâque pari malarum parte profusa est,  
 Et mœstum simul ante aras adstare parentem  
 Sensit, & hunc propter ferrum celare minis-  
     tros,  
 Aspectuque suo lacrymas effundere cives;  
 Muta metu, terram genibus summissa pete-  
     bat;  
 Nec miseræ prodesse in tali tempore quibat,  
 Quòd patrio princeps donârat nomine regem.  
 Nam sublata virûm manibus tremebundaque, ad  
     aras  
 Deducta est, non ut, solenni more sacrorum  
 Perfecto, posset claro comitari Hymenæo;  
 Sed casta, incestè, nubendi tempore in ipso,  
 Hostia concideret mactatu mœsta parentis;  
 Exitus ut classi felix faustusque daretur.  
 Tantùm Relligio potuit suadere malorum!

Tutemet à nobis jam quovis tempore vatum  
 Terriloquis victus dictis desciscere quæres:  
 Quippe etenim quàm multa tibi jam fingere pos-  
     sum  
 Somnia, quæ vitæ rationes vertere possint,

l'élite des chefs de la Grece, les premiers héros du monde, souillèrent jadis en Aulide l'autel de Diane du sang d'Iphigénie. Quand le bandeau funebre, eut paré la chevelure de la jeune Princesse, & flotté le long de ses joues innocentes ; quand elle vit son pere au pied de l'autel, debout, l'œil triste, & l'air morne ; à côté de lui les Sacrificateurs cachant sous leurs robes le couteau sacré ; & un grand peuple en larmes autour d'elle : à ce spectacle, muette d'effroi, elle tombe sur ses genoux, comme une suppliante. Que lui servait, dans cet instant fatal, d'avoir la premiere donné le nom de pere au Roi de Mycenes ? Des Prêtres impitoyables la soulèvent & la portent tremblante à l'autel, non pour la reconduire au milieu d'un pompeux cortège après la cérémonie de l'Hymenée, mais pour la faire expirer sous les coups de son pere, au moment même que l'amour destinait à son mariage. Et pourquoi ? Afin d'obtenir un heureux départ pour la flotte des Grecs. Tant la superstition inspire aux hommes de barbarie !

Vous-même, ô Menæmus, fatigué par les récits effrayans des Poètes de tous les siècles, vous me fuirez peut-être craignant de trouver aussi dans mon Poème des songes lugubres, capables de troubler tout le système de votre

Fortunasque tuas omnes turbare timore?  
 Et meritò; nam si certam finem esse viderent  
 Ærumnarum homines, aliquâ ratione vale-  
 rent,  
 Relligionibus, atque minis obsistere vatum.  
 Nunc ratio nulla est restandi, nulla facultas;  
 Æternas quoniam pœnas in morte timendum;  
 Ignoratur enim quæ sit natura animæ;  
 Nata sit, an contrâ nascentibus insinuetur;  
 Et simul intereat nobiscum morte dirempta,  
 An tenebras Orci visat vastasque lacunas,  
 An pecudes alias divinitus insinuet se;  
 Ennius ut noster cecinit, qui primus amœno  
 Detulit ex Helicone perenni fronde coronam,  
 Per gentes Italas hominum quæ clara clueret;  
 Etsi præterea tamen esse Acherusia templa  
 Ennius æternis exponit versibus edens;  
 Quò neque permanent animæ, neque corpora  
 nostra,  
 Sed quædam simulacra modis pallentia miris:  
 Undè sibi exortam semper florentis Homeri  
 Commemorât speciem, lacrymas & fundere salvas  
 Cœpisse, & rerum naturam expandere dictis.

Quapropter bene, cùm superis de rebus ha-  
 benda

Nobis est ratio, solis lunæque meatus  
 Quâ fiant ratione, & quâ vi quæque genantur

vie , & d'empoisonner votre bonheur par la crainte. Et vous auriez raison : car si l'homme voyait un terme fixe à ses maux, il aurait au moins quelque ressource contre les menaces de la superstition & des Poètes. Mais quel moyen lui reste-t-il de se défendre aujourd'hui qu'il a des peines éternelles à redouter après la mort ? C'est que la nature de son ame est un problème pour lui. Il ignore si elle naît avec le corps, ou s'y infinue au moment de la naissance ; si elle meurt avec nous par la dissolution de ses parties ; ou si elle va visiter les sombres bords ; ou si enfin l'ordre des Dieux la fait passer dans des corps d'animaux, ainsi que l'a chanté Ennius, le premier, qui du riant sommet de l'Hélicon soit descendu dans le Latium, le front ceint d'une couronne immortelle. Néanmoins il décrit dans son poëme divin un séjour habité, non par des corps ou des esprits, mais par des ombres pâles & légères, entre lesquelles le phantôme de l'immortel Homere lui apparut, versa des larmes ameres à sa vue, & lui dévoila les secrets de la nature.

Avant donc de porter nos regards au dessus de nos têtes, de suivre le cours du soleil & de la lune, & d'approfondir la cause des phénomènes terrestres ; il est essentiel avant tout de recher-

In terris ; tum cumprimis , ratione sagaci,  
Unde anima atque animi constet natura viden-  
dum ,

Et quæ res nobis vigilantibus obvia , mentes  
Terrificet morbo affectis somnoque sepultis ;  
Cernere uti videamur eos , audireque coram ,  
Morte obitâ , quorum tellus amplectitur ossa.

Nec me animi fallit, Graiorum obscura reperta  
Difficile illustrare Latinis versibus esse ;  
Multa novis verbis præsertim cum sit agendum ,  
Propter egestatem linguæ & rerum novitatem.  
Sed tuæ me virtus tamen , & sperata voluptas  
Suavis amicitiaë , quemvis perferre laborem  
Suadet , & inducit noctes vigilare serenas ,  
Quærentem dictis quibus , & quo carmine de-  
mum ,

Clara tuæ possim præpandere lumina menti ,  
Res quibus occultas penitus convifere possis.  
Hunc igitur terrorem animi tenebrasque , necesse  
est

Non radii solis , neque lucida tela diei  
Discutiant , sed naturæ species ratioque.

Principium hinc cujus nobis exordia sumet ,  
*Nullam rem è nihilo gigni divinitus unquam ;*  
Quippe ita formido mortales continet omnes ,  
Quòd multa in terris fieri , cœloque tuentur ,

cher les principes constitutifs de l'esprit & de l'ame, & la nature des objets, qui après l'avoir frappée pendant le jour, l'effraient de nouveau dans le sommeil ou la maladie, avec une telle vérité, qu'on croit voir & entendre ceux que la mort a moissonnés, & dont la terre enferme les dépouilles.

Je n'ignore pas d'un autre côté que notre langue ne se prête qu'avec peine aux recherches obscures de la Grece. La difette des mots & la nouveauté du sujet m'obligeront souvent de créer des termes. Mais votre mérite, mon cher Memmius, & le plaisir que me promet une amitié si douce me rendent capable des travaux les plus pénibles. J'aime à chercher, dans le calme d'une nuit tranquille, des tours heureux, des images brillantes, qui puissent porter la lumière dans votre ame, & vous dévoiler le systême entier de l'Univers. Car pour dissiper les terreurs de la superstition & les ténèbres de l'ignorance, il est besoin, non des rayons du soleil, & de la lumière du jour, mais de l'étude réfléchie de la nature.

Ecoutez donc sa voix. Elle vous apprendra d'abord que *la Divinité même ne peut tirer l'être du néant*. La crainte subjugué tellement les cœurs des mortels, qu'à la vue des phénomènes du ciel

Quorum operum causas nullâ ratione videre  
Possunt, ac fieri divino numine rentur.

Quas ob res, ubi viderimus nil posse creari  
De nihilo, tum quod sequimur jam rectiùs  
indè

Perfpiciemus, & unde queat res quæque creari,  
Et quo quæque modo fiant operâ sine Divûm.

Nam si de nihilo fierent, ex omnibu' rebus  
Omne genus nasci posset; nil semine egeret.  
E mare primùm homines, è terrâ posset oriri  
Squammigerum genûs & volucres, erumpere  
cælo

Armenta atque aliæ pecudes, genus omne fera-  
rum,

Incerto partu, culta ac deserta teneret:  
Nec fructus iidem arboribus constare solerent;  
Sed mutarentur: ferre omnes omnia possent.  
Quippe, ubi non essent genitalia corpora cui-  
que,

Quî posset mater rebus consistere certa?  
At nunc, seminibus quia certis quidque crea-  
tur;

Indè enascitur atque oras in luminis exit,  
Materies ubi inest cujusque & corpora prima.  
Atque hâc re nequeunt ex omnibus omnia gigni,  
Quòd certis in rebus inest secreta facultas.

& de la terre dont ils ne pouvaient pénétrer les causes , ils ont soumis la nature à des Dieux créateurs. Quand nous nous serons assurés que rien ne se fait de rien , nous distinguerons plus aisément le but où nous tendons , la source d'où sortent les êtres , & la manière dont chaque chose peut se former sans le secours des Dieux.

Si quelque chose s'engendrait de rien , les êtres de toute espèce pourraient naître indifféremment de toute sorte de corps sans avoir besoin de germes particuliers. L'homme pourrait naître dans les ondes : les poissons & les oiseaux se former dans la terre : les troupeaux s'élancer des nues : & les bêtes féroces , enfans du hazard , se plaire également dans les lieux cultivés ou dans les déserts. Les arbres n'offriraient pas constamment les mêmes fruits : ils en changeraient chaque jour ; tous les corps pourraient produire des fruits de toute espèce : car s'il n'y a point de germes , dès-lors plus d'ordre ni d'uniformité dans les générations. Mais comme toutes les productions de la nature ont pour base des semences déterminées ; elles ne naissent qu'à l'endroit où se trouve la matière qui leur est propre , les éléments qui leur conviennent. Et c'est cette énergie , différente selon les principes , qui circonscrit les générations & entretient l'ordre dans la nature.

Præterea cur vere rosam, frumenta calore,  
 Vites autumnò fundi ludante videmus?  
 Si non, certa suo quia tempore femina rerum  
 Cùm confluerunt, patefit quodcunque crea-  
 tur;

Dum tempestates adfunt, & vivida tellus  
 Tutò res teneras effert in luminis oras.  
 Quòd si de nihilo fierent, subitò exorerentur,  
 Incerto spatio, atque alienis partibus anni;  
 Quippe ubi nulla forent primordia, quæ ge-  
 nitali

Concilio possent arceri tempore iniquo.

Nec porrò augendis rebus spatio foret usus  
 Seminis ad coitum, è nihilo si crescere pos-  
 sent:

Nam fierent juvenes subitò ex infantibu' parvis,  
 E terrâque exorta repentè arbusta salirent:  
 Quorum nil fieri manifestum est; omnia quandò  
 Paulatim crescunt, ut par est, semine certo;  
 Crescendoque genus servant; ut noscere pos-  
 sis,

Quæque suâ de materiâ grandescere alicue.

Huc accedit uti, sine certis imbribus anni,  
 Latificos nequeat factus summittere tellus;  
 Nec porro secreta cibo natura animantùm,  
 Propagare genus possit vitamque tueri:

Ne voyez-vous pas la rose naître au printems, les moissons jaunir en été, la vigne mûrir dans les beaux jours de l'automne ? C'est que, dans le tems fixe, les semences se rassemblent, les productions se développent, & la terre au moment marqué par la saison, expose avec assurance ses tendres nourrissons à l'impression de l'air. Mais si l'être sortait du néant, elles naîtraient tout-à-coup, dans des tems indéterminés, dans des saisons contraires ; puisqu'il n'y aurait pas d'éléments dont le vice des saisons pût empêcher l'assemblage.

Allons plus loin ; les corps tirés du néant n'auraient pas besoin pour croître du tems & de la réunion de leurs germes. L'enfance ne serait pas séparée de l'adolescence ; & l'arbuſte à peine éclos s'élancerait tout-à-coup vers la nue. Ce n'est pas là la marche de la Nature. La fixité des éléments assujettit les corps à des progrès lents, & leur impriment un caractère spécifique qu'ils conservent en croissant : preuve évidente que chaque être à sa matière propre qui sert à le nourrir & à le développer.

Si vous considérez d'un autre côté que, sans les pluies réglées de l'année, la terre ne vous offrirait pas ses utiles productions, & que les animaux, privés d'alimens, ne pourraient se conserver ni

Ut potiùs multis communia corpora rebus  
 Multa putes esse, ut verbis elementa vide-  
 mus,

Quàm sine principiis ullam rem existere posse.

Denique cur homines tantos Natura parare  
 Non potuit, pedibus qui pontum per vada possent  
 Transire, & magnos manibus divellere montes,  
 Multaque vivendo vitalia vincere sæcla?  
 Si non materies quia rebus reddita certa est  
 Gignundis, è quâ constat quid possit oriri:  
 Nil igitur fieri de nilo posse fatendum est,  
 Semine quandò opus est rebus, quo quæque creatæ  
 Aëris in teneras possint proferrier auras.

Postremò, quoniam incultis præstare vide-  
 mus

Culta loca, & manibus meliores reddier fœtus;  
 Esse videlicet in terris primordia rerum,  
 Quæ nos, fœcundas vertentes vomere glebas,  
 Terrarumque solum subigentes, cimus ad ortus:  
 Quòd si nulla forent, nostro sine quæque la-  
 bore,  
 Sponte suâ multò fieri meliora videres.

Huc accedit uti quidque in sua corpora rur-  
 sum

Dissolvat Natura, neque ad nihilum interimat res.

se propager : bien loin de refuser des principes aux corps , vous reconnaîtrez des élémens communs à plusieurs individus comme des lettres communes à plusieurs mots.

Enfin pourquoi la Nature n'a-t-elle pas pu faire des hommes assez grands pour passer à gué l'Océan , assez forts pour déraciner de la main les plus hautes montagnes , assez robustes pour survivre à la révolution de plusieurs siècles ? Sinon parce que la nature fixe des élémens , détermine les qualités des individus. Avouons donc que rien ne se peut faire de rien , puisque chaque corps a besoin pour naître d'un germe particulier.

En un mot ne voyons-nous pas les terres cultivées plus fertiles que les déserts , & les productions de la nature s'améliorer sous la main du Laboureur ? il y a donc dans le sol des parties élémentaires dont nous excitons l'énergie en remuant les glebes ; & en déchirant le flanc de la terre. Sans cela qu'aurions-nous besoin de nous tourmenter ? Tous les êtres tendraient d'eux-mêmes à la perfection.

A cette vérité joignons-en une autre ; c'est que la Nature n'anéantit rien , mais réduit simplement chaque tout en ses parties élémentaires ;

Nam si quid mortale è cunctis partibus esset,  
 Ex oculis res quæque repentè erepta periret;  
 Nullâ vi foret usus enim, quæ partibus ejus  
 Discidium parere, & nexus exsolvere posset:  
 At nunc, æterno quia constant semine quæque;  
 Donec vis obiit, quæ res diverberet ictu,  
 Aut intus penetret per inania dissolvatque,  
 Nullius exitium patitur Natura videri.

Præterea, quæcunque vetustate amover ætas,  
 Si penitus perimit consumens materiem omnem;  
 Unde animalæ genus generatim in lumina vitæ  
 Redducit Venus? aut reductum dædala tellus  
 Unde alit atque auget, generatim pabula præ-  
 bens?

Undè mare, ingenui fontes externaque longè  
 Flumina suppeditant? Unde æther sidera pascit?  
 Omnia enim debet, mortali corpore quæ sunt,  
 Infinita ætas consumpsit anteaucta diesque:  
 Quòd si in eo spatio atque anteauctâ ætate fuère,  
 E quibus hæc rerum consistit summa refecta;  
 Immortali sunt naturâ prædita certè.  
 Haud igitur possunt ad nilum quæque reverti.

Denique res omnes eadem vis causaque volgò  
 Conficeret, nisi materies æterna; teneret  
 Inter se nexas, minùs aut magis endopeditè.  
 Tactus enim lethi satis esset causa profectò;  
 Quippe,

si les élémens étaient destructibles , les corps disparaîtraient en un moment ; il ne serait pas nécessaire qu'une action lente troublât l'union des principes , en rompît les liens : au lieu que la Nature , ayant rendu éternels les élémens de la matiere , ne nous présente l'image de la destruction , que quand une force étrangere a frappé la masse ou pénétré le tissu des corps.

D'ailleurs , si le tems anéantissait tout ce qui disparaît à nos yeux , dans quelle source la Nature puiserait-elle ses reproductions ? Comment la terre pourrait-elle nourrir les especes régénérées ? De quel réservoir les rivieres & les fontaines tireraient-elles ce tribut continuel qu'elles viennent de si loin payer à l'Océan ? De quels alimens se repaîtraient les feux du ciel ? Si les élémens étaient périssables , la révolution de tant de siècles écoulés devrait en avoir tari la source. Si au contraire aussi anciens que les tems, ils travaillent de toute éternité aux reproductions de la Nature , il faut qu'ils soient immortels , & que rien dans l'univers ne puisse s'anéantir.

Enfin la même cause ferait périr tous les corps , si leurs élémens n'étaient éternels , & liés par des nœuds plus ou moins serrés. Le tact seul suffirait pour les détruire. Quelle résistance op-

Quippe, ubi nulla forent æterno corpore, eorum  
 Contextum vis deberet dissolvere quæque.  
 At nunc, inter se quia nexus principiorum  
 Dissimiles constant, æternaque materies est;  
 Incolumi remanent res corpore, dum satis acris  
 Vis obeat pro texturâ cujusque reperta.  
 Haud igitur redit ad nihilum res ulla, sed omnes  
 Discidio redeunt in corpora materiai.

Postremò pereunt imbres, ubi eos pater Æther  
 In gremium matris Terrai præcipitavit?  
 At nitida surgunt fruges, ramique virescunt  
 Arboribus; crescunt ipsæ, foetuque gravan-  
 tur.

Hinc alitur porrò nostrum genus, atque fera-  
 rum:

Hinc lætas urbes pueris florere videmus,  
 Frondiferasque novis avibus canere undique sil-  
 vas:

Hinc fessæ pecudes pingues per pabula læta  
 Corpora deponunt, & candens lacteus humor  
 Uberibus manat distentis: hinc nova proles  
 Artubus infirmis teneras lasciva per herbas  
 Ludit, lacte mero mentes percussa novellas.  
 Haud igitur penitus pereunt quæcunque viden-  
 tur:

Quandò alid ex alio reficit Natura, nec ullam  
 Rem gigni patitur, nisi morte adjutam alienâ.

poserait un frêle assemblage de parties destructibles ? Au lieu que les différens liens des corps étant dissemblables & la matière éternelle, chaque être subsiste, jusqu'à ce qu'il éprouve un choc proportionné à l'union de ses principes ; rien donc ne s'anéantit, & la destruction n'est que la dissolution des élémens.

Ces pluies que l'air fécond verse à grands flots dans le sein de notre mère commune vous paraissent perdues ? Mais par elles la terre se couvre de moissons, les arbres reverdissent, leur cime s'élève, leurs rameaux se courbent sous le poids des fruits. Ce sont ces pluies salutaires qui fournissent aux hommes leurs alimens & aux animaux leur pâture. De-là cette jeunesse florissante qui peuple nos villes, ce nouvel essaim de chœurs harmonieux qui font retentir nos bois. Voyez les troupeaux reposer dans les rians pâturages leurs membres fatigués d'embonpoint, des ruisseaux d'un lait pur s'échapper de leurs mamelles tendues. Enivrés de cette douce liqueur, les tendres agneaux s'égaient sur le gazon, & essaient entr'eux mille jeux folâtres. Les corps ne sont donc pas anéantis en disparaissant à nos yeux. La Nature forme de nouveaux êtres de leurs débris ; & ce n'est que par la mort des uns qu'elle accorde la vie aux autres.

Nunc age, res quoniam docui non posse creari  
 De nihilo, neque item genitas ad nil revocari,  
 Ne quæ fortè tamen cœptes diffidere dictis,  
 Quòd nequeunt oculis rerum primordia cerni;  
 Accipe præterea, quæ corpora tute necesse est  
 Confirmare esse in rebus, nec posse videri.

Principio, venti vis verberat incita pontum;  
 Ingentisque ruit navis, & nubila differt:  
 Interdum rapido percurrens turbine campos  
 Arboribus magnis sternit, montesque supremos  
 Sylvifragis vexat flabris: ita perfurit acri  
 Cum fremitu, sævitque minaci murmure pon-  
 tus.

Sunt igitur venti nimirum corpora cæca,  
 Quæ mare, quæ terras, quæ denique nubila cœli  
 Verrunt, ac subito vexantia turbine raptant.  
 Nec ratione fluunt aliâ, stragemque propagant.  
 Ac cum mollis aquæ fertur natura repenti  
 Flumine abundantanti, quod largis imbris auget  
 Montibus ex altis magnus decursus aquai,  
 Fragmina conjiciens sylvarum, arbustaque tota,  
 Nec validi possunt pontes venientis aquai  
 Vim subitam tolerare: ita magno turbidus imbri,  
 Molibus incurrens, validis cum viribus amnis,  
 Dat sonitu magno stragem, volvitque sub undis  
 Grandia saxa, ruit quæ quidquid fluctibus obstat.  
 Sic igitur debent venti quoque flamina ferri,

Vous êtes convaincu maintenant, Memmius, que l'être ne peut sortir du néant ni s'y perdre : mais pour dissiper les doutes que pourrait laisser dans votre esprit l'invisibilité des atomes, apprenez qu'il est des corps que l'œil n'apperçoit pas, & dont toutefois la raison reconnaît l'existence.

Tel est le vent, cet élément terrible, dont la fureur souleve les ondes, submerge la masse des vaisseaux & disperse les nuages ; dont les tourbillons rapides s'élancent dans les plaines & couvrent la terre de la dépouille des plus grands arbres ; dont le souffle destructeur tourmente la cime des monts, & fait bouillonner l'Océan avec un affreux murmure. Le vent, quoiqu'invisible, est donc un corps, puisqu'il balaye à la fois le ciel, la terre & la mer, & parfume l'air de leurs débris. C'est un fluide semblable à un fleuve, dont le lit tranquille est gonflé tout-à-coup par les pluies abondantes qui roulent en torrent du haut des monts chargées de la dépouille des forêts. Les ponts les plus solides ne peuvent soutenir le choc de l'onde déchaînée. Ces redoutables masses d'eau heurtent les digues, les font écrouler avec bruit, en emportent les rochers flottans, & renversent tous les obstacles qui s'opposent à leur fureur. C'est ainsi que les vents en courroux font tout

Quæ, veluti validum flumen, cùm procubere;  
 Quamlibet in partem trudent res antè, ruunt-  
 que

Impetibus crebris; interdum vertice torto  
 Corripiunt, rapidoque rotantia turbine portant.  
 Quare etiam atque etiam sunt venti corpora cæca:  
 Quandoquidem factis ac moribus, æmula magnis  
 Annibus inveniuntur, aperto corpore qui sunt.

Tum porrò varios rerum sentimus odores:  
 Nec tamen ad nares venientes cernimus unquam;  
 Nec calidos æstus tuimur, nec frigora quimus  
 Usurpare oculis, nec voces cernere suemus:  
 Quæ tamen omnia corporeâ constare necesse est  
 Naturâ: quoniam sensus impellere possunt.

TANGERE ENIM ET TANGI, NISI COR-  
 PUS, NULLA POTEST RES.

Denique fluctifrago suspensæ in littore vestes  
 Uvescunt, eadem dispanisæ in sole serescunt.  
 At neque quo pacto perfederit humor aquai  
 Visu' est, nec rursùm quo pacto fugerit æstu;  
 In parvas igitur partes dispergitur humor,  
 Quas oculi nullâ possunt ratione videre.  
 Quin etiam, multis solis redeuntibus annis,  
 Annulus in digito subtertenuatur habendo:  
 Stillicidî casus lapidem cavat: uncus aratri  
 Ferreus occultè decrescit vomer in arvis:

plier sous l'effort de leur haleine. Ils chassent leur proie devant eux , la terrassent , lui livrent mille assauts , l'enveloppent dans leurs tourbillons , & la font tourner rapidement dans le vague de l'atmosphère. Je le répète donc , le vent quoiqu'invisible est un corps, puisqu'il ressemble dans sa nature & dans ses effets aux grands fleuves , dont l'existence est sensible à tous les yeux.

Nous n'appercevons pas les molécules déliées qui viennent frapper l'odorat ; nous sentons pourtant les odeurs. L'œil humain ne saisit point la chaleur , le froid , le son. Toutefois on ne peut leur refuser la nature des corps , puisqu'ils agissent sur les sens , & que LES CORPS SEULS ONT LE POUVOIR DE TOUCHER ET D'ÊTRE TOUCHÉS.

Exposez une étoffe au bord de la mer ; l'humidité la pénètre ; étendez la au soleil ; l'humidité s'en évapore. Cependant vous n'avez pas vu de fluide pénétrer le tissu de l'étoffe , ni s'en dégager à l'aide de la chaleur ; c'est qu'alors l'eau divisée en parties insensibles échappe à la vue la plus perçante. Après un certain nombre de soleils , l'anneau qui brille à votre doigt s'amincit , les gouttes de la pluie cavent la pierre sous nos toits , le soc de la charrue s'émouffe dans le sillon ,

Strataque jam volgi pedibus detrita viarum  
 Saxea conspiciamus : tum portas propter ahena  
 Signa manus dextras ostendunt attenuari  
 Sæpe salutantùm tactu , præterque meantùm.  
 Hæc igitur minui , cùm sint detrita , videmus :  
 Sed quæ corpora decedant in tempore quoque ,  
 Invida præclusit speciem Natura videndi.  
 Postremò , quæcunque dies , Naturaque rebus  
 Paulatim tribuit moderatim crescere cogens ,  
 Nulla potest oculorum acies contenta tueri :  
 Nec porrò quæcunque ævo , macieque senescunt :  
 Nec mare quæ impendent vesco fale saxa peresa ,  
 Quid quoque amittant in tempore , cernere possis.  
 Corporibus cæcis igitur Natura gerit res.

Nec tamen undique corporeâ stipata tenen-  
 tur

Omnia naturâ ; namque est in rebus inane.  
 Quod tibi cognosse in multis erit utile rebus :  
 Nec sinet errantem dubitare , & quærere sem-  
 per  
 De summâ rerum , & nostris diffidere dictis.

Quapropter locus est intactus, *inane*, vacansque :  
 Quod si non esset , nullâ ratione moveri  
 Res possent : namque officium, quod corporis extat,  
 Officere, atque obstare, id in omni tempore adesset

les pierres dont nos rues sont pavées s'usent sous les pas du peuple, & aux portes de la ville la main droite des statues d'airain diminue sous les baisers continuels de la foule qui entre & qui sort. Nous remarquons avec le tems que ces corps ont souffert des pertes. Mais des parties qui s'en séparent à tout moment, la Nature jouasse nous en'a interdit la vue. Elle dérobe à nos yeux, & les molécules insensibles qui font croître lentement les corps, & les parties subtiles que leur ôte la vieillesse, & les atomes imperceptibles que le sel rongeur de la mer enleve à ces rochers orgueilleux qui menacent son onde. La Nature n'agit donc qu'à l'aide de corps imperceptibles.

Ne croyez pas cependant que tout l'espace soit rempli par la matiere. Il existe du vuide, mon cher Memmius. C'est une vérité dont vous sentirez plus d'une fois l'importance, qui fixera vos doutes, préviendra vos difficultés & vous inspirera une juste confiance en mes écrits.

Il y a donc un espace impalpable qu'on nomme *le vuide*, sans lequel on ne peut concevoir le mouvement. Car le propre des corps étant de résister, ils ne cesseraient de se faire obstacle,

Omnibus : haud igitur quidquam procedere posset ,

Principium quoniam cedendi nulla daret res.

At nunc per maria , ac terras , sublimaque cœli ;  
 Multa modis multis variâ ratione moveri  
 Cernimus ante oculos : quæ , si non esset inane ,  
 Non tam sollicito motu privata carerent ,  
 Quàm genita omninò nullâ ratione fuissent :  
 Undique materies quoniam stipata quiesset.

Præterea quamvis solidæ res esse putentur ,  
 Hinc tamen esse licet raro cum corpore cernas :  
 In faxis , ac speluncis permanat aquarum  
 Liquidus humor , & uberibus flent omnia gut-  
 tis :

Dissupat in corpus sese cibus omne animantum :  
 Crescunt arbuta , & foetus in tempore fundunt :  
 Quòd cibus in totas usque ab radicibus imis  
 Per truncos , ac per ramos diffunditur omnes :  
 Inter septa meant voces , & clausa domorum  
 Transvolitant : rigidum permanat frigus ad ossa :  
 Quod , nisi inania sint , quæ possent corpora quæ-  
 que

Transire , haud ullâ fieri ratione videres.

Denique cur alias aliis præstare videmus  
 Pondere res rebus , nihilo majore figurâ ?  
 Nam , si tantundem est in lanæ glomere quantum

& le mouvement serait impossible, parce qu'aucun corps ne commencerait à se déplacer. Cependant sur la terre, dans l'onde, au ciel, mille mouvemens divers frappent nos yeux; & sans vuide non-seulement les corps seraient privés de cette continuelle agitation; mais ils n'auraient pas même pu être engendrés, parce que la matiere comprimée de toute part aurait languie dans une éternelle inertie.

D'ailleurs les corps les plus compactes ne sont-ils pas pénétrables? L'eau s'ouvre une issue à travers les rochers, & les voûtes des grottes sont humectées de larmes abondantes. Les alimens se répandent dans toutes les parties du corps de l'animal. Si les arbres croissent & se couvrent de fruits au tems marqué, c'est que par des canaux invisibles les sucus nourriciers se sont distribués des racines à la tige & de la tige à tous les rameaux. Le son pénètre les murs, & perce l'enclos des maisons. Le froid se fait sentir jusqu'aux os. Pourrez-vous expliquer tous ces effets, sans admettre des vuides par où les fluides s'infinuent?

Enfin pourquoi cette différence sensible de pesanteur sous le même volume? Si un flocon de laine contient autant de parties solides qu'une

Corporis in plumbo est, tantundem pendere par  
est :

Corporis officium est quoniam premere omnia  
deorsum :

Contrà autem natura manet sine pondere inanis.  
Ergo quod magnum est æquè, leuiusque videtur,  
Nimirum plus esse sibi declarat inanis :

At contrà gravius plus in se corporis esse  
Dedicat, & multo vacui minùs intus habere.  
Est igitur nimirum id, quod ratione sagaci  
Quærimus, admistum rebus quod inane vocamus.

Illud in his rebus, ne te deducere vero  
Possit, quod quidam fingunt, præcurrere cogor.  
Cedere squammigeris latices nitentibus arant,  
Et liquidas aperire vias ; quia post loca pisces  
Linguant, quò possint cedentes confluere undæ :  
Sic alias quoque res inter se posse moveri,  
Et mutare locum, quamvis sint omnia plena.

Scilicet id falsâ totum ratione receptum est.  
Nam quò squammigeri poterunt procedere tan-  
dem,  
Nî spatium dederint latices ? concedere porrò  
Quò poterunt undæ, cùm pisces ire nequibunt ?  
Aut igitur motu privandum est corpora quæque ;  
Aut esse admistum dicendum est rebus inane :  
Unde initum primum capiat res quæque movendi

masse de plomb, elle doit tenir la balance en équilibre ; puisque le propre de la matiere est de tendre en bas, & que le vuide seul est par sa nature dépourvu de pesanteur. Ainsi, de deux corps compris sous la même surface, le plus léger est celui qui renferme le plus de vuide, & le plus pesant celui qui a le moins d'interstices & le plus de densité. La raison vous montre donc clairement en eux l'existence d'un vuide disséminé.

Mais pour ne vous laisser aucun nuage, je me hâte de prévenir un raisonnement captieux dont s'appuyent quelques Philosophes. Ils soutiennent que, comme l'onde ouvre au poisson une voie liquide, en lui succédant dans l'espace qu'il abandonne, les corps peuvent se mouvoir de la même maniere & se déplacer au milieu du plein.

Mais ce reflux de l'onde suppose un premier mouvement. Car comment les poissons pourrout-ils avancer, si les eaux ne leur ont laissé un espace vuide ? Et où les eaux reflueront-elles, si les poissons n'ont pu avancer ? Il faut donc ou priver les corps de leur mouvement, ou reconnaître un espace vuide qui en soit le principe.

Postremò duo de concursu corpora lata  
 Si cita dissiliant, nempe aër omne necesse est  
 Inter corpora quod fuvat, possidat inane.  
 Is porrò, quamvis circum celerantibus auris  
 Confluat, haud poterit tamen uno tempore totum  
 Compleri spatium: nam primum quemque neces-  
 se est  
 Occupet ille locum, deinde omnia possideantur.

Quòd si fortè aliquis, cùm corpora dissiluerè,  
 Tum putat id fieri, quia se condenseat aër,  
 Errat: nam vacuum, tunc fit, quod non fuit antè,  
 Et repletur item, vacuum quod constitit antè;  
 Nec tali ratione potest densariet aër:  
 Nec, si jam posset, sine inani posset, opinor,  
 Se ipse in se trahere, & partes conducere in  
 unum.

Quapropter, quamvis causando multa more-  
 ris,  
 Esse in rebus inane tamen fateare necesse est.

Multaque præterea tibi possum commemo-  
 rando

Argumenta, fidem dictis conradere nostris.  
 Verùm animo satis hæc vestigia parva sagaci  
 Sunt, per quæ possis cognoscere cætera tute.  
 Namque canes ut montivagæ persæpe ferai

Séparez rapidement deux surfaces planes appliquées l'une sur l'autre ; il se forme entr'elles un vuide que l'air ne peut remplir tout entier à la fois. Malgré la vitesse de cet élément subtil, il n'occupe tout l'espace , qu'après s'être emparé d'abord des extrémités.

Envain prétendez-vous qu'après la séparation des deux surfaces , l'espace intermédiaire ne se remplit qu'en vertu d'une condensation antérieure. Car il se forme un vuide qui n'existait pas auparavant , & le vuide déjà existant se remplit. D'ailleurs l'air ne peut se condenser, comme vous le supposez ; & quand cela serait possible , il ne pourrait sans vuide rapprocher ses parties, & les ramasser sous un volume beaucoup moindre. Ainsi par quelques objections que vous cherchiez à vous échapper , vous ne pouvez méconnaître l'existence du vuide.

Je pourrais à ces preuves joindre d'autres raisons qui donneraient un nouveau poids à la vérité. Mais ces traces légères suffisent à votre pénétration , & vous pourrez sans moi découvrir le reste. Ainsi que l'animal élevé pour la chasse , après avoir saisi la trace de la proie ,

Naribus inveniunt intectas fronde quietes ;  
 Cùm semel institerunt vestigia certa viai :  
 Sic alid ex alio per te tute ipse videre  
 Talibus in rebus poteris , cæcasque latebras  
 Insinuare omnes , & verum protrahere inde :  
 Quod si pigrâris , paulùmve abscesseris ab re ,  
 Hoc tibi de plano possum promittere , Memmi :  
 Usque adeò largos haustus , de fontibu' magnis ,  
 Lingua meo suavis diti de pectore fundet ,  
 Ut verear , ne tarda prius per membra senectus  
 Serpat , & in nobis vitai claustra resolvat ,  
 Quàm tibi de quâvis unâ re versibus omnis  
 Argumentorum sit copia missa per aures .

Sed nunc jam repetam cœptum pertexere dictis.  
 Omnis , ut est , igitur per se natura duabus  
 Consistit rebus ; nam corpora sunt , & inane ,  
 Hæc in quo sita sunt , & quâ diversa moventur .  
 Corpus enim per se communis dedicat esse  
 Sensus : quo nisi prima fides fundata valebit ,  
 Haud erit occultis de rebus quo referentes ,  
 Confirmare animi quidquam ratione queamus .  
 Tum porrò locus , ac spatium quod *inane* vocamus ,  
 Si nullum foret , haud usquam sita corpora possent  
 Esse , neque omninò quâquam diversa meare ;  
 Id quod jam superà tibi paulò ostendimus antè .

Præterea nihil est , quod possis dicere ab omni

va la surprendre sous l'épais feuillage qui lui sert d'asyle ; de même en marchant de conséquences en conséquences, vous pénétrerez tous les secrets de la nature, & vous forcerez la vérité dans ses retraites. Mais si votre esprit hésite à me suivre, & se refuse encore à la conviction, apprenez à quoi s'engage votre ami. Les grandes sources où mon génie s'est abreuvé s'ouvriront pour vous, La vérité coulera de mes lèvres à grands flots, & la vieillesse à pas lents aura gagné nos membres & délié les principes de notre vie, sans que j'aye épuisé cette multitude de choses qu'il me reste à vous développer.

Mais reprenons la chaîne de nos raisonnemens. La nature résulte donc de deux principes existans par eux-mêmes, le corps & le vuide où nagent les corps, & à l'aide duquel ils se meuvent. L'existence des corps nous est démontrée par le témoignage des sens, fondement inébranlable de la certitude, sans lequel la raison abandonnée à elle-même nous égare dans un dédale d'obscurités. Quant à l'espace que nous appellons *vuide*, s'il n'existait pas, les corps ne seraient situés nulle part & ne pourraient se mouvoir, comme je viens de vous en convaincre.

Outre l'espace & le vuide nous ne connaissons

Corpore sejunctum, secretumque esse ab inani :  
 Quod quasi tertia sit numero natura reperta.

Nam quodcunque erit, esse aliquid debebit id  
 ipsum

Augmine vel grandi, vel parvo denique, dum sit ;  
 Cui si tactus erit, quamvis levis exiguusque,  
 Corporum augebit numerum, summamque se-  
 quetur ;

Sin intactile erit, nullâ de parte quod ullam  
 Rem prohibere queat per se transire meantem ;  
 Scilicet hoc id erit vacuum, quod *inane* vocamus.

Præterea, per se quodcunque erit, aut faciet  
 quid,

Aut aliis fungi debebit agentibus ipsum,

Aut erit, ut possint in eo res esse, gerique :

At facere & fungi sine corpore nulla potest res :

Nec præbere locum porrò, nisi inane vacansque.

Ergo præter inane, & corpora, tertia per se

Nulla potest rerum in numero natura relinqui ;

Nec, quæ sub sensus cadat ullo tempore nostros,

Nec, ratione animi, quam quisquam possit apisci.

Nam quæcunque cluent, aut his conjuncta  
 duabus

Rebus ea invenies, aut horum eventa videbis.

*Conjunctum* est id, quod nunquam sine perniciali

Discidio potis est sejungi, seque gregari :

point dans la nature une troisieme classe d'êtres indépendante de ces deux principes. Car tout ce qui existe a nécessairement une étendue grande ou petite , sans quoi il n'existerait pas. Cette étendue est-elle sensible au toucher ? Quoique déliée & imperceptible , elle sera rangée au nombre des corps , elle en suivra les loix. Si au contraire elle est impalpable , si aucun de ses points ne résiste à la pénétration , nous l'appellons *vuide*.

En général tous les êtres connus sont actifs ou soumis à l'action des autres , ou fournissent un espace à l'existence & au mouvement. Il n'y a que les corps qui soient actifs ou passifs. Il n'y a que le vuide qui ouvre un champ à leur activité. Il n'existe donc pas dans la nature un troisieme ordre d'êtres. Les sens ne peuvent l'apercevoir , ni l'esprit humain s'en former une idée.

Tout ce qui n'est ni matiere ni vuide est propriété ou accident de l'un ou de l'autre. *Les propriétés* sont inséparables du sujet , & ne cessent que par sa destruction. Telle est la pesanteur dans les pierres , la chaleur dans le feu ,

Pondus uti saxis, calor ignibus, liquor aquai ;  
 Tactus corporibus cunctis, intactus inani.  
 Servitium contra, libertas, divitiarumque,  
 Paupertas, bellum, concordia, cetera quorum  
 Adventu manet incolumis natura, abituque,  
 Hæc soliti sumus, ut par est, *eventa* vocare.

Tempus item per se non est, sed rebus ab ipsis  
 Consequitur sensus, transactum quid sit in ævo,  
 Tum quæ res instet, quid porro deinde sequatur.  
 Nec per se quemquam tempus sentire fatendum  
 est.

Semotum ab rerum motu, placidâque quiete.

Denique Tyndaridem raptam, belloque subactas  
 Trojugenas gentes cum dicunt esse, videndum est,  
 Ne fortè hæc per se, cogant nos esse fateri :  
 Quandò ea sæcla hominum, quorum hæc eventa  
 fuère,

Irrevocabilis abstulerit jam præterita ætas.  
 Namque aliud rebus, aliud regionibus ipsis  
 Eventum dici poterit, quodcunque erit actum.

Denique materies si rerum nulla fuisset,  
 Nec locus, ac spatium, res in quo quæque ge-  
 runtur,

Nunquam Tyndaridis formæ conflatus amore  
 Ignis Alexandri Phrygio sub pectore gliscens

La fluidité dans l'eau, la tangibilité dans les corps, la négation dans le vuide, *Les accidens* comme la servitude & la liberté, les richesses & la pauvreté, la paix & la guerre, ne sont que des manieres d'être dont la présence ou l'absence n'alterent pas le fond de la substance,

Le tems n'est pas non plus un être subsistant par lui-même. C'est par l'existence continuée des corps que l'esprit s'accoutume à distinguer le passé du présent & de l'avenir. Personne ne conçoit la durée isolée & indépendante du mouvement ou du repos de la matiere,

Enfin quand on vous parle de l'enlèvement d'Hélène & du sort malheureux des Troyens, observez qu'il ne s'agit pas d'êtres actuels, puisque le tems a englouti sans retour les siècles marqués par ces événemens, & que les accidens se rapportent tous ou aux corps ou à l'espace.

Sans matiere & sans vuide jamais l'amour n'eût embrâsé le cœur du Prince Phrygien; jamais la beauté d'Hélène n'eût allumé l'incendie fameux d'une guerre cruelle; & jamais une machine énorme construite à l'insçu des Troyens

Clara accendisset sævi certamina belli :  
 Nec clam durateus Trojanis Pergama partu  
 Inflammasset equus nocturno Grajugenarum ;  
 Perspicere ut possis res gestas funditùs omnes ,  
 Non ita uti corpus per se constare , nec esse :  
 Nec ratione cluere eâdem , quâ constat inane :  
 Sed magis ut meritò possis eventa vocare  
 Corporis , atque loci res in quo quæque geran-  
 tur.

*Corpora* sunt porrò partim primordia rerum ,  
 Partim concilio quæ constant principiorum.  
 Sed quæ sunt rerum primordia , nulla potest vis  
 Stringere : nam solido vincunt ea corpore de-  
 mum.

Et si difficile esse videtur credere , quidquam  
 In rebus solido reperiri corpore posse.  
 Transit enim fulmen cœli per septa domo-  
 rum ,  
 Clamor ut , ac voces : ferrum candescit in igne :  
 Dissiliuntque fero ferventia saxa vapore ,  
 Conlabefactatus rigor auri solvitur æstu :  
 Tum glacies æris flammâ devicta liquefcit :  
 Permanat calor argentum , penetrabileque frigus ,  
 Quandò utrumque , manu retinentes pocula ritè ,  
 Sensimus infuso lympharum rore supernè  
 Usque adeò in rebus solidi nihil esse videtur.

n'eût vomi de son flanc des bataillons armés pour la destruction de Pergame. Vous voyez donc que tous ces événemens qui troublent notre globe n'ont pas une existence réelle comme les corps, ni la même nature que le vuide ; mais ce sont de simples modifications de ces deux principes.

Nous comprenons sous le nom de *corps*, soit les élémens de la nature, soit les composés qui en résultent. Les élémens sont inaltérables & indestructibles, leur solidité triomphe de toutes les attaques.

On aura peut-être de la peine à concevoir dans la nature, des corps parfaitement solides ; sur-tout en considérant que la foudre ainsi que le son perce l'épaisseur des murs, que le fer blanchit dans la fournaise, que la pierre vole en éclats du sein des volcans, que l'or perd sa dureté & devient fluide dans le creuset, que l'airain dompté par la flamme fond comme la glace, que la chaleur & le froid des liqueurs se font sentir à travers les parois d'une coupe d'argent, qu'enfin nous n'avons l'expérience d'aucun corps parfaitement solide.

Sed quia vera tamen ratio, Naturaque rerum  
 Cogit, ades, paucis dum versibus expediamus.  
 Esse ea, quæ solido, atque æterno corpore constant,  
 Semina quæ rerum, primordiaque esse docemus:  
 Unde omnis rerum nunc constet summa creata.

Principiò, quoniam duplex natura duarum  
 Dissimilis rerum longè constare reperta est,  
 Corporis atque loci, res in quo quæque geruntur:  
 Esse utramque sibi per se, puramque necesse est.  
 Nam quacunque vacat spatium, quod inane vo-  
 camus,

Corpus eà non est: quà porrò cumque tenet se  
 Corpus, eà vacuum nequaquam constat inane.  
 Sunt igitur solida, ac sine inani corpora prima.

Præterea quoniam genitis in rebus inane est,  
 Materiem circum solidam constare necesse est:  
 Nec res ulla potest verâ ratione probari  
 Corpore inane suo celare, atque intus habere,  
 Si non, quod cohibet, solidum constare relin-  
 quas.

Id porrò nihil esse potest, nisi materiai  
 Concilium, quod inane queat rerum cohibere.  
 Materies igitur, solido quæ corpore constat,  
 Esse æterna potest, cum cætera dissolvantur.

Tum porrò si nil esset, quod inane vacaret,  
 Omne

Mais puisque la Philosophie ou plutôt la Nature elle-même nous mène à cette vérité , apprenez en peu de mots que les principes de la matière , les élémens du grand tout sont solides & éternels.

D'abord comme le corps & l'espace sont entièrement opposés par leur nature , il est nécessaire qu'ils existent l'un & l'autre purs & sans mélange ; il n'y a donc point de matière où s'étend l'espace , ni de vuide dans le lieu qu'occupe la matière. Les élémens des corps ne renferment donc pas de vuide dans leur tissu ; c'est-à-dire qu'ils sont parfaitement solides.

Comment les composés pourraient-ils être mêlés de vuides , si ces vuides n'étaient environnés de parties solides ? Ne serait-ce pas une contradiction de supposer du vuide dans les corps , & de refuser la solidité aux cloisons qui environnent les vuides ? Or ces cloisons que sont-elles , sinon l'assemblage des élémens de la matière ? Ainsi tandis que les composés se détruisent , les élémens , en vertu de leur solidité , subsistent éternellement.

En troisieme lieu s'il n'y avait pas de vuide ;

Omne foret solidum ; nisi contrà corpora cæcâ  
 Essent, quæ loca complerent, quæcunque tene-  
 rent,

Omne quod est spatium, vacuum constaret inane.  
 Alternis igitur nimirum corpus inani  
 Distinctum est : quoniam nec plenum naviter  
 extat,

Nec porrò vacuum : sunt ergo corpora cæca,  
 Quæ spatium pleno possint distinguere inane.

Hæc neque dissolvi plagis extrinsecus icæta  
 Possunt : nec porrò penitus penetrata retexi :  
 Nec ratione queunt aliâ tentata labare :  
 Id quod jam superà tibi paulò ostendimus antè.  
 Nam neque conlidi sine inani posse videtur  
 Quidquam, nec frangi, nec findi in bina secando,  
 Nec capere humorem, neque item manabile fri-  
 gus,  
 Nec penetralem ignem, quibus omnia confi-  
 ciuntur.

Et quàm quæque magis cohibet res intus inane,  
 Tam magis his rebus penitus tentata labascit.  
 Ergo, si solida, ac sine inani corpora prima  
 Sunt, ita uti docui, sint hæc æterna necesse est.

Præterea, nisi materies æterna fuisset,  
 Antehac ad nihilum penitus res quæque redissent,  
 De nihiloque renata forent quæcunque videmus.  
 At quoniam superà docui, nil posse creari

ce grand tout serait un solide parfait ; & au contraire s'il n'existait pas des corpuscules qui remplissent exactement le lieu qu'ils occupent, l'univers ne serait qu'un vuide immense. Le corps & l'espace sont donc respectivement distincts, puisqu'il n'existe ni plein ni vuide parfait. Or ce sont les élémens de la matiere, qui par leur solidité forment cette distinction.

La surface de ces corps premiers ne peut être endommagée par le choc, ni leur tissu par la pénétration. Nulle action étrangere ne peut les altérer, comme je vous l'ai enseigné. En effet on ne conçoit pas que sans vuide un corps puisse être brisé, décomposé, ou même simplement divisé. Il est inaccessible à l'humidité, au froid, & à la chaleur, qui sont les agens ordinaires de la destruction. Aussi remarquons-nous que les corps sont d'autant plus en prise à ces causes de dépérissement, qu'ils renferment plus de vuide dans leur tissu. Ainsi, de la solidité des élémens, suit nécessairement leur éternité.

S'ils n'étaient éternels, le monde serait déjà plus d'une fois tombé dans le néant, & en serait plus d'une fois ressorti. Mais comme je vous ai enseigné que le néant ne produit & n'engloutit.

De nihilo, neque quod genitum est, ad nil re-  
vocari;

Esse immortalis primordia corpore debent,  
Dissolvi quò quæque supremo tempore possint;  
Materies ut suppeditet rebus reparandis.  
Sunt igitur solidâ primordia simplicitate;  
Nec ratione queunt aliâ servata per ævum  
Ex infinito jam tempore res reparare.

Denique, si nullam finem Natura parasset  
Frangendis rebus; jam corpora materiai  
Usque redacta forent, ævo frangente priore,  
Ut nihil ex illis à certo tempore posset  
Conceptum, summum ætatis pervadere florem.  
Nam quidvis citiùs dissolvi posse videmus,  
Quàm rursus refici; quapropter longa diei  
Infinite ætas anteacti temporis omnis  
Quod fregisset adhuc, disturbans dissolvensque;  
Id nunquam reliquo reparari tempore posset,  
At nunc nimirum frangendi reddita finis  
Certa manet: quoniam refici rem quamque vi-  
demus,  
Et finita simul generatim tempora rebus  
Stare, quibus possint ævi contingere florem.

Huc accedit uti, solidissima materiai  
Corpora cum constant, possint tamen omnia reddi  
Mollia, quæ fiant aër, aqua, terra, vaporque,

point les êtres ; il est nécessaire que les élémens soient éternels , étant le terme de toute dissolution & le principe de toute reproduction. Ils sont donc simples & solides , sans quoi ils n'auraient pu se conserver pendant tant de siècles , bien loin de fournir de toute éternité à la renaissance des êtres.

Enfin si la Nature n'avait prescrit des bornes à la divisibilité de la matiere : les élémens du grand tout , minés par la révolution de tant de siècles écoulés , seraient réduits à un tel degré d'épuisement , que les corps résultans de leur union ne pourraient parvenir à la maturité. La dissolution des corps étant plus prompte que leur reproduction , les pertes que les siècles précédens leur auraient fait subir , ne pourraient être réparées par les tems qui suivraient. Mais comme dans la nature nous voyons constamment les réparations proportionnées aux pertes , & tous les êtres arriver dans des tems fixes à leur degré de perfection ; il faut en conclure que la divisibilité de la matiere a des limites invariables & nécessaires.

Malgré cette solidité des élémens , comme tous les corps sont mêlés de vuide , il n'y en a pas un qui ne puisse s'amollir , & prendre la

Corporis est aliquod, nostri quod cernere sensus  
 Jam nequeunt; id nimirum sine partibus exstat,  
 Et minimâ constat naturâ: nec fuit unquam  
 Per se secretum, neque posthac esse valebit:  
 Alterius quoniam est ipsum pars, primaque, &  
 ima:

Inde aliæ atque aliæ similes ex ordine partes,  
 Agmine condense naturam corporis explent.  
 Quæ quoniam per se nequeunt constare, necesse est  
 Hærere, ut nequeant ullâ ratione revelli.  
 Sunt igitur solidâ primordia simplicitate:  
 Quæ minimis stipata cohærent partibus arctè,  
 Non ex ullorum conventu conciliata,  
 Sed magis æternâ pollentia simplicitate:  
 Unde neque avelli quidquam, neque deminui jam  
 Concedit Natura reseryans semina rebus.

Præterea nisi erit minimum, parvissima quæque  
 Corpora constabunt ex partibus infinitis.  
 Quippe ubi dimidiæ partis pars semper habebit  
 Dimidiam partem, nec res perfiniet ulla.  
 Ergo rerum inter summam, minimamque quid  
 escit?

Non erit ut distent: nam quamvis funditus om-  
 nis

Summa sit infinita, tamen parvissima quæ sunt  
 Ex infinitis constabunt partibus æquè.  
 Quoi quoniam ratio reclamât vera, negatque

point délicat qui échappe aux sens , doit être dépourvu de parties. C'est le plus petit corps de la nature , ou plutôt ce n'est pas un corps , puisqu'il n'a jamais existé & n'existera jamais isolé. Ce n'est qu'une partie extrême, qui, jointe à d'autres parties de même nature, forme la masse de l'atome. Si donc les élémens de l'atome ne peuvent exister à part, il faut que leur union soit si intime, qu'aucune force ne les puisse séparer. Ainsi les élémens de la matiere sont simples & solides, étant composés de parties infiniment déliées, dont l'union est le fruit, non pas d'un assemblage hétérogene, mais de l'éternelle simplicité des atomes. Ainsi la Nature, voulant en faire la base de ses ouvrages, n'a pas permis qu'aucune partie pût se détacher ou s'échapper de ces corps si essentiels à ses vues.

D'ailleurs si vous n'admettez dans la nature un dernier terme de division, les plus petits corps seront composés d'une infinité de parties, puisqu'il y aura un progrès de moitiés divisibles en d'autres moitiés, jusqu'à l'infini. Quelle différence y aura-t-il donc entre la masse la plus énorme & le plus petit corps ? Quand vous supposeriez d'un côté le grand tout, l'atome imperceptible ne lui cede en rien, étant lui-même composé d'une infinité de parties. Mais comme

Credere posse animum, victus fateare necesse est,  
 Esse ea quæ nullis jam prædita partibus existunt,  
 Et minimâ consent naturâ: quæ quoniam sunt,  
 Illa quoque esse tibi, solida atque æterna faten-  
 dum.

Denique nî minimas in partes cuncta resolvi  
 Cogere consuêssent rerum Natura creatrix;  
 Jam nihil ex illis eadem reparare valeret:  
 Propterea quia, quæ multis sunt partibus aucta,  
 Non possunt ea, quæ debet genitalis habere  
 Materies, varios connexus, pondera, plagas,  
 Concurfus, motus, per quæ res quæque gerun-  
 tur.

Porro, si nulla est frangendis reddita finis  
 Corporibus, tamen ex æterno tempore quædam  
 Nunc etiam superare necesse est corpora rebus,  
 Quæ nondum clueant ullo tentata periclo.  
 At quoniam fragili naturâ prædita constant,  
 Discrepat æternum tempus potuisse manere,  
 Innumerabilibus plagis vexata per ævum.

Quapropter qui materiem rerum esse putarunt  
 Ignem, atque ex igni summam consistere solo,  
 Magnopere à verâ lapsi ratione videntur.  
 Heraclitus init quorum dux prælia primus,  
 Clarus ob obscuram linguam, magis inter inanes

la raison se récrie contre une conséquence aussi insensée, vous êtes forcé de reconnaître des corpuscules simples, qui soient les derniers termes de la division, & cet aveu vous conduit à celui de leur solidité & de leur éternité.

Enfin si la Nature en détruisant les êtres ne les réduisait en leurs parties extrêmes, ces débris ne pourraient lui servir à former d'autres corps : car étant encore susceptibles de division, ils n'auraient pas la sorte de liens, de pesanteur, de choc, de rencontres & de mouvemens, qui convient à la matière générante, & sans laquelle il ne peut y avoir de composition.

Mais supposons que la divisibilité des élémens n'ait pas de bornes : au moins vous ne pouvez nier qu'il n'existe de toute éternité des corps qui n'ont jamais reçu d'atteinte. Mais s'ils sont fragiles de leur nature, comment ont-ils pu résister aux assauts continuels que les siècles leur ont livrés ?

Ainsi ceux qui ont regardé le feu comme le seul élément de cet univers étaient bien éloignés des principes de la raison. A la tête de ces Philosophes marche Héraclite, à qui un langage obscur attira la vénération des hommes superficiels.

Quàmde graves inter Graïos, qui vera requirunt.  
 OMNIA enim stolidi magis admirantur amantque,  
 Inversis quæ sub verbis latitantia cernunt :  
 Veraque constituunt, quæ bellè tangere possunt  
 Aures, & lepido quæ sunt fucata sonore.

Nam cur tam variæ res possent esse, requiro ;  
 Ex vero si sunt igni puroque creatæ.  
 Nil prodesset enim calidum densariet ignem ;  
 Nec rarefieri ; si partes ignis eandem  
 Naturam, quam totus habet super ignis, haberent :  
 Acrior ardor enim conductis partibus esset,  
 Languidior porrò disjectis, disque supatis.  
 Amplius hoc fieri nihil est quod posse rearis,  
 Talibus in causis : nedum variantia rerum  
 Tanta queat densis rarisque ex ignibus esse.

Atque hi si faciant admistum rebus inane,  
 Densari poterunt ignes, rarique relinqui :  
 Sed, quia multa sibi cernunt contraria, mus-  
 fant,  
 Et fugitant in rebus inane relinquere purum, &  
 Ardua dum metuunt, amittunt vera viaï :  
 Nec rursus cernunt, exempto rebus inani,  
 Omnia densari, fierique ex omnibus unum  
 Corpus, nil ab se quod possit mittere raptim ;  
 Æstifer ignis uti lumen jacet, atque vaporem ;  
 Ut videas non è stipatis partibus esse,

mais non pas de ces sages Grecs accoutumés à réfléchir. Car LA STUPIDITÉ n'admire que les opinions cachées sous des termes mystérieux. Une harmonie agréable & un coloris brillant sont pour elle le sceau de la vérité.

Je demande donc à Héraclite comment le feu seul, avec les propriétés que nous lui connaissons, peut avoir produit cette variété de corps qui frappent nos yeux ? Condensez ou rarefiez le feu tant que vous voudrez, si les parties ont la même nature que le tout, vous n'en obtiendrez qu'une chaleur plus considérable en rapprochant les élémens, ou moins sensible en les éloignant ; bien loin de former tant de corps divers par la condensation ou la raréfaction du feu.

Encore si ces Philosophes reconnaissaient le vuide, on leur accorderait la condensation & la raréfaction du feu. Mais comme ce principe heurte de front leur systême & les conduit à des contrariétés, ils n'osent l'admettre, & ils s'écartent du vrai chemin par les difficultés qu'ils y rencontrent. Ils ne voient pas qu'en bannissant le vuide de la nature, tous les corps n'en forment plus qu'un, dont les parties fortement condensées, ne peuvent s'échapper comme la lumière & la chaleur, qui en s'élançant du feu, détruisent évidemment le systême de la condensation absolue.

Quòd si fortè ullâ credunt ratione potesse  
 Ignes in cœtu stingui, mutareque corpus,  
 Scilicet ex ullâ facere id si parte reparcent,  
 Occidet ad nihilum nimirum funditùs ardor  
 Omnis, & ex nihilo fient quæcunque creantur.  
 Nam quodcunque suis mutatum finibus exit,  
 Continuò hoc mors est illius, quod fuit antè :  
 Proinde aliquid superare necesse est incolume ollis,  
 Ne tibi res redeant ad nilum funditùs omnes,  
 De nihiloque renata virescat copia rerum.

Nunc igitur, quoniam certissima corpora quædam  
 Sunt, quæ conservant naturam semper eandem,  
 Quorum aditu, aut abitu, mutatoque ordine,  
 mutant

Naturam res, & convertunt corpora sese :  
 Scire licet non esse hæc ignea corpora rerum.  
 Nil refferret enim quædam decedere, abire,  
 Atque alia attribui, mutarique ordine quædam,  
 Si tamen ardoris naturam cuncta tenerent.  
 Ignis enim foret omnimodis, quodcunque crea-  
 rent.

Verùm, ut opinor, ita est: sunt quædam cor-  
 pora, quorum  
 Concurfus, motus, ordo, positura, figuræ,  
 Efficiunt ignes, mutatoque ordine, mutant

D'un autre côté s'obstiner à soutenir que les parties du feu s'éteignent & changent de nature en se réunissant, c'est anéantir visiblement le feu élémentaire, & par conséquent faire sortir les corps du néant; puisqu'un être ne peut franchir les bornes de son essence par voie de transmutation, sans cesser d'être ce qu'il était auparavant. Il faut donc conserver aux élémens du feu leur nature, sans quoi tous les corps auront été anéantis, & ce grand tout sera le produit du néant.

Puis donc qu'il existe dans la nature des corpuscules dont l'essence est immuable, dont l'augmentation, la diminution & les différentes combinaisons font changer d'essence aux corps; on peut en conclure que ces corpuscules ne sont pas le feu. Qu'importerait d'y ajouter, d'en retrancher, ou d'en changer l'ordre, puisqu'ils n'en conserveraient pas moins leur brûlante nature, & ne pourraient engendrer que du feu?

Voici donc comment on doit concevoir la formation des êtres. Il existe des corps qui par leurs rencontres, leurs mouvemens, leur ordre & leur situation forment le feu, ou en changent la nature en changeant eux-mêmes de combinai-

Naturam : neque sunt igni simulata , neque ulla  
 Præterea rei , quæ corpora mittere possit  
 Sensibus , & nostros adjectu tangere tactus.

Dicere porrò ignem res omnes esse , neque  
 ullam

Rem veram in numero rerum constare, nisi ignem,  
 ( Quod facit hic idem ) perdelirum esse videtur.  
 Nam contrà sensus ab sensibus ipse repugnat ,  
 Et labefactat eos , unde omnia credita pendent ,  
 Unde hic cognitus est ipsi , quem nominat ignem.  
 Credit enim sensus ignem cognoscere verè ;  
 Cætera non credit , nihilo quæ clara minus sunt :  
 Quod mihi cum vanum, tum delirum esse videtur.  
 Quò referemus enim ? quid nobis certius ipsis  
 Sensibus esse potest , quo vera ac falsa notemus ?

Præterea , quare quisquam magis omnia tol-  
 lat,

Et velit ardoris naturam relinquere solam ,  
 Quam neget esse ignis , summam tamen esse re-  
 linquat ?

Æqua videtur enim dementia dicere utrumque.

Quapropter qui materiem rerum esse putârunt  
 Ignem , atque ex igni summam consistere posse :  
 Et qui principium gignundis aëra rebus

sons. Ces élémens ne tiennent ni de la nature du feu, ni de celle d'aucun des corps dont les émanations frappent les sens & affectent nos organes.

Dire avec Héracrite que le feu est tout, que le feu seul mérite le nom de corps, me paraît le comble de la folie. C'est combattre les sens par les sens mêmes. C'est ébranler ces inébranlables fondemens de la certitude, à la faveur desquels il a connu lui-même ce feu dont il abuse. Pourquoi ajoute-t-il foi au témoignage des sens quand il s'agit du feu, s'il le récuse pour les autres corps aussi sensibles ? Dans quelle source faut-il donc puiser la vérité ? Qui, mieux que les sens, nous fait distinguer le vrai du faux ?

D'ailleurs pourquoi reconnaître l'existence du feu au préjudice de celle des autres corps, plutôt que l'existence des autres corps au préjudice de celle du feu ? Je ne vois pas qu'il y ait plus d'absurdité dans la seconde de ces exclusions, que dans la première.

¶

C'est donc s'écarter de la vérité que de donner le feu pour principe du grand tout. Portons le même jugement des Philosophes qui ont regardé l'air

Constituere : aut humorem quicumque putarunt  
 Fingere res ipsum per se : terramve creare  
 Omnia , & in rerum naturas vertier omnes :  
 Magnopere à vero longèque errasse videntur.  
 Adde etiam , qui conduplicant primordia rerum ,  
 Aëra jungentes igni , terramque liquori :  
 Et qui quatuor ex rebus posse omnia rentur ,  
 Ex igni , terrâ , atque animâ procrefcere , &  
 imbri.

Quorum Acragantius cum primis Empedocles  
 est,

Insula quem triquetris terrarum gessit in oris ,  
 Quam fluitans circum magnis amfractibus æquos  
 Ionium , glaucis aspergit virus ab undis :  
 Angustoque fretu rapidum mare dividit undis  
 Italiæ terræ oras à finibus ejus.  
 Hic est vasta Charybdis , & hic Ætnæa minantur  
 Murmura flammaram rursum se colligere iras ,  
 Faucibus eruptos iterum ut vis evomat ignes ,  
 Ad cœlumque ferat flammæ fulgura rursum.  
 Quæ cum magna , modis multis miranda videtur  
 Gentibus humanis regio , visendaque fertur ;  
 Rebus opima bonis , multâ munita virum vi ;  
 Nil tamen hoc habuisse viro præclarius in se ,  
 Nec sanctum magis , & mirum , carumque videtur.  
 Carmina quin etiam divini pectoris ejus  
 Vociferantur , & exponunt præclara reperta :

Comme l'élément de la nature, de ceux qui ont cru que l'eau était la source des êtres, de ceux qui ont enseigné que la terre peut prendre la forme & la nature de tous les corps. Mettez encore dans la même classe ceux qui doublent les élémens, joignant l'air au feu, & l'eau à la terre, & ceux enfin qui les prennent tous les quatre, persuadés que la terre, l'eau, l'air & le feu réunis peuvent produire tous les êtres.

A la tête de ces derniers est Empedocles d'Agrigente, né sur les bords triangulaires de cette île fameuse que l'azur des flots Ioniens baigne en serpentant, & sépare de l'Italie par un canal étroit & rapide. Là mugit l'implacable Charybde; là bouillonnant au fond de ses abymes, l'Etna donne le signal d'une nouvelle guerre, menace de vomir un nouveau déluge de flammes, & de lancer encore au ciel les éclairs de sa bouche. Cette région féconde en prodiges, digne à jamais de la curiosité des voyageurs & de l'admiration du genre humain, ce séjour enrichi de tous les biens, défendu par un rempart de héros, n'a pourtant rien produit de plus estimable, de plus étonnant, de plus grand qu'Empedocles. Les vers qu'enfanta son génie divin font retentir encore aujourd'hui l'univers de ses sublimes découvertes, & laissent en doute la postérité s'il

Ut vix humanâ videatur stirpe creatus.  
 Hic tamen, & superâ quos diximus, inferiores  
 Partibus egregiè multis, multòque minores,  
 Quanquam multa bene ac divinitus invenientes,  
 Ex adyto tanquam cordis, responsa dedere  
 Sanctius, & multò certâ ratione magis, quàm  
 Pythia, quæ tripode ex Phœbi, lauroque profatur;  
 Principiis tamen in rerum fecere ruinas,  
 Et graviter magni magno cecidere ibi casu.

Primum, quòd motus, exempto rebus inani,  
 Constituunt, & res molles rarasque relinquunt,  
 Aëra, solem, ignem, terras, animalia, fruges :

Nec tamen admiscet in eorum corpus inane.

Deinde quòd omninò finem non esse secandis  
 Corporibus faciunt, neque pausam stare fragori,  
 Nec prorsum in rebus minimum consistere quidquam :

Cùm videamus id extremum cujusque cacumen  
 Esse, quod ad sensus nostros minimum esse videtur :

Conjicere ut possis, ex hoc quòd cernere non quis  
 Extremum quod habent, minimum consistere rebus.

Huc accedit item, quòd jam primordia rerum

eût une origine mortelle. Cependant ce fameux sage & d'autres beaucoup moins illustres que lui, oracles plus sûrs & plus respectables que la Sibylle couronnée de lauriers, sur le trépied d'Apollon, après avoir étonné le monde par la grandeur de leurs découvertes ont erré dans l'explication des principes de la matiere, écueil fatal où leur génie fit un naufrage mémorable.

D'abord ils supposent le mouvement en rejetant le vuide ; ils reconnaissent des corps mous & rares, tels que l'air, le soleil, le feu, la terre, les animaux, les végétaux, sans mêler de vuide dans leur tissu.

Ensuite ils ne bornent point la divisibilité de la matiere, ni la section des corps, & ne reconnaissent pas dans la nature de parties extrêmes. Or si l'extrémité des corps nous paraît leur dernier terme de division, l'extrémité de cette extrémité, que nous ne pouvons appercevoir, ne doit-elle pas être regardée comme le dernier terme de division de la Nature ?

Ajoutez que les principes qu'ils donnent à la

Mollia constituunt, quæ nos nativa videmus  
 Esse, & mortali cum corpore funditus; atqui  
 Debeat ad nihilum jam rerum summa reverti,  
 De nihiloque renata virefcere copia rerum:  
 Quorum utrumque quid à vero jam distet, habe-  
 bas.

Deinde inimica modis multis sunt, atque ve-  
 nena

Ipsa sibi inter se; quare aut congressa peribunt,  
 Aut ita diffugient, ut, tempestate coortâ,  
 Fulmina diffugere atque imbres ventosque vi-  
 demus.

Denique quatuor ex rebus si cuncta crean-  
 tur,

Atque in eas rursus res omnia dissolvuntur,  
 Quî magis illa queunt rerum primordia dici,  
 Quàm contrâ res illorum, retroque putari?  
 Alternis gignuntur enim, mutantque colorem,  
 Et totam inter se naturam, tempore ab omni.

Sin ita fortè putas, ignis, terræque coire  
 Corpus, & aërias auras, roremque liquorum,  
 Nil in concilio naturam ut mutet eorum:  
 Nulla tibi ex illis poterit res esse creata,  
 Non animans, non ex animo quid corpore, ut ar-  
 bos;

Quippe suam quidque in coetu variantis acervi

matiere sont des corps mous , dont la nature est de naître & de périr. Ainsi ce grand tout aurait déjà été anéanti & retiré de l'abyme du néant , deux erreurs que nous avons solidement réfutées.

D'ailleurs ces élémens sont ennemis & se détruisent les uns & les autres. Ainsi en se choquant ils s'anéantiraient , ou se dissiperaient , comme la foudre , les vents & la pluie poussés par un orage impétueux.

Enfin si les quatre élémens sont le centre de la formation & de la dissolution des êtres , quelle raison avez-vous de les donner pour principes des corps , plutôt que de leur donner les corps mêmes pour principes ? Ne s'engendrent-ils pas tour-à-tour ? Ne changent-ils pas tour-à-tour de nature , de forme , & d'essence ?

Si vous prétendez au contraire que le feu , l'eau , la terre & l'air se réunissent sans changer de nature , il n'en pourra résulter aucun être , soit animé , soit végétant. Vous n'aurez qu'un mélange confus d'air , d'eau , de terre & de feu , substances incompatibles qui déployeront

Naturam ostendet, mistusque videbitur aër  
 Cum terrâ simul, atque ardor cum rore manere :  
 At primordia gignundis in rebus oportet  
 Naturam clandestinam, cæcamque adhibere ;  
 Emineat ne quid, quod contra pugnet, & obstet  
 Quò minùs esse queat propriè, quodcunque crea-  
 tur. /

Quin etiam repetunt à cælo, atque ignibus  
 ejus,

Et primùm faciunt ignem se vertere in auras  
 Aëris : hinc imbrem gigni : terramque creari  
 Ex imbri : retroque à terrâ cuncta reverti,  
 Humorem primùm, post aëra, deinde calo-  
 rem :

Nec cessare hæc inter se mutare, meare  
 De cælo ad terram, de terrâ ad sidera mundi :  
 Quod facere haud ullo debent primordia pacto.  
 Immutabile enim quiddam superare necesse est ;  
 Ne res ad nihilum redigantur funditùs omnes.  
 Nam quodcunque suis mutatum finibus exit,  
 Continuò hoc mors est illius, quod fuit antè.  
 Quapropter, quoniam, quæ paulò diximus antè  
 In commutatum veniunt, constare necesse est  
 Ex aliis ea, quæ nequeant convertier unquam :  
 Ne tibi res redeant ad nilum funditùs omnes.  
 Quin potiùs tali naturâ prædita quædam  
 Corpora constituas ; ignem si fortè crearint,

Posse

chacune en particulier leurs propriétés. Or il est nécessaire que les principes agissent d'une manière secrète & invisible, de peur que leur nature dominant trop, n'empêche les corps qui en sont formés d'avoir un caractère propre & spécifique.

Mais suivons la marche de leur système. Le premier élément, selon eux, est le feu qui prend sa source au ciel & se change en air. De l'air est formée l'eau qui s'épaissit & devient terre. De la terre naissent en rétrogradant les autres élémens ; l'eau d'abord, ensuite l'air & le feu. Cette chaîne de métamorphoses n'est jamais interrompue ; & les élémens ne cessent de voyager du ciel à la terre, & de la terre au ciel. Or ces changemens de formes sont incompatibles avec la nature des principes. Le fonds doit en être immuable, si on n'aime mieux précipiter l'univers dans le néant ; puisqu'un corps ne peut franchir les bornes de son essence sans cesser aussi-tôt d'être ce qu'il était. Ainsi vos quatre élémens subissant, comme nous venons de le dire, des métamorphoses continuelles, il faut qu'ils soient eux-mêmes composés d'autres élémens immuables, ou que le monde tombe anéanti. Reconnaissez donc plutôt des corps tels, qu'après avoir formé le feu, en augmentant &

Posse eadem demptis paucis, paucisque tribu-  
tis,

Ordine mutato, & motu, facere aëris auras :  
Sic alias aliis rebus mutarier omnes.

At manifesta palam res indicat, inquis, in  
auras

Aëris è terrâ res omnes crescere, alique :  
Et nisi tempestas indulget tempore fausto,  
Imbribus, & tabe nimborum arbuſta vacil-  
lant,

Solque suâ pro parte fovet, tribuitque calorem :  
Crescere non possunt fruges, arbuſta, animan-  
tes.

Scilicet & nisi nos cibus aridus, & tener humor,  
Adjuvet, amisso jam corpore, vita quoque omnis  
Omnibus è nervis atque ossibus exsolvatur.  
Adjutamur enim dubio procul, atque alimur  
nos

Certis ab rebus, certis aliæ atque aliæ res ;  
Nimirum quia multa modis communia multis  
Multarum rerum in rebus primordia mista  
Sunt : ideò variis variæ res rebus aluntur.  
Atque eadem magni refert primordia sæpe  
Cum quibus, & quali positurâ contineantur :  
Et quos inter se dent motus, accipiantque.  
Namque eadem coelum, mare, terras, flumina ;  
solem

en diminuant leur nombre , en changeant leur situation ou leur mouvement , de cette nouvelle combinaison puisse naître le fluide de l'air ou toute autre substance.

Mais il est évident , dites-vous , que tous les corps naissent de la terre , se nourrissent de ses sucs , & que , si la saison ne communique à l'air une température favorable , si la cime des arbres n'est mollement agitée par des pluies rafraîchissantes , si le soleil à son tour n'échauffe de ses feux les productions de la terre ; ni les grains , ni les arbres , ni les animaux ne peuvent croître & se fortifier. J'en conviens ; & nous-mêmes , si une nourriture solide détrempée dans une boisson salutaire ne nous soutient , nos membres s'épuisent bientôt , & le sentiment s'éteint dans tous les ressorts de la machine. Il faut à l'homme , ainsi qu'à tous les autres corps , des alimens propres à se nourrir ; & si dans cet univers la moitié des êtres vit aux dépens de l'autre , c'est que chacun renferme en soi des principes communs à plusieurs. Il importe donc de considérer non-seulement la nature des élémens , mais encore leur mélange , leur situation , & leurs mouvemens réciproques : car les principes à l'aide desquels ont été construits le ciel , la mer , la terre , les fleuves & le soleil , sont les mêmes

Constituunt : eadem fruges, arbusta, animantes :

Verùm aliis, alioque modo commista moventur,  
Quin etiam passim, nostris in versibus ipsis,  
Multa elementa vides multis communia verbis :

Cùm tamen inter se versus, ac verba necesse est

Confiteare & re, & sonitu distare sonanti.  
Tantum elementa queunt permutato ordine solo,  
At rerum quæ sunt primordia, plura adhibere  
Possunt, unde queant variæ res quæque creari.

Nunc & Anaxagoræ scrutemur *Homæomeriam*,  
Quam Græci memorant, nec nostrâ dicere linguâ

Concedit nobis patrii sermonis egestas :  
Sed tamen ipsam rem facile est exponere verbis,  
Principium rerum quam dicit *Homæomeriam*,  
Ossa videlicet è paucillis atque minutis  
Ossibu', sic & de paucillis atque minutis  
Visceribus viscus gigni, sanguenque creari  
Sanguinis inter se multis cocuntibu' guttis ;  
Ex auriq; putat micis consistere posse  
Aurum, & de terris terram concreescere parvis :

Ignibus ex ignem, humorem ex humoribus esse ;  
Cætera consimili fingit ratione, putatque.

qui mêlés avec d'autres & diversement arrangés, ont formé les grains, les arbres & les animaux. Ne remarquez-vous pas dans ces vers que vous lisez les mêmes lettres communes à plusieurs mots ? Cependant les vers & les mots different beaucoup, soit par les idées qu'ils présentent, soit par le son qu'ils font entendre. Telle est la différence que met entre les corps l'arrangement seul des élémens. Mais les principes de la matière ont encore mille autres circonstances qui doivent jetter une variété infinie dans les résultats.

Approfondissons maintenant l'*Homæomerie* d'Anaxagore : c'est le nom que lui donnent les Grecs : & la disette de notre langue ne nous en fournit point. Mais il est facile de donner une idée claire de son système, de ce principe de la nature qu'il appelle *Homæomerie*. Les os, suivant lui, sont formés d'un certain nombre de petits os, les visceres d'un certain nombre de petits visceres : plusieurs gouttes de sang réunies donnent naissance au fluide qui coule dans nos veines. Plusieurs molécules d'or composent ce métal précieux ; le feu & l'eau naissent de particules de feu & d'eau ; & tous les corps en un mot de l'assemblage d'élémens similaires.

Nec tamen esse ullâ parte idem in rebus inane  
 Concedit, neque corporibus finem esse secandis.  
 Quare in utrâque mihi pariter ratione videtur  
 Errare, atque illi, superâ quos diximus antè.

Adde quòd imbecilla nimis primordia fingit,  
 Si primordia sunt, simili quæ prædita constant  
 Naturâ, atque ipsæ res sunt, æquèque laborant,  
 Et pereunt, neque ab exitio res ulla refrenat.  
 Nam quid in oppressu valido durabit eorum,  
 Ut mortem effugiat, lethi sub dentibus ipsis?  
 Ignis? an humor? an aura? quid horum? san-  
 guis? an ossa?

Nil, ut opinor, ubi ex æquo res funditus omnis  
 Tam mortalis erit, quàm quæ manifesta videmus  
 Ex oculis nostris aliquâ vi victa perire.

At neque recidere ad nihilum res posse, neque  
 autem

Crescere de nihilo, testor res antè probatas.

Præterea quoniam cibus auget corpus, alit-  
 que:

Scire licet, nobis venas, & sanguen, & ossa,  
 Et nervos alienigenis ex partibus esse:

Sive cibos omnes commisto corpore dicent

Esse, & habere in se nervorum corpora parva,  
 Ossaque, & omninò venas, partesque cruoris:  
 Fict, uti cibus omnis & aridus, & liquor ipse,

Mais ce même Philosophe ne donne pas d'accès au vuide , ni de bornes à la divisibilité des corps : deux erreurs qui lui sont communes avec les Philosophes que nous venons de réfuter.

Ajoutez que les élémens sont trop fragiles ; si pourtant le nom d'élémens convient à des corpuscules de même nature que les corps , dont les ressorts sont aussi faibles & le tissu aussi exposé à la destruction. Supposez une attaque violente , & dites-moi lequel de vos élémens résistera au choc , se soutiendra contre les assauts du trépas ? Sera-ce le feu ? l'air ? l'eau ? le sang ? les os ? Non sans doute , puisque tous ces corps sont périssables comme ceux qui disparaissent tous les jours à nos yeux. Il ne me reste donc qu'à vous renvoyer aux raisonnemens par lesquels j'ai prouvé que rien ne naît de rien & ne se réduit à rien.

D'ailleurs puisque les alimens accroissent le corps en le nourrissant , il s'ensuit nécessairement que nos veines, notre sang, nos os & nos nerfs sont formés de parties hétérogenes. Si vous prétendez que les alimens sont des substances mêlées , qui contiennent en petit des nerfs , des os , des veines , & des gouttes de sang ; alors ce seront nos nourritures & nos

Ex alienigenis rebus constare putetur ;  
 Ossibus , & nervis , venisque , & sanguine misto :

Præterea quæcunque è terrâ corpora crescunt ,

Si sunt in terris , terras constare necesse est ,

Ex alienigenis quæ terris exoriuntur.

Transfer item , totidem verbis utare licebit :

In lignis si flamma latet , fumusque , cinisque ,

Ex alienigenis consistant ligna necesse est.

Linquitur hîc tenuis latitandi copia quædam ,  
 Id quod Anaxagoras sibi sumit : ut omnibus omnes

Res putet immistas rebus latitare ; sed illud

Apparere unum , cuius sint plura mista ,

Et magis in promptu , primâque in fronte locata :

Quod tamen à verâ longè ratione repulsum est.

Conveniebat enim fruges quoque sæpè minutas ,

Robore cum saxi franguntur , mittere signum

Sanguinis , aut aliûm , nostro quæ corpore aluntur :

Cum lapidi lapidem terimus , manare cruorem.

Consimili ratione herbas quoque sæpe decebat ,

Et laticis dulces guttas , similique sapore

Mittere , lanigeræ quali sunt ubera lactis :

Scilicet & glebis terrarum sæpe friatis

boissons elles-mêmes qui seront composées de parties hétérogenes.

Ensuite si tous les corps qui naissent de la terre sont renfermés en petit dans son sein , voilà donc la terre composée d'autant de parties diverses , qu'elle enfante de différentes productions. Vous pouvez raisonner de même de tous les autres composés. Si la flamme , la fumée & la cendre sont contenues dans le bois , les élémens du bois sont évidemment hétérogenes.

Anaxagore n'a plus qu'un moyen de se mettre à couvert. Il en use & prétend que les corps renferment en eux les élémens de mille autres ; mais que ceux-là seuls paraissent à l'œil , qui répandus en plus grand nombre dans les corps & placés à la surface , sont par cette raison plus exposés à la vue. Mais cette ressource lui est interdite par la saine philosophie. Car il faudrait que les grains broyés par la meule , laissassent appercevoir des traces ou de sang ou des autres parties de notre corps auxquelles le bled s'unit ; il faudrait que deux cailloux heurtés fissent jaillir du sang : & que les herbes distillassent un lait aussi pur & aussi savoureux que celui de nos brebis. Il faudrait en divisant les glebes y trouver en petit des herbes , des grains , & des arbres ;

Herbarum genera , & fruges , frondesque videt̃  
 Dispersita , atque in terris latitare minutè ;  
 Postremò , in lignis cinerem fumumque videri ;  
 Cùm præfracta forent , ignesque latere minutos.  
 Quorum nil fieri quoniam manifesta docet res ,  
 Scire licet non esse in rebus res ita mistas :  
 Verùm semina multimodis immista latere  
 Multarum rerum in rebus communia debent.

At sæpe in magnis fit montibus, inquis, ut  
 altis

Arboribus vicina cacumina summa terantur  
 Inter se , validis facere id cogentibus Austris ;  
 Donec fulserunt flammæ , fulgore coorto :  
 Scilicet , & non est lignis tamen insitus ignis ;  
 Verùm semina sunt ardoris multa , terendo  
 Quæ cùm confluxêre , creant incendia silvis.  
 Quòd si tanta foret silvis abscondita flamma ,  
 Non possent ullum tempus celarier ignes :  
 Conficerent vulgò silvas , arbuta cremarent.

Jamne vides igitur , paulò quod diximus antè ;  
 Permagni referre , eadem primordia sæpe  
 Cum quibus , & quali positurâ contineantur ?  
 Et quos inter se dent motus , accipiantque ?  
 Atque eadem paulò inter se mutata creare  
 Ignes è lignis ? quo pacto verba quoque ipsa

& en brisant le bois, en tirer des parties imperceptibles de fumée, de cendre, & de flamme. Mais comme l'expérience se refuse à ces phénomènes, avouons que les élémens, sans être ainsi mêlés dans les corps, sont communs à tous, & arrangés diversement dans les êtres divers.

Cependant, dites-vous, sur le sommet des hautes montagnes, les arbres poussés par un vent impétueux, entre-choquent souvent leur cime, prennent feu, & font briller au loin des tourbillons de flamme. J'en conviens. Mais il n'y a pas pour cela du feu dans le bois ; seulement un grand nombre de parties inflammables qui, rassemblées par le frottement, causent l'incendie des forêts. Si le bois renfermait tant de flamme, son ardeur ne pourrait un moment se contenir : tous les jours elle consumerait les arbres & réduirait les forêts en cendre.

Sentez-vous maintenant la vérité que j'établissais tout-à-l'heure, qu'il est important de considérer le mélange des élémens, leurs dispositions, leurs mouvemens réciproques ; puisqu'avec un léger changement les élémens du bois formeront le feu ; comme les mots latins

Inter se paulò mutatis sunt elementis ,  
 Cùm *ligna* , atque *ignes* distinctâ voce notemus ?

Denique jam quæcunque in rebus cernis apertis,  
 Si fieri non posse putas : quin materiai  
 Corpora consimili naturâ prædita fingas ;  
 Hâc ratione tibi pereunt primordia rerum.  
 Fiet uti risu tremulo concussa cachinent ,  
 Et lacrymis salis humectent ora , genasque.

Nunc age , quod superest cognosce , & clariùs  
 audi.

Nec me animi fallit , quàm sint obscura ; sed acrí  
 Percussit thyrsò laudis spes magna meum cor ,  
 Et simul incussit suavem mî in pectus amorem  
 Musarum : quo nunc instinctus , mente vigenti  
 Avia Ricridum peragro loca , nullius antè  
 Trita solo : juvat integros accedere fontes ,  
 Atque haurire ; juvatque novos decerpere flores ,  
 Insignemque meo capiti petere indè coronam ,  
 Unde priùs nulli velârint tempora Musæ :  
 Primùm , quòd magnis doceo de rebus , & arctis  
 Relligionum animos nodis exsolvere pergo :  
 Deinde , quòd obscurâ de re tam lucida pango  
 Carmina , Musæo contingens cuncta lepore.  
 Id quoque enim non ab nullâ ratione videtur :  
 Sed veluti pueris absinthia tetra medentes  
 Cùm dare conantur , priùs oras pocula circum

*ligna & ignes*, composés presque des mêmes lettres forment cependant deux sons très-distincts?

Enfin si vous ne pouvez expliquer les différens phénomènes de l'univers, qu'en attribuant aux élémens la nature des êtres qu'ils composent, ç'en est fait des principes de la matiere. Il faudra que vos élémens rient, comme vous, & se baignent de larmes ameres.

Apprenez maintenant, ô Memmius, les vérités qui me restent à vous découvrir. Je n'ignore pas qu'une nuit épaisse en dérobe la connaissance. Mais l'espérance de la gloire aiguillonne mon courage, & verse dans mon ame la passion des Muses, cet enthousiasme divin qui m'éleve sur la cime du Parnasse, dans des lieux jusqu'alors interdits aux mortels. J'aime à puiser dans des sources inconnues; j'aime à cueillir des fleurs nouvelles & à ceindre ma tête d'une couronne brillante, dont les Muses n'ont encore paré le front d'aucun Poëte; d'abord parce que mon sujet est grand & que j'affranchis les hommes du joug de la superstition; ensuite parce que je répands des flots de lumiere sur les matieres les plus obscures, & les fleurs de la poésie sur les épines d'une philosophie aride. Et n'ai-je pas raison d'imiter ces Médecins habiles, qui pour enga-

Contingunt mellis dulci flavoque liquore ,  
 Ut puerorum ætas improvida ludificetur ,  
 Labrorum tenuis , interea perpotet amarum  
 Absinthii laticem , deceptaque non capiatur ,  
 Sed potius tali facto recreata valeat :  
 Sic ego nunc , quoniam hæc ratio plerumque vi-  
 detur

Tristior esse , quibus non est tractata , retroque  
 Volgus abhorret ab hæc : volui tibi suaviloquenti  
 Carmine Pierio rationem exponere nostram ,  
 Et quasi Musæo dulci contingere melle ;  
 Si tibi fortè animum tali ratione tenere  
 Versibus in nostris possem , dum perspicis om-  
 nem

Naturam rerum , quâ constet compta figurâ.

Sed quoniam docui , solidissima materiai  
 Corpora perpetuò volitare invicta per ævum ,  
 Nunc age , summaï ecquænam sit finis eorum ,  
 Nec ne sit , evolvamus : item , quod inane reper-  
 tum est ,  
 Seu locus , ac spatium , res in quo quæque genan-  
 tur ,  
 Pervideamus utrùm finitum funditis omne  
 Constet , an immensum pateat vel adusque pro-  
 fundum.

Omne quod est igitur nullâ regione viarum

ger les jeunes enfans à boire l'absynthe amere , dorent d'un miel pur les bords de la coupe , afin que leurs levres séduites par cette douceur trompeuse , avalent sans défiance le noir breuvage , innocent artifice , qui rend à leurs jeunes membres la vigueur de la santé. Ainsi le sujet que je traite , étant trop sérieux pour ceux qui n'y ont pas réfléchi , & rebutant pour le commun des hommes , j'ai emprunté le langage des Muses , j'ai corrigé l'amertume de la philosophie avec le miel de la poésie. Heureux si séduit par les charmes de l'harmonie , vous ne quittez mon ouvrage qu'après y avoir puisé une profonde connaissance de la nature !

Je vous ai enseigné que les solides élémens de la matiere se meuvent de toute éternité à l'abri de la destruction. Examinons maintenant si la somme de ces élémens est infinie ou limitée ; si le vuide dont nous avons établi l'existence , ce lieu , cet espace , ce théâtre éternel de l'action des corps est fini , ou si son immensité & sa profondeur n'ont point de bornes.

Ce grand tout est infini ; car autrement il

Finitum est : namque extremum debebat habere ;  
 Extremum porrò nullius posse videtur  
 Esse , nisi ultra sit quod finiat , ut videatur ,  
 Quò , non longiùs , hæc sensûs natura sequatur .  
 Nunc extra summam quoniam nihil esse faten-  
 dum est ,  
 Non habet extremum : caret ergò fine , modoque :  
 Nec refert quibus assistas regionibus ejus .  
 Usque adeò quem quisque locum possedit , in  
 omnes  
 Tantùndem partes infinitum omne relinquit .

Præterea , si jam finitum constituatur  
 Omne quod est spatium : si quis procurrat ad oras  
 Ultimus extremas , jaciatque volatile telum ;  
 Id validis utrùm contortum viribus ire ,  
 Quò fuerit missum , mavis , longèque volare ,  
 An prohibere aliquid censes , obstareque posse ?  
 Alterutrum fatearis enim , sumasque necesse est :  
 Quorum utrumque tibi effugium præcludit , &  
 omne

Cogit ut exemptâ concedas sine patere .  
 Nam five est aliquid , quod prohibeat , officiatque  
 Quo minù' , quò missum est veniat , finique locet  
 se :

Sive foràs fertur : non est ea fini' profectò .  
 Hoc pacto sequar , atque oras ubicunque locâris  
 Extremas , quæram quid telo denique fiat .

devrait avoir une extrémité. Mais un corps ne peut avoir d'extrémité, s'il n'a hors de lui quelque chose qui le termine, de manière que l'œil voie clairement qu'il ne peut se porter plus loin sur ce corps. Or, comme vous êtes forcé d'avouer qu'il n'y a rien au-delà du grand tout, vous ne pouvez non plus lui assigner d'extrémité, ni par conséquent lui prescrire de bornes. Il n'importe donc en quel lieu du monde vous soyez placé, puisque de tous côtés vous avez un espace infini en tout sens à parcourir.

En second lieu si l'espace est borné, & que quelqu'un placé à ses limites, lance avec force une fleche rapide, pensez-vous que le trait après avoir fendu l'air suivra sa direction, ou aimez-vous mieux qu'un obstacle extérieur lui ferme le passage & suspende son vol? Car vous ne pouvez vous dispenser de choisir dans cette alternative. Or, quelque parti que vous preniez, vous êtes forcé d'ôter au grand tout les limites que vous osez lui assigner. Car soit qu'un obstacle extérieur empêche le trait de parvenir au but, soit qu'il s'élançe plus loin, il est évident que vous n'avez pas trouvé l'extrémité. Je vous poursuivrai de cette manière, & par-tout où vous fixerez des bornes, je vous demanderai ce que deviendra la fleche. Ainsi jamais vous ne trou-

Fiet , uti nusquam possit consistere finis,  
Effugiumque fugæ prolatet copia semper.

Præterea spatium summaï totius omne  
Undique si inclusum certis consisteret oris ,  
Finitumque foret , jam copia materiaï  
Undique ponderibus solidis confluxêt ad imum ;  
Nec res ulla geni sub cœli tegmine posset :  
Nec foret omninò cœlum , neque lumina solis :  
Quippe ubi materies omnis cumulata jaceret ,  
Ex infinito jam tempore subsidendo.

At nunc nimirum requies data principiorum  
Corporibus nulla est : quia nil est funditùs imum,  
Quò quasi confluere , & sedes ubi ponere pos-  
sint ;

Semper & assiduo motu res quæque genuntur  
Partibus in cunctis , æternaque suppeditantur  
Ex infinito cita corpora materiaï.

Postremò ante oculos rem res finire videtur :  
Aër dissepit colles , atque aëra montes :  
Terra mare , & contrà mare terras terminat om-  
nes.

Omne quidem verò nihil est quod finiat extra.  
Est igitur natura loci , spatiumque profundi ,  
Quod neque clara suo percurrere flumina cursu  
Perpetuo possint ævi labentia tractu :  
Nec prorsum facere , ut restet minùs ire , meando :

Verrez les limites du monde. Son immensité laissera toujours au trait un espace à parcourir.

Outre cela si la Nature avait environné de bornes le grand tout , la matiere par sa pesanteur se ferait rassemblée dans les lieux les plus bas. Dès-lors plus de productions sous la voûte des cieux ; nous ne verrions plus ni l'azur du firmament , ni la lumiere du soleil : la matiere affaîssée depuis tant de siècles ne ferait plus qu'un amas d'atomes sans énergie. Au contraire les principes élémentaires ne connaissent point le repos , parce qu'il n'y a point de lieu inférieur , où ils puissent se rassembler & s'établir dans l'inaction. Ainsi un mouvement continuel crée à chaque instant des êtres dans tous les points de l'espace , & l'infini est la source qui fournit sans cesse des flots d'une matiere active & éternelle.

Enfin nous voyons tous les corps bornés par d'autres corps ; les montagnes par l'air , & l'air par les montagnes : la terre donne des rivages à la mer , qui à son tour environne les continents : mais ce vaste univers n'a rien hors de lui qui le termine. Telle est donc la nature de l'espace & du lieu , qu'un grand fleuve après avoir coulé pendant l'éternité , bien loin d'arriver aux bornes de l'univers , ne ferait pas

Usque adeò passim patet ingens copia rebus ,  
 Finibus exemptis , in cunctas undique partes.

Ip̄sa modum porrò sibi rerum summa parare  
 Ne possit, Natura tenet ; quia corpus inani ,  
 Et quod inane autem est, finiti corpore cogit :  
 Ut sic alternis infinita omnia reddat.

Aut etiam , alterutrum nisi terminet alterum  
 eorum

Simplice naturâ & pateat tantùm immoderatum :  
 Nec mare , nec tellus , nec cœli lucida templa ,  
 Nec mortale genus , nec Divûm corpora sancta  
 Exiguum possent horai sistere tempus.

Nam dispulsa suo de cœtu materiai  
 Copia fertetur magnum per inane soluta ,  
 Sive adeò potius nunquam concreta creâset  
 Ullam rem , quoniam cogi disjecta nequisset.

Nam certè neque consilio primordia rerum  
 Ordine se quæque , atque sagaci mente locârunt :  
 Nec quos quæque darent motus pepigère pro-  
 fectò :

Sed quia multimodis multis mutata , per omne ,  
 Ex infinito , vexantur percita plagis ,  
 Omne genus motûs , & cœtûs experiundo ,  
 Tandem deveniunt in tales disposituras ,  
 Qualibus hæc rebus consistit summa creata :

plus avancé qu'au commencement de son cours. Ainsi le monde, dégagé de limites, s'étend à l'infini en tout sens.

D'ailleurs l'essence même de l'univers ne lui permet pas d'être fini. La Nature a voulu que la matière fût bornée par le vuide, & le vuide par la matière, afin de rendre ainsi tout son ouvrage infini. Si le vuide seul était sans bornes & que la matière en eût ; ni la mer, ni la terre, ni le palais brillant du ciel, ni l'espece humaine, ni le corps auguste des Dieux ne pourraient un instant subsister. La matière n'étant plus assujettie se disperferait dans l'immensité du vuide : ou plutôt jamais elle ne se fût réunie : jamais la somme des atomes n'eût acquis la consistance nécessaire pour former un corps.

Car vous ne direz sûrement pas que les principes de la matière se soient placés avec intelligence dans l'ordre où nous les voyons, ni qu'ils aient concerté entr'eux les mouvemens qu'ils voulaient se communiquer. Mais après un grand nombre de combinaisons diverses, mus de toute éternité dans l'espace, par des chocs étrangers, en essayant toute sorte de mouvemens & d'assemblages particuliers, ils se sont rangés dans l'ordre

Et multos etiam magnos servata per annos,  
 Ut semel in motus coniecta est convenientes,  
 Efficit, ut largis avidum mare fluminis undis  
 Integrent amnes; & solis terra vapore  
 Fota novet foetus; summissaque gens animan-  
 tûm

Floreat, & vivant labentes ætheris ignes.  
 Quod nullo facerent pacto, nisi materiai  
 Ex infinito suboriri copia posset,  
 Unde amissa solent reparari in tempore quo-  
 que.

Nam veluti privata cibo natura animantûm  
 Diffluit amittens corpus: sic omnia debent  
 Dissolvi, simul ac defecit suppeditare  
 Materies rectâ regione averfa viai.

Nec plagæ possent extrinsecûs undique sum-  
 mam

Conservare omnem, quæcunque est conciliata.  
 Cudere enim crebrò possunt, partemque morari,  
 Dum veniant aliæ, ac suppleri summa queatur.  
 Interdum resilire tamen coguntur, & unâ  
 Principiis rerum spatium, tempusque fugai  
 Largiri, ut possint à cœtu libera ferri.  
 Quare etiam atque etiam suboriri multa necesse  
 est.

Et tamen ut plagæ quoque possint suppetere ipsæ,  
 Infinita opus est vis undique materiai,

dont notre monde est le résultat ; & c'est en conséquence de cet ordre, auquel ils sont demeurés fideles depuis un grand nombre de siècles, que nous voyons constamment les grands fleuves abreuver l'immense Océan , l'astre du jour renouveler par sa chaleur les productions de la terre, la fleur de la santé se répandre sur toutes les especes vivantes , & les flambeaux éthérés se repaître de leurs éternels alimens. Cet éclatant concert de la nature ferait bientôt interrompu , si une infinité d'éléments ne travaillait sans cesse à la reproduction des êtres. Les animaux, privés de nourriture, languissent & meurent ; ce grand tout périra de même , aussi-tôt que la matiere détournée de son cours naturel, cessera de fournir aux reproductions.

Ne dites pas que les atomes extérieurs, par leur pression retiennent l'amas de la matiere & l'empêchent de se disperser. Ils peuvent bien par des coups répétés arrêter la désunion d'une partie, & donner à de nouveaux atomes le tems de survenir & de compléter la masse. Mais forcés de rejaillir après le choc , ils laisseront aux corps un nouvel espace à gagner & un tems suffisant pour se désunir. Il est donc nécessaire que les atomes se succèdent sans interruption. Ajoutez que cette pression extérieure suppose elle-même l'infinité de la matiere.

Illud in his rebus longè fuge credere, Mem-  
mi,

In medium summæ [ quòd dicunt ] omnia niti,  
Atque ideò mundi naturam stare sine ullis  
Ictibus externis, neque quóquam posse resolvi  
Summa atque ima, quòd in medium sint omnia  
nixa,

[ Ipsum si quidquam posse in se sistere credis :  
Et quæ pondera sunt sub terris, omnia sur-  
sum

Nitier, in terrâque retro requiescere pòsta :  
Ut per aquas quæ nunc rerum simulacra vide-  
mus : ]

Et simili ratione animalia subtru' vagari  
Contendant, neque posse è terris in loca cœli  
Recidere inferiora magis, quàm corpora nos-  
tra

Sponte suâ possint in cœli templa volare :  
Illi cum videant solem, nos sidera noctis  
Cernere, & alternis nobiscum tempora cœli  
Dividere, & noctes pariles agitare, diesque.

Sed vanus stolidis hæc omnia finxerit error,  
Amplexi quòd habent perversè prima viai.  
Nam medium nihil esse potest, ubi inane, locuf-  
que

Infinita : neque omninò, si jam medium sit,

Possit

Car ne croyez pas, ô Memmius, avec quelques Philosophes, que tous les corps tendent vers le centre du monde, que l'univers n'a pas besoin d'être retenu par des chocs extérieurs, & qu'il n'est pas à craindre que les extrémités supérieures ou inférieures ne s'échappent, ayant toutes la même tendance vers un centre commun. Qui peut concevoir qu'un être se soutienne sur lui-même, que sous nos pieds les corps pesans exercent leur gravitation en haut, & soient portés sur la terre dans une direction opposée à la nôtre, comme nos images représentées dans l'eau ? C'est pourtant d'après de pareils principes qu'on explique comment un monde d'animaux de toute espece va & vient sous nos pieds, sans être plus exposés à tomber de la terre dans les régions inférieures, que nous ne le sommes à nous élever de nous-mêmes vers la voûte céleste. On ajoute que ces peuples voient le soleil, quand les flambeaux nocturnes nous éclairent ; qu'ils partagent alternativement avec nous les saisons de l'année, que leurs jours & leurs nuits ont la même durée que nos nuits & nos jours.

Voilà les erreurs grossières où sont tombés des Philosophes, pour être partis d'après de faux principes. Ils ne comprenaient pas qu'il ne peut

Possit ibi quidquam hâc potiùs consistere causâ,  
Quàm quâvis aliâ longè regione manere.

Omnis enim locus, ac spatium, quod inane vo-  
camus,

Per medium, per non medium, concedat oportet  
Æquis ponderibus, motus quâcunque feruntur.

Nec quisquam locus est, quò corpora cum venêre,  
Ponderis amissâ vi, possint stare in inani:

Nec quod inane autem est, illis subsistere debet,  
Quin, sua quod natura petit, concedere pergat.

Haud igitur possunt, tali ratione, teneri,

Res in concilio, mediæ cupidine victæ.

Præterea quoque jam non omnia corpora fini-  
gunt

In medium niti, sed terrarum, atque liquorum,  
Humorem ponti, magnisque è montibus un-  
das,

Et quasi terreno quæ corpore contineantur:

At contrâ, tenues exponunt aëris auras,

Et calidos simul à medio differrièr ignes,

Atque idèò totum circumtemere æthera signis,

Et solis flammam per cœli cœrula pasci;

Quòd calor à medio fugiens ibi colligat ignes.

Quippe etiam vesci è terrâ mortalia sæcla:

Nec prorsum arboribus summos frondescere ra-  
mos

Possent, nisi à terris paulatim cuique cibatum

Y avoir de milieu dans une étendue infinie , & que quand il y en aurait , les corps ne seraient pas plus nécessités à s'y arrêter , que dans toute autre partie de l'espace. En effet la nature du vuide est de céder aux corps graves , quelque part qu'ils tendent , au centre ou non. Il n'y a point de lieu dans l'univers , où les corps une fois arrivés s'arrêtent & perdent leur pesanteur. Le vuide ne cessera jamais d'ouvrir un passage à leur chute , parce qu'ainsi l'exige la nature. Cet amour supposé du centre ne suffit donc pas pour empêcher la désunion du grand tout.

Une autre contradiction est que , suivant les mêmes Philosophes la tendance vers le centre n'est pas commune à tous les corps , & n'a lieu que dans ceux qui sont composés de terre ou d'eau , tels que le fluide de l'Océan , les fleuves qui jaillissent des hautes montagnes , & tous les êtres qui participent à la nature terrestre. Au contraire l'air subtil & la flamme légère tendent à s'éloigner du centre ; & si nous voyons toute la voûte du ciel étinceller de feux , & la féconde lumière du soleil se nourrir au milieu de l'azur éthéré , c'est que les élémens de la flamme s'y réunissent sans cesse en fuyant le centre ; de même que sans les sucs nourriciers qui s'élevaient de la terre , les animaux seraient privés

Terra det : At supra circum tegere omnia coe-  
lum;

Ne, volucrum ritu flammaram, moenia Mundi  
Diffugiant subitò, magnum per inane soluta,  
Et ne cætera consimili ratione sequantur :  
Neve ruant cœli tonitralia templâ supernè,  
Terraque se pedibus raptim subducat, & omnes  
Inter permistas terræ cœlique ruinas,  
Corpora solventes, abeant per inane profun-  
dum :

Temporis ut puncto nihil exstet reliquiarum,  
Desertum præter spatium & primordia cæca.  
Nam quâcunque prius de parti corpore cêsse  
Constitues, hæc rebus erit pars janua lethi :  
Hæc se turba foràs dabit omnis materiai.

Hæc si pernosces, parvâ perfunctus opellâ ;  
( Namque alid ex alio clarescet ) non tibi cæca  
Nox iter eripiet , quin ultima naturai  
Pervideas ; ita res accendent lumina rebus.

*Finis Libri Primi.*



d'alimens & les arbres de verdure. Au - dessus des étoiles les mêmes Philosophes placent le firmament , enveloppe impénétrable , sans laquelle les feux du ciel , pour s'éloigner du centre , franchiraient les limites du monde. Le même désordre gagnerait toute la nature ; le ciel avec ses foudres s'écroulerait sur nos têtes ; la terre s'ouvrirait sous nos pieds , & nos corps décomposés tomberaient engloutis dans l'abyme , avec les débris mêlés du ciel & de la terre. Bientôt il ne resterait plus de ce vaste univers qu'un amas d'atomes sans énergie , une vaste solitude. Car en quelque lieu que commence la dissolution , ce sera une porte de destruction toujours ouverte par où tous les atomes en foule se hâteront de s'échapper.

Si vous avez compris ces premières vérités que vous offre ma faible muse , la philosophie n'aura plus de ténèbres , la nature plus de secrets pour vous. Vos principes s'éclairciront l'un par l'autre ; & les connaissances acquises vous serviront de flambeau pour en acquérir de nouvelles.

*Fin du Livre Premier.*



## S U J E T

D U

## S E C O N D L I V R E .

*LE Poëte après un éloge magnifique de la philosophie , à l'étude de laquelle il invite Memmius ; continue à traiter des qualités des atomes , & en particulier de leur mouvement. Les changemens continuels que subissent tous les corps , ne nous permettent pas de supposer la matiere immobile. Ainsi 1°. le mouvement est essentiel aux atomes , parce qu'il n'y a pas de centre où ils puissent jamais s'arrêter. 2°. Ce mouvement est de la plus grande*

rapidité, parce qu'ayant le vuide pour théâtre, il n'est gêné par aucun obstacle. 3°. La direction en est de haut en bas; & si nous voyons des corps s'élever comme la flamme, c'est un état forcé, contraire à leur tendance naturelle. 4°. Il ne faut pourtant pas croire que la chute des atomes soit rigoureusement perpendiculaire. Paralleles entr'eux, ils n'auraient jamais pû s'unir en masse: assujettis à une direction nécessaire, ils n'auraient jamais pû former des amas libres. Il faut donc qu'ils s'écartent un peu, (mais le moins possible) de la direction perpendiculaire. Tels sont les mouvemens dont les atomes ont toujours joui &

jouiront toujours , parce que la  
 quantité de mouvement est toujours  
 la même dans la Nature. Voilà ce  
 que la raison nous fait découvrir ;  
 car les sens ne peuvent pas même  
 appercevoir l'atome, bien loin d'en  
 distinguer les mouvemens. C'est en-  
 core la raison qui nous éclaire sur  
 les figures des atomes ; elle nous dit  
 que les corps dont nous sommes en-  
 vironnés, ne pourraient agir sur  
 nos sens de tant de manières dif-  
 férentes , si leurs atomes n'étaient  
 diversement configurés. Mais elle  
 nous apprend en même-tems, que,  
 quoiqu'il y ait une multitude infi-  
 nie d'atomes dans chaque classe de  
 figures, le nombre de ces classes est

borné : il ne pourrait être infini , sans que l'atome fût immense , & les qualités sensibles des corps progressives à l'infini. Ce nombre peu considérable de figures, combiné diversément dans tous les corps, suffit pour établir entr'eux cette variété que nous y remarquons. La solidité, l'indivisibilité, l'éternité, le mouvement & la figure sont les seules qualités qui conviennent à des corps simples tels que les atomes. Quant aux qualités qui ont rapport à la vue, l'ouïe, le goût & l'odorat, elles ne sont que le résultat d'une association : en revêtir les atomes, c'est donner à la Nature une base trop fragile. Les atomes

*ne sont donc pas non plus sensibles, & ce n'est qu'à leur situation & à leurs mouvemens respectifs qu'est due la sensibilité dont jouissent certains assemblages. A l'aide de ce petit nombre de qualités que le Poëte assigne aux atomes, ils ont, suivant lui, produit non-seulement notre monde, mais encore une infinité d'autres. Car il ne veut pas qu'on borne la puissance de la Nature. Il prétend qu'ayant à ses ordres un nombre infini d'atomes, ce qu'elle fait ici pour nous, elle le fait pour d'autres dans d'autres régions de l'espace ; & que notre monde n'est qu'un individu particulier d'une classe nombreuse, un grand animal*

*soumis comme les autres à la naissance, à l'accroissement, au déclin, & à la mort.*





TITI  
*LUCRETII CARE*

DE  
*RERUM NATURA.*

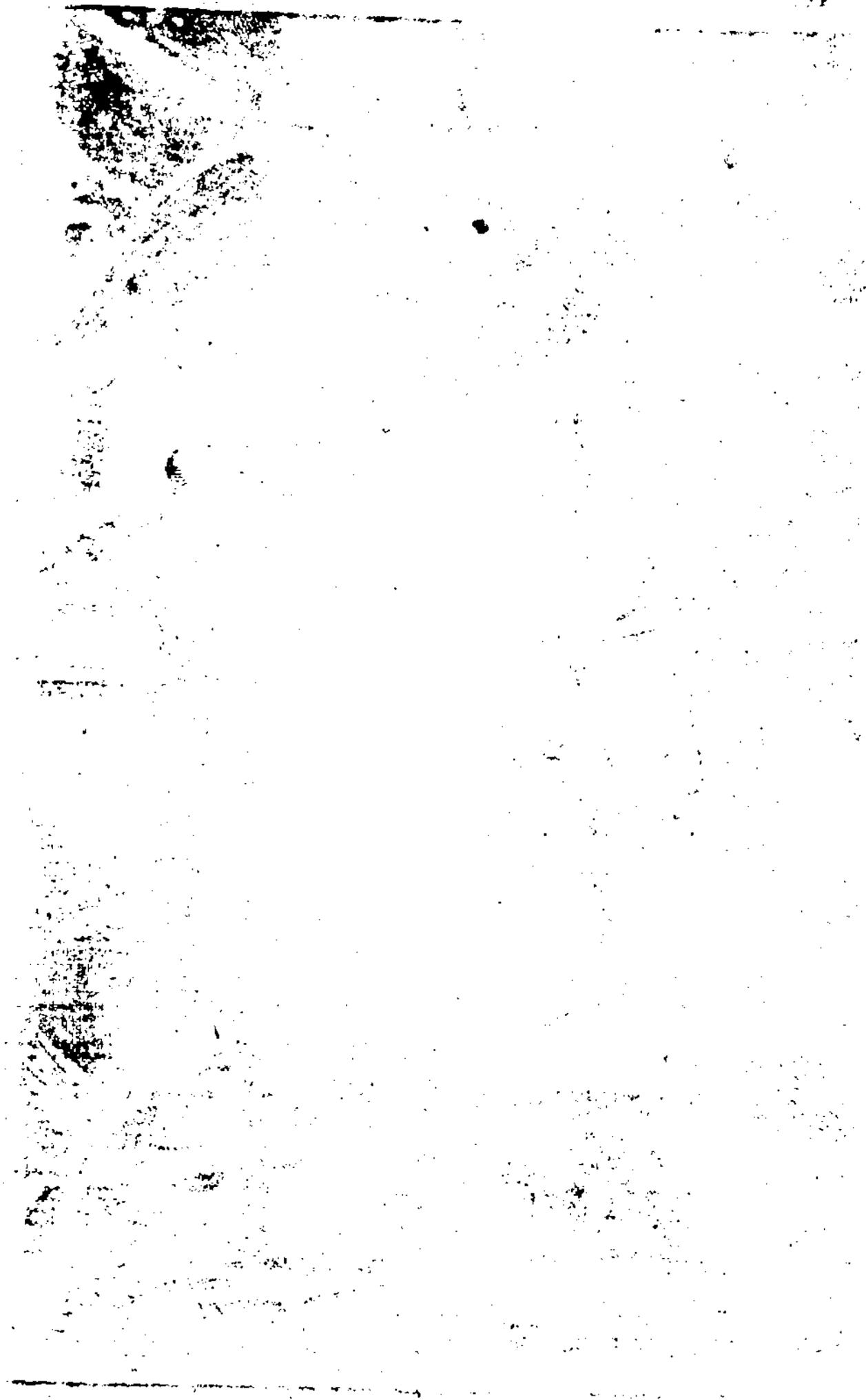
---

LIBER SECUNDUS.

**S**UAVE, mari magno, turbantibus æquora  
ventis,

E terrâ, magnum alterius spectare laborem :  
Non quia vexari quemquam est jucunda voluptas,  
Sed, quibus ipse malis careas, quia cernere suave  
est.

Suave etiam belli certamina magna tueri  
Per campos instructa, tuâ sine parte pericli.  
Sed nil dulcius est, bene quam munita tenere  
Edita doctrinâ sapientûm templa serenâ :  
Despicere unde queas alios, passimque videre  
Errare, atque viam palantes quærere vitæ,  
Certare ingenio, contendere nobilitate,



[Illegible text at the bottom of the page]



*M. Gravelot - inv.*

*J. B. Guillemin - sculp.*

Horruice ferur divina. Matris imago  
Luz. L. a. V. 600



# LUCRECE,

DE LA

*NATURE DES CHOSES.*

---

---

## LIVRE SECOND.

**I**L EST doux de contempler du rivage les flots soulevés par la tempête & le péril d'un malheureux qu'ils vont engloutir. Non pas qu'on prenne plaisir à l'infortune d'autrui ; mais parce que la vue des maux qu'on n'éprouve point est consolante. Il est doux encore, à l'abri du péril, de promener ses regards sur deux grandes armées rangées dans la plaine. Mais de tous les spectacles, le plus agréable, est de considérer du faite de la philosophie, asyle des sciences & de la paix, les mortels épars s'égarer à la poursuite du bonheur, se disputer la palme du génie ou la chimere de la naissance, & se soumettre nuit &

Noctes atque dies niti præstante labore ,  
Ad summas emergere opes rerumque potiri.

O miseras hominum mentes ! ô pectora cæca !  
Qualibus in tenebris vitæ , quantisque periclis  
Degitur hoc ævi , quodcunque est ! Nonne videre  
Nil aliud sibi Naturam latrare , nisi ut , cùm  
Corpore sejunctus dolor absit , mente fruatur  
Jucundo sensu , curâ semota metuque ?

Ergò corpoream ad naturam pauca videmus  
Esse opus omninò , quæ demant cunque dolorem ,  
Delicias quoque uti multas substernere possint ;  
Gratius interdum neque Natura ipsa requirit.  
Si non aurea sunt juvenum simulacra per ædes  
Lampadas igniferas manibus retinentia dextris ,  
Lumina nocturnis epulis ut suppeditentur ;  
Nec domus argento fulget , auroque renidet ;  
Nec citharis reboant laqueata aurataque tem-  
pla :

Attamen inter se prostrati , in gramine molli ,  
Propter aquæ rivum , sub ramis arboris altæ ,  
Non magnis opibus , jucundè corpora curant :  
Præsertim cùm tempestat arridet , & anni  
Tempora conspergunt viridantes floribus herbas ;  
Nec calidæ citiùs decedunt corpore febres ,  
Textilibus si in picturis , ostroque rubenti  
Jactaris , quàm si plebeiâ in veste cubandum est.

jour aux plus pénibles travaux , pour s'élever à la fortune ou à la grandeur.

Malheureux humains ! cœurs aveugles ! Au milieu de quelles ténèbres , & à quels périls vous exposez ce peu d'instans de votre vie ! Ecoutez le cri de la Nature. Qu'exige-t-elle de vous ? Un corps exempt de douleur : une ame libre de terreurs & d'inquiétudes.

Et les besoins du corps ne sont-ils pas bornés ? Ne pouvez-vous pas à peu de frais le garantir de la douleur & lui procurer un grand nombre de sensations agréables ? La Nature n'en demande pas davantage. Si vos festins nocturnes ne sont point éclairés par des flambeaux que soutiennent de magnifiques statues ; si l'or & l'argent ne brillent point dans vos palais : si le son de la lyre ne retentit point sous vos lambris ; vous en êtes dédommagés par la fraîcheur des gazons, le crystal des fontaines , & l'ombrage des arbres, au pied desquels vous goûtez des plaisirs qui coûtent peu , sur-tout dans la riante saison , quand le printemps seme à pleines mains les fleurs sur la verdure. La fièvre brûlante ne quitte pas plus promptement le riche étendu sur la pourpre & la broderie , que le malheureux couché sur l'étoffe la plus commune.

Quapropter, quoniam nil nostro in corpore gazæ  
 Proficiunt, neque nobilitas, neque gloria regni;  
 Quod superest, animo quoque nil prodesse putan-  
 dum.

Si non, fortè tuas legiones per loca campi  
 Fervere cùm videas, belli simulacra cientes;  
 Fervere cùm videas classem, latèque vagari;  
 His tibi tum rebus timefactæ Relligiones  
 Effugiunt animo pavidæ, mortisque timores  
 Tum vacuum pectus relinquunt curâque solutum.

Quòd si ridicula hæc, ludibriaque esse videmus,  
 Reveràque metus hominum, curæque sequaces,  
 Nec metuunt sonitus armorum, nec fera tela;  
 Audacterque inter reges, rerumque potentes  
 Versantur; neque fulgorem reverentur ab auro;  
 Nec clarum vestis splendorem purpureai:  
 Quid dubitas, quin omne sit hoc rationis egestas,  
 Omnis cùm in tenebris præsertim vita laboret?

Nam veluti pueri trepidant, atque omnia cæcis  
 In tenebris metuunt: sic nos in luce timemus  
 Interdum, nihilò quæ sunt metuenda magis, quam  
 Quæ pueri in tenebris pavitant, finguntque futura:  
 Hunc igitur terrorem animi, tenebrasque necesse  
 est

Non radii solis, neque lucidâ tela diei  
 Discutiant, sed Naturæ species ratioque.

Si la fortune, la naissance & le trône même, ne contribuent point au bonheur des corps ; assurent-ils à l'ame un sort plus heureux ? Quand vos nombreuses légions font voler leurs drapeaux dans la plaine, quand la mer écume sous le poids de vos vaisseaux ; la superstition est-elle effrayée de cet appareil, & les terreurs de la mort laissent-elles votre cœur en paix ?

Vaine illusion ! le cliquetis des armes n'en impose point aux fous rongeurs. Ils se présentent fierement à la cour des rois, ils s'asseyent à leurs côtés sur le trône, sans respect pour la pourpre ni pour le diadème. Ces vaines terreurs sont donc le fruit de l'ignorance & des ténèbres où nous vivons plongés.

Les enfans s'allarment de tout pendant la nuit, & nous en plein jour nous sommes le jouet de craintes aussi frivoles. Pour calmer ces terreurs, pour dissiper ces ténèbres, il n'est besoin, ni des rayons du soleil, ni de la lumière du jour, mais de l'étude réfléchie de la Nature.

Nunc age, quo motu genitalia material  
Corpora res varias gignant, genitalque resolu-  
vant,

Et quâ vi facere id cogantur, quæve sit olli  
Reddita mobilitas magnum per inane meandi,  
Expeditam: tu te dictis præbere memento.

Nam certè non inter se stipata cohæret  
Materies; quoniam minui rem quamque vide-  
mus,

Et quasi longinquo fluere omnia cernimus ævo,  
Ex oculisque vetustatem subducere nostris:  
Cum tamen incolumis videatur summa manere;  
Propterea quia quæ decedunt corpora cunque,  
Unde abeunt, minuunt; quò venêre, augmine  
donant:

Illa senescere, at hæc contrâ florescere cogunt;  
Nec remorantur ibi: sic rerum summa nova-  
tur

Semper, & inter se mortales mutua vivunt:  
Augescunt aliz gentes, aliz minuuntur;  
Inque brevi spatio mutantur sæcla animantium,  
Et, quasi cursores, vitæ lampada tradunt.

Si cessare putas rerum primordia posse,  
Cessandoque novos rerum progignere motus;  
Avius à verâ longè ratione vagaris.

Ne vous laissez point, ô Memmius, de suivre ses traces. Apprenez par quel mouvement les élémens de la matiere forment & détruisent les corps ; par quelle impulsion & avec quelle rapidité ils volent sans cesse dans l'espace immense.

Ne croyez pas en effet que la matiere forme une masse immobile : nous voyons tous les corps diminuer, & leurs émanations continuelles les épuiser à la longue, jusqu'à ce que le tems les dérobe à nos yeux. Cependant la masse générale ne souffre point de ces pertes particulières : les élémens, en appauvrissant une partie, vont en enrichir une autre, & ne laissent d'un côté les rides de la décrépitude, que pour porter ailleurs la fraîcheur du jeune âge. Ainsi leur inconstance ne peut jamais se fixer : l'univers se renouvelle tous les jours : les mortels se prêtent la vie pour un moment : on voit des especes se multiplier, d'autres s'épuiser : un court intervalle change les générations : &, comme aux courses des jeux sacrés, nous nous passons de main en main le flambeau de la vie.

Si vous pensez que les principes de la matiere puissent se reposer, & par leur inaction donner lieu à de nouveaux mouvemens, vous

Nam, quoniam per inane vagantur cuncta, necesse est

Aut gravitate suâ ferri primordia rerum,  
 Aut ictu fortè alterius : nam, cita supernè,  
 Obvia cum fluxere, fit, ut diversa repente  
 Dissiliant : neque enim mirum, durissima quæ sint;  
 Ponderibus solidis, neque quidquam à tergis  
 obstet.

Et quò jactari magis omnia materiai  
 Corpora pervideas, reminiscere Totius innum  
 Nil esse in summâ; neque habere ubi corpore  
 prima

Consistant ; quoniam spatium sine fine modoque  
 est ;

Immensumque patere in cunctas undique partes,  
 Pluribus ostendi, & certâ ratione probatum est.

Quod quoniam constat ; nimirum nulla quies est  
 Reddita corporibus primis per inane profundum ;  
 Sed magis assiduo, varioque exercita motu,  
 Partim intervallis magnis conflictâ resultant ;  
 Pars etiam brevibus spatiis nexantur ab ictu.  
 Et quæcunque, magis condense conciliatu,  
 Exiguis intervallis connexa, resultant,  
 Endopedita suis perplexis ipsa figuris ;  
 Hæc validas saxi radices, & fera ferri  
 Corpora constituunt, & cætera de genere horum

Êtes dans l'erreur. Les atomes mus dans le vuide doivent obéir, soit à la direction de leur pesanteur, soit à l'impulsion d'une cause étrangere. En se précipitant des régions supérieures, ils rencontrent d'autres atomes qui les écartent de leur route : effet très-naturel, puisqu'ils sont pesans, durs, solides, & que rien derrière eux ne leur fait obstacle.

Mais pour vous convaincre encore plus du mouvement général des atomes; rappelez-vous qu'il n'y a point dans l'univers de lieu inférieur où les corps arrivés s'arrêtent; parce que l'espace est infini, & n'a de toute part d'autres bornes que l'immensité. C'est une vérité que j'ai établie sur des preuves certaines.

Ainsi les atomes ne se reposent jamais dans le vuide. En proie à un mouvement continuel par sa nature & varié par ses directions, les uns sont renvoyés à une grande distance; les autres s'écartent moins & s'unissent sous le choc. Quand leur union est intime, leur répulsion peu considérable, & leur tissu étroitement lié, ils servent de base aux rochers solides, au fer & à un petit nombre d'autres substances de la même nature. Quand au contraire le choc les rejette,

Paucula : Quæ porrò magnum per inane vagantur,  
 Et cita diffiliunt longè , longèque recurfant  
 In magnis intervallis ; hæc aëra rarum  
 Sufficiunt nobis , & splendida lumina solis,

    Multaque præterea magnum per inane vagan-  
     tur ,

Conciliis rerum quæ sunt rejecta , nec usquam  
 Confociare etiam motus potuère recepta :  
 Cujus , uti memoro , rei simulacrum & imago  
 Ante oculos semper nobis versatur & instat.  
 Contemplator enim , cùm solis lumina cunque  
 Insertim fundunt radios per opaca domorum ;  
 Multa minuta , modis multis , per inane , videbis  
 Corpora misceri , radiorum lumine in ipso ;  
 Et velut æterno certamine prælia , pugnasque  
 Edere turmatim certantia ; nec dare pausam ,  
 Conciliis & discidiis exercita crebris :  
 Conjicere ut possis ex hoc , primordia rerum  
 Quale sit in magno jactari semper iuani.  
 Duntaxat rerum magnarum parva potest res  
 Exemplare dare & vestigia notitiæ.

    Hoc etiam magis hæc animum te advertere par  
     est

Corpora , quæ in solis radiis turbare videntur ;  
 Quòd tales turbæ motus quoque materiæ  
 Significant clandestinos , cæcosque subesse.

les disperse, & les fait flotter dans l'espace, nous leur devons le fluide rare de l'air & la lumière éclatante du soleil.

Il y en a encore un grand nombre qui nagent au hazard dans le vuide, qui ont été exclus de tout assemblage, ou y ont été incorporés sans pouvoir participer au mouvement général. Vous en avez tous les jours une image sensible sous les yeux. Quand les rayons du soleil s'insinuent par les ouvertures d'un appartement ténébreux, ne voyez-vous pas une infinité de corpuscules s'agiter de mille manières, dans le sillon lumineux ? On dirait qu'ils se sont déclarés une guerre éternelle. Ils ne cessent de se livrer des combats & des assauts ; tantôt ils se divisent, tantôt ils se rallient. Leur activité qui ne se ralentit jamais, doit vous donner une idée du mouvement des atomes dans le vuide. Ainsi l'effet le plus commun sert souvent de modele & de guide dans la recherche des plus grandes vérités.

Ces corpuscules mus rapidement aux rayons du soleil méritent d'autant plus votre attention, que leur mouvement est la preuve d'un choc secret & invisible des atomes. Ce sont les atomes qui par des corps imperceptibles les écar-

Multa videbis enim plagis ibi percita cæcis  
 Commutare viam, retroque repulsa, reverti  
 Nunc huc, nunc illuc, in cunctas denique partes.  
 Scilicet hic à principiis est omnibus error.

Prima moventur enim per se primordia rerum ;  
 Indè ea quæ parvo sunt corpora conciliatu,  
 Et quasi proxima sunt ad vires principiorum,  
 Quibus illorum cæcis impulsa cientur ;  
 Ipsaque, quæ porrò paulò majora, laceffunt  
 Sic à principiis ascendit motus, & exit  
 Paulatim nostros ad sensus, ut moveantur  
 Illa quoque, in solis quæ lumine cernere quimus ;  
 Nec, quibus id faciant plagis, apparet apertè.

Nunc, quæ mobilitas sit reddita materiai  
 Corporibus, paucis licet hinc cognoscere, Memmi.  
 Primum Aurora novo cum spargit lumine terras,  
 Et variæ volucres nemora avia pervolitantes,  
 Aëra per tenerum liquidis loca vocibus opplent ;  
 Quàm subito solet sol ortus tempore tali  
 Convestire suâ perfundens omnia luce,  
 Omnibus in promptu, manifestumque esse vide-  
 mus.

At vapor is, quem sol mittit lumenque serenum,  
 Non per inane meat vacuum ; quò tardiùs ire  
 Cogitur, aërias quasi cum diverberet undas :  
 Nec singillatim corpuscula quæque vaporis,

Sed

rent de leur route , les repoussent en arriere , les chassent à droite & à gauche , dans tous les sens , dans toutes les directions,

En effet les élémens , mus par eux-mêmes , impriment leur mouvement aux corpuscules dont la masse est la plus déliée & la plus analogue à leurs faibles efforts. Ceux-ci vont attaquer des corps un peu plus grossiers. Ainsi le mouvement né des atomes se communique de proche en proche jusqu'à ce qu'il devienne sensible dans les corpuscules mus au soleil , quoique la cause de leur agitation se dérobe à nos yeux.

Apprenez maintenant en peu de mots jusqu'à quel point les élémens de la matiere sont mobiles. Quand l'Aurore verse ses premiers feux sur la terre : quand les oiseaux dans les forêts , voltigeans de branche en branche , remplissent l'air de leur douce harmonie , vous voyez avec quelle promptitude le Dieu du jour répand les flots de sa lumiere , & couvre la nature d'un voile éclatant. Cependant ces brillans corpuscules émanés du soleil n'ont point un espace vuide à traverser ; leur marche se rallentit sans cesse en divisant le fluide de l'air. D'ailleurs n'étant point simples ni isolés , mais des faisceaux & des mas-

Sed complexa meant inter se, conque globata.  
 Quapropter simul inter se retrahuntur; & extrâ  
 Officiuntur, uti cogantur tardiùs ire.  
 At; quæ sunt solidâ primordia simplicitate,  
 Cùm per inane meant vacuum, nec res remoratur  
 Ulla foris, atque ipsa suis è partibus unum,  
 Unum in quem cœpère locum connixa feruntur:  
 Debent nimirum præcellere mobilitate,  
 Et multò citiùs ferri, quàm lumina solis;  
 Multiplicisque loci spatium transcurrere eodem  
 Tempore, quo solis pervolgant fulgura cœlum:  
 Nam neque consilio debent tardata morari,  
 Nec perferutari primordia singula quæque,  
 Ut videant, quâ quidque geratur cum ratione.

At quidam contra hæc, ignari, materiai  
 Naturam non posse, Deùm sine numine, rentur  
 Tantopere humanis rationibus, ac moderatis,  
 Tempora mutare annorum, frugesque creare:  
 Nec jam cætera, mortales quæ suadet adire,  
 Ipsaque deducit dux vitæ dia Voluptas,  
 Ut res per Veneris blanditum sæcla propagent,  
 Ne genus occidat humanum; quorum omnia causâ  
 Constituisse Deos fingunt: sed in omnibu' rebus  
 Magnopere à verâ lapsi ratione videntur.  
 Nam, quanvis rerum ignorem primordia quæ  
 sint,  
 Hoc tamen ex ipsis cœli rationibus ausim

ses ; ils trouvent en eux-mêmes & hors d'eux des causes de retardement. Au lieu que les élémens de la matiere solides & simples, mus dans le vuide, à l'abri des obstacles extérieurs, formans un seul & même tour, & réunissans les efforts de toutes leurs parties vers l'unique but de leur premiere-impulsion, doivent sans doute être plus actifs, & parcourir un espace infiniment plus considérable, dans le même tems où les feux du ciel s'élancent du soleil à nos yeux. Car vous ne direz sûrement pas que les atomes s'arrêtent par réflexion, ni qu'ils aient concerté entr'eux un plan régulier de mouvement.

Il y a pourtant des Philosophes qui croient que la matiere ne peut, sans le secours des Dieux produire tant d'effets réglés & analogues à nos besoins, varier la scene des saisons, couvrir la terre de végétaux & reproduire les especes. Insensés ! ils ne voient pas que la Volupté, fille du ciel & mere de tout ce qui respire, invite les animaux à engendrer leurs semblables, & que les caresses de Venus sont les divinités bienfaisantes qui perpétuent les êtres. Voilà pourtant les raisons qui leur ont fait imaginer des Dieux créateurs, système étroit démenti par tous les détails de l'univers. Oui. Quand même je ne connaîtrais pas la nature des élémens, le spec-

Confirmare, aliisque ex rebus reddere multis,  
 Nequaquam nobis divinitus esse creatam  
 Naturam mundi, quæ tantâ est prædita culpâ;  
 Quæ tibi posterius, Memmi, faciemus aperta.  
 Nunc id, quod superest de motibus, expediemus.

Nunc locus est, ut opinor, in his illud quoque rebus  
 Confirmare tibi, nullam rem posse suâ vi  
 Corpoream fursùm ferri, fursùmque meare.  
 Ne tibi dent in eo flammæ corpora fraudem:  
 Sursùm enim voracè gignuntur, & augmina sumunt;  
 Et fursùm nitidæ fruges, arbustaque crescunt,  
 Pondera, quantum in se est, cum deorsum cuncta  
 ferantur.

Nec cum subsiliunt ignes ad recta domorum,  
 Et celeri flammâ degustant tigna, trabesque,  
 Sponte suâ facere id, sine vi subigente, putan-  
 dum est:

Quod genus, è nostro cum missus corpore sanguis  
 Fmicat exultans altè, spargitque cruorem.  
 Nonne vides etiam, quantâ vi tigna trabesque  
 Respuat humor aquæ? Nam quàm magis' mersu-  
 mus altum

Directa, & magnâ vi multi pressimus ægrè,  
 Tam cupidè fursùm revomit magis, atque remittit,  
 Plus ut parte foràs emergant, exsiliantque.  
 Nec tamen hæc, quantum est in se, dubitamus,  
 opinor,

Quin vacuum per inane deorsum cuncta ferantur.

tacle du ciel & les phénomènes du monde me prouveraient assez qu'un tout aussi défectueux ne peut être l'ouvrage de la divinité. Mais réservons ces vérités pour la suite de ce Poëme, & continuons à traiter du mouvement des atomes.

C'est ici, je crois, le lieu de vous prouver qu'il n'y a point de corps qui par sa propre force tende en haut. Ne vous laissez point abuser par la flamme qui naît & s'augmente toujours en s'élevant. Les arbres & les moissons ne croissent non plus qu'en s'éloignant de la terre, quoique la nature des corps graves les en rapproche autant qu'il est possible. C'est donc par une impulsion étrangère & non par sa propre tendance que la flamme élevée au faite des maisons devore les poutres de nos toits ; comme le sang en s'échappant de la veine lance en l'air un jet de pourpre. Ne voyez-vous pas encore avec quelle force l'eau repousse les plus énormes pilotis ? Envain mille bras nerveux s'efforcent de les enfoncer. L'onde se hâte de rejeter ces masses étrangères dont la plus longue moitié flotte à sec au-dessus du niveau. Cependant vous ne doutez pas que tous ces corps ne descendent dans le vuide autant qu'il est en eux. La flamme ne s'élève non plus que par l'impulsion d'une force

Sic igitur debent flammæ quoque posse per auras  
 Aëris expressæ fursùm succedere ; quanquam  
 Pondera, quantum in se est, deorsùm deducere  
 pugnent.

Nocturnasque faces cœli sublimè volantes,  
 Nonne vides longos flammarum ducere tractus,  
 In quascunque dedit partes Natura meatum ?  
 Non cadere in terram stellas, & sidera cernis ?  
 Sol etiam summo de vertice dissipat omnes  
 Ardorem in partes, & lumine conserit arva :  
 In terras igitur quoque solis vergitur ardor.  
 Transversosque volare per imbres fulmina cer-  
 nis :

Nunc hinc, nunc illinc abrupti nubibus ignes  
 Concurfant ; cadit in terras vis flammea volgo.

Illud in his quoque te rebus cognoscere ave-  
 mus :

Corpora cum deorsùm rectùm per inane feruntur,  
 Ponderibus propriis, incerto tempore fermè,  
 Incertisque locis, spatio decedere paulùm,  
 Tanrum quod nomen mutatum dicere possis.

Quòd nisi declinare solerent, omnia deorsùm,  
 Imbris uti guttæ, caderent per inane profun-  
 dum :

Nec foret offensus natus, nec plaga creata  
 Principiis ; ita nil unquam Natura creâset.

étrangere , tandis que sa pesanteur la fait descendre autant qu'il dépend d'elle. Ne voyez-vous pas les météores nocturnes tracer de longs sillons de feu par-tout où la Nature leur ouvre un passage ? Ne voyez-vous pas les étoiles & les astres tomber sur la terre ? Le soleil lui-même du sommet des cieux répand par-tout sa chaleur , & sème les champs d'une lumière brillante : ses feux tendent donc aussi en bas. Ne voyez-vous pas enfin la foudre s'ouvrir une route à travers les nuages , s'élançer avec impétuosité de toute part , & trop souvent éclater sur notre globe ?

Malgré cette tendance perpendiculaire des éléments vers les régions inférieures , sçachez néanmoins , ô Memmius , qu'ils s'écartent tous de la ligne droite dans des tems & des espaces indéterminés. Mais ces déclinaisons sont si peu de chose , qu'à peine elles en méritent le nom.

Les atomes , sans ces écarts , seraient tombés parallèlement dans le vuide , comme les gouttes de la pluie : jamais ils ne se seraient , ni rencontrés , ni heurtés , & jamais la Nature n'eût rien produit.

Quòd si fortè aliquis credit graviora potesse  
 Corpora , quò citiùs rectùm per inane feruntur ,  
 Incidere è supero levioribus , atque ita plagas  
 Gignere , quæ possint genitales reddere motus :  
 Avius à verâ longè ratione recedit.

Nam per aquas quæcunque cadunt , atque aëra  
 deorsùm ,

Hæc , pro ponderibus , casus celetare necesse est ;  
 Propterea , quia corpus aquæ , naturaque tenuis  
 Aëris haud possunt æquè rem quamque morari :  
 Sed citiùs cedunt gravioribus exsuperata.

At contrà nulli de nullâ parte ; neque ullo  
 Tempore inane potest vacuum subsistere rei ,  
 Quin , sua quod natura petit , concedere pergat.  
 Omnia quapropter debent per inane quictum  
 Æquè ponderibus non æquis concita ferri.  
 Haud igitur poterunt levioribus incidere unquam  
 Ex supero graviora ; neque ictus gignere per se ,  
 Qui varient motus , per quos Natura genat res.

Quare etiam atque etiam paulùm clinare ne-  
 cesse est

Corpora , nec plus quàm minimum , ne fingere  
 motus

Obliquos videamur , & id res vera refutet.

Namque hoc in promptu , manifestumque esse vi-  
 demus ,

Pondera , quantum in se est , non posse obliqua  
 mcare ,

Si l'on suppose que les corps les plus graves tombent plus vite dans leur ligne droite, tombent sur les plus légers, & enfantent par leur choc des mouvemens créateurs, on s'écarte des principes de la raison. Il est vrai que dans l'eau ou dans l'air, les corps accélèrent leur chute à proportion de leur pesanteur, parce que les ondes & le fluide léger de l'air n'opposent pas à tous la même résistance, mais cedent plus aisément aux plus graves. Il n'en est pas de même du vuide. Il ne résiste jamais aux corps : il leur ouvre également à tous un passage. Ainsi les atomes malgré l'inégalité de leurs masses doivent se mouvoir avec une égale vitesse dans le vuide théâtre oisif de leur activité. Les corps les plus graves ne peuvent donc tomber sur les plus légers, ni les heurter, ni en changeant leurs directions, faciliter à la Nature la formation des êtres.

Je le répète donc. Il est nécessaire que les atomes s'écartent de la ligne droite : mais n'oubliez pas que cet écart doit être le moindre possible ; & ne m'accusez point d'introduire dans la nature des mouvemens obliques que réprouve la saine philosophie. Il est évident sans doute, & l'œil seul nous en instruit, que les corps graves dans leur chute ne suivent pas une direction

Ex supero cùm præcipitant ; quòd cernere possis.  
 Sed nihil omninò rectâ regione viai  
 Declinare , quis est , qui possit cernere , sese ?

Denique si semper motus connectitur omnis ,  
 Et vetere exoritur semper novus ordine certo ;  
 Nec declinando faciunt primordia motûs  
 Principium quoddam , quod fati fœdera rumpat ,  
 Ex infinito ne causam causa sequatur :  
 Libera per terras unde hæc animantibus extat ,  
 Unde est hæc , inquam , fati avolsa voluntas ,  
 Per quam progredimur , quò ducit quemque vo-  
 luptas ?

Declinamus item motus , nec tempore certo ,  
 Nec regione loci certâ , sed ubi ipsa tulit mens.  
 Nam dubio procul , his rebus sua cuique voluntas  
 Principium dat ; & hinc motus per membra rigan-  
 tur.

Nonne vides etiam , patefactis tempore puncto  
 Carceribus , non posse tamen prorumpere equorum  
 Vim cupidam tam desubitò , quam mens avet ipsa ?  
 Omnis enim totum per corpus materiai  
 Copia conquiri debet , concita per artus  
 Omnes , ut studium mentis connexa sequatur :  
 Ut videas initum motûs à corde creati ,  
 Ex animique voluntate id procedere primùm ;  
 Indè dari porrò per totum corpus & artus.

oblique : mais qu'ils ne s'écartent point du tout de la ligne perpendiculaire , quel organe assez sûr osera le décider ?

Enfin si tous les mouvemens sont enchaînés dans la nature ; si un ordre nécessaire les fait naître les uns des autres ; si la déclinaison des élémens ne produit une nouvelle combinaison qui rompe la chaîne de la fatalité & trouble la succession éternelle des causes motrices , d'où vient cette liberté dont jouissent tous les animaux , ces déterminations indépendantes du destin , ce pouvoir d'aller où nous appelle le plaisir ? Car nos mouvemens ne sont affectés , ni à des tems , ni à des lieux déterminés : c'est la volonté qui en est le principe , & la source d'où ils se répandent dans tout le corps. Ne remarquez-vous pas , au moment où s'ouvre la barrière, les coursiers frémissans de ne pouvoir s'élanccr assez-tôt au gré de leur bouillante ardeur ? Il faut que toutes les molécules éparfes dans les membres se soient rassemblées & mises en jeu pour obéir aux déterminations de l'ame. Ce qui vous fait voir que le principe du mouvement est dans le cœur , qu'il part de la volonté , & de-là se communique à tout le corps.

Nec simile est, ut cùm impulsì procedimus iectu;  
 Viribus alterius magnis, magnoque coactu:  
 Nam tum materiam totius corporis omnem  
 Perspicuum est, nobis invitis, ire rapique,  
 Donicum eam refrænavit per membra voluntas.  
 Jamne vides igitur, quanquam vis externa multos  
 Pellit, & invitos cogit procedere sæpe,  
 Præcipitesque rapit, tamen esse in pectore nostro  
 Quiddam, quod contrà pugnare, obstareque possit:

Cujus ad arbitrium quoque copia materiai  
 Cogitur interdum flecti per membra, per artus,  
 Et projecta refrænatur, retroque residit:

Quare in semínibus quoque idem fateare necesse est,

Esse aliam præter plagas, & pondera, causam  
 Moribus, unde hæc est nobis innata potestas:  
 De nihilo quoniam fieri nil posse videmus.  
 Ponderus enim prohibet ne plagis omnia fiant,  
 Externâ quasi vi; sed ne mens ipsa necessum  
 Intestinum habeat cunētis in rebus agendis  
 Et devicta quasi cogatur ferre, patique:  
 Id facit exiguum CLINAMEN principiorum,  
 Nec regione loci certâ, nec tempore certo.

Nec stipata magis fuit unquam materiai

Il n'en est pas de même quand une force étrangere nous pousse & nous subjugué. Il est évident qu'alors la masse de nos corps est emportée malgré nous , jusqu'à ce que la volonté ait sçu réprimer ces mouvemens étrangers. Vous voyez donc que malgré les causes extérieures qui agissent souvent sur l'homme & le meuvent malgré lui, il y a au fond de son cœur une puissance qui combat ces impressions involontaires & qui sçait à son gré , ou détourner le cours de la matiere , ou mettre un frein à ses transports, ou la faire retourner sur ses pas.

Cette vérité vous force de reconnaître dans les principes de la matiere , une affection différente de la pesanteur & du choc, de laquelle naissè la liberté, sans quoi vous admettez un effet sans cause. Par la pesanteur vous empêchez à la vérité que tous les mouvemens ne soient l'effet du choc & d'une force étrangere ; mais si l'ame n'est pas déterminée dans toutes ses actions par une nécessité intérieure , & si elle n'est pas une substance purement passive , c'est l'effet d'une légère DÉCLINAISON des atomes dans des tems & des espaces indéterminés.

Sçachez encore que la somme des élémens n'a

Copia , nec porrò majoribus intervallis:

Nam neque adaugefcit quidquam , neque deperit  
indè.

Quapropter , quo nunc in motu principiorum  
Corpora funt , in eodem anteaetà ætate fuère ,  
Et poft hac femper fimili ratione ferentur :

Et quæ confuêrunt gigni , gignentur eâdem  
Conditione ; & erunt , & crefcent , inque valebunt ,  
Quantùm cuique datum eft per fœdera Naturai.  
Nec rerum summam commutare ulla potefte vis.  
Nam neque quò poffit genus ullum materiai  
Effugere ex Omni , quidquam eft ; neque rurfus  
in Omne

Unde coorta queat nova vis irrumperè , & omnem  
Naturam rerum mutare , & vertere motus.

Illud in his rebus non eft mirabile : quare ,  
Omnia cùm rerum primordia funt in motu ,  
Summa tamen summâ videatur ftare quiete ,  
Præterquam fi quid proprio dat corpore motus.  
Omnis enim longè noftris ab fenfibus infrà  
Primorum natura jacet : quapropter , ubi illa  
Cernere jam nequeas , motus quoque fûrpere de-  
bent :

Præfertim cùm , quæ poffimus cernere , celent  
Sæpe tamen motus , fpatio diducta locorum.  
Nam sæpe in colli tondentes pabula lata  
Lanigeræ reptant pecudes , quò quamque vocantes

jamais été plus dense ni plus rare qu'aujourd'hui, parce que leur nombre ne peut augmenter ni diminuer. Ainsi le mouvement dont ils sont doués aujourd'hui est le même qu'ils ont eu dans les siècles précédens, & qu'ils conserveront à jamais. Les corps qui ont coutume d'être produits le feront encore suivant la même loi. Il reparaitront sur la scène des êtres ; ils croîtront ; ils acquerront les qualités propres à leur nature. Ne craignez pas qu'aucune force vienne à bout de changer ce grand tout. Il n'y a pas d'endroits par où des élémens fugitifs puissent s'échapper de la masse, ni par où des atomes étrangers, par une incursion subite, puissent troubler l'ordre de la nature & en détourner les mouvemens.

Vous ne devez pas être surpris que, malgré ce mouvement continuel des atomes, l'univers paraisse immobile, à l'exception des corps qui ont un mouvement propre. En effet les élémens de la matière échappent à nos organes : & si leur masse est insensible, leur mouvement ne doit-il pas l'être à plus forte raison, puisque la distance nous dérobe le mouvement des corps même les plus sensibles ? souvent les brebis en paissant les verts gazons se traînent sur le dos des collines où les appelle une herbe fraîche & brillante des perles de la rosée, tandis que les tendres

Invitant herbæ gemmantès rore recentí :  
 Et satiati agni ludunt , blandèque coniscant :  
 Omnia quæ nobis longè confusa videntur ,  
 Et veluti in viridi candor consistere colli.  
 Præterea magnæ legiones cùm loca cursu  
 Camporum complent , belli simulacra cient  
 tes :

Et circumvolitant equitès , mediosque repente  
 Tramittunt valido quatientes impete campos ;  
 Fulgur ibi ad cœlum se tollit , totaque circum  
 Ære renidescit tellus , subterque virûm vi  
 Excitur pedibus sonitus , clamoreque montes  
 Icti rejectant voces ad sidera mundi :  
 Et tamen est quidam locus altis montibus ,  
 unde  
 Stare videtur , & in campis consistere fulgur.

Nunc , age , jam deinceps cunctarum exordium  
 rerum ,

Qualia sint , & quàm longè distantia formis ,  
 Percipere , multigenis quàm sint variata figuris ;  
 Non quòd multa , parùm simili sint prædita formâ ,  
 Sed quia non volgò paria omnibus omnia constant.  
 Nec mirum : nam cùm sit eorum copia tanta ,  
 Ut neque finis , uti docui , neque summa sit ulla :  
 Debent nimirum non omnibus omnia prorsum  
 Esse pari filo , similique affecta figurâ.

agneaux rassasiés d'un lait pur s'égayent à côté de leurs meres , & exercent leurs jeunes fronts à des lutttes innocentes. Ce tableau mobile vu de loin se confond pourtant & ne laisse distinguer à l'œil que la verdure contrastée par la blancheur des troupeaux. Voyez une armée nombreuse couvrir la plaine & suivre à grands pas ses drapeaux flottans , la cavalerie tantôt voltiger autour des légions , tantôt franchir en un moment des espaces immenses. L'acier renvoie ses éclairs au ciel , les campagnes sont colorées par le reflet de l'airain , la terre retentit sous les pas des soldats , & les monts voisins repoussent leurs cris guerriers jusqu'aux voûtes du monde ; cependant du sommet d'une montagne cette multitude paraît immobile , & son éclat semble appartenir à la terre.

Passons maintenant aux autres qualités des atomes , à la différence de leurs formes , à la variété de leurs figures : non qu'il y en ait un grand nombre doués de formes dissemblables ; mais parce que les êtres qu'ils composent ne sont jamais parfaitement semblables. Et vous n'en serez pas étonné si vous vous rappelez que le nombre des atomes est illimité , comme je l'ai prouvé : vous sentirez qu'ils ne peuvent avoir exactement les mêmes formes ni être terminés rigoureusement par les mêmes contours.

Præterea genus humanum, mutæque natantes  
Squammigerùm pecudes, & læta arbusta, feræ-  
que,

Et variæ volucres, lætantia quæ loca aquarum  
Concelebrant circùm ripas, fontesque, lacus-  
que;

Et quæ pervolgant nemora avia pervolitantes:  
Horum unum quodvis generatim sumere perge:  
Invenies tamen inter se distare figuris.

Nec ratione aliâ proles cognoscere matrem,  
Nec mater posset prolem: quod posse videmus,  
Nec minùs atque homines inter se nota cluere.

Nam sæpe ante Deùm vitulus delubra decora  
Thuricremas propter mactatus concidit aras,  
Sanguinis exspirans calidum de pectore flumen:  
At mater virides saltus orbata peragrans,  
Linqvit humi pedibus vestigia pressa bisulcis;  
Omnia convifens oculis loca, si queat usquam  
Conspicere amissum fœtum; completque que-  
relis

Frondeferum nemus adfistens, & crebra revisit  
Ad stabulum, desiderio perfixa juveni.  
Nec teneræ salices, atque herbæ rore vigentes,  
Fluminaque ulla queunt, summis labentia ripis,  
Oblectare animum, subitamque avertere curam:  
Nec vitulorum aliæ species per pabula læta  
Derivare queunt aliò, curâque levare:

Considérez l'espece humaine , les muets habitans de l'onde , les reptiles armés d'écaillés , les rians arbrisseaux , les monstres sauvages , les oiseaux de toute espece , tant ceux qui se plaignent au bord des eaux , des fleuves , des fontaines , & des lacs , que ceux qui volent dans les bois solitaires ; comparez les individus de chaque espece , vous y trouverez des différences : sans ces nuances variées , comment les meres & les enfans pourraient-ils se reconnaître ? Cependant l'instinct ne les trompe jamais ; & les hommes ne se distinguent pas plus sûrement.

Quand la hache sacrée a fait tomber aux pieds de l'autel un jeune taureau baigné dans son sang , sa mere ( qui a déjà cessé de l'être ) parcourt à grands pas les forêts , & empreint sur le sable la trace profonde de ses pieds. Ses regards inquiets demandent à tous les lieux voisins le tendre nourrisson qu'elle a perdu. Souvent elle s'arrête dans l'obscurité des bois qu'elle fait retentir de ses plaintes. Souvent elle retourne à l'étable , elle y reste immobile , occupée de sa perte. Les tendres saules , les herbes rajeunies par la rosée , les bords rians des larges fleuves , n'ont plus de charmes pour la détourner de sa douleur. Les jeunes troupeaux qu'elle voit bondir sur le gazon ne peuvent faire illusion à sa tendresse. Ce n'est

Usque adeò quiddam proprium , notumque te-  
quit.

Præterea teneri tremulis cum vocibus hædi  
Cornigeras nôrunt matres , agnique petulci  
Balantum pecudés : ita , quod Natura reposcit ;  
Ad sua quisque ferè decurrunt ubera lactis.

Postremò quodvis frumentum , non tamen omne,  
Quodque suo in genere inter se simile esse videbis,  
Quin intercurrat quædam distantia formis :  
Concharumque genus parili ratione videmus  
Pingere telluris gremium , quâ mollibus undis  
Littoris incurvi bibulam pavit æquor arenam.  
Quare etiam atque etiam simili ratione necesse  
est ,

Naturâ quoniam constant , neque facta manu sunt  
Unius ad certam formam primordia rerum ,  
Dissimili inter se quædam volitare figurâ.

Perfacile est jam animi ratione exsolvere nobis ,  
Quare fulmineus multò penetratior ignis ,  
Quàm noster fluat è tædis terrestribus ortus.  
Dicere enim possis cœlestem fulminis ignem  
Subtilem magis è parvis constare figuris :  
Atque ideò transire foramina , quæ nequit ignis  
Noster hic è lignis ortus , tædâque creatus.

Præterea lumen per cornu transit ; at imber

pas à l'enfant qu'elle cherche. Ses yeux & son cœur sçavent trop bien le distinguer. Les agneaux bondissans, les chevreaux dont la voix est encore tremblante, sçavent aussi reconnaître leurs meres, & guidés par la Nature, ils cotrent aux mamelles qui doivent allaiter leur enfance.

Choisissez un épi dans la plaine, malgré la ressemblance des grains, vous y remarquerez des nuances différentes : elles sont encore plus sensibles dans les coquillages qui colorent le sein de la terre, aux endroits où le sable s'est abreuvé des flots de l'Océan. Pourquoi les élémens ne différaient-ils pas comme les corps ? Ils sont l'ouvrage de la Nature : & puisque l'art ne les a pas fondus dans un moule commun, ils doivent nager dans le vuide sous des formes diverses.

Par ce principe vous expliquerez pourquoi le feu du tonnerre est plus pénétrant que la flamme des matieres terrestres : vous direz que les feux du ciel, formés d'éléments plus subtils, s'insinuent dans des pores où ne peut pénétrer notre flamme grossiere.

Pourquoi la corne permet-elle le passage à la

Ac Musæa mele, per chordas organici quæ  
Mobilibus digitis expergefacta figurant.

Neu simili penetrare putes primordia formã  
In nares hominum, cum tetra cadavera torrent,  
Et cum scena croco Cilici perfusa recens est,  
Araque Pauchæos exhalat propter odores,

Neve bonos rerum simili constare colores  
Semine constituas, oculos qui pascere possunt;  
Et qui compungunt aciem, lacrymareque cogunt;  
Aut fœdã specie tetri, turpesque videntur.  
Omnis enim, sensus quæ mulcet causa juvatque,  
Haud sine principali aliquo lævore creata est:  
At contrã, quæcunque molesta, atque aspera  
constat,  
Non aliquo sine materiæ squalore reperta est,

Sunt etiam, quæ jam nec lævia jure putantur  
Esse, neque omninò flexis mucronibus unca:  
Sed magis angululis paulùm prostantibus, & quæ  
Titillare magis sensus, quàm lædere possunt,  
Fæcula jam quo de genere est, Inulæque sapes.

Denique jam calidos ignes, gelidamque prui-  
nam,  
Dissimili dentata modo compungere sensus  
Corporis, indicio nobis est tactus uterque.

Tactus

des élémens aussi polis que les accords touchans de la lyre sous les doigts agiles d'un Harmoniste.

Vous ne donnerez pas non plus la même forme aux atomes fétides d'un cadavre brûlé, & à ceux qu'exhalent les temples des Dieux, ou nos théâtres embaumés des parfums de Cilicie.

Vous ne donnerez pas les mêmes principes aux couleurs bienfaisantes dont l'œil aime à se repaître & à celles qui blessent l'organe, lui arrachent des larmes & le forcent de se détourner avec horreur. Je le répète donc, les corps amis de nos organes sont formés d'atomes polis & sphériques, & les composés malfaisans d'éléments plus rudes & moins parfaits.

Il y a encore des atomes qui ne sont, ni absolument lisses, ni entièrement recourbés, mais hérissés de pointes saillantes qui chatouillent l'organe plutôt qu'ils ne le déchirent. Tels sont la Fécule & l'Aulnée.

Enfin que les flammes ardentes & les glaces de l'hyver piquent nos organes avec des aiguillons d'une structure différente, c'est une vérité dont le tact nous force de convenir; le tact, ô

Tactus enim , tactus , proh Divûm numina  
sancta ,

Corporis est sensus , vel cùm res extera sese  
Insiuat , vel cùm lædit , quæ in corpore nata  
est.

Aut iuvat egrediens genitales per Veneris res :  
Aut ex offensu cùm turbant corpore in ipso  
Semina , confunduntque inter se concita sensum :  
Ut , si fortè manu quamvis jam corporis ipse  
Tate tibi partem ferias , æquè experiare.  
Quod propter longè formas distare necesse est  
Principiis , varios quæ possint edere sensus.

Denique , quæ nobis durata ac spissa videntur ,  
Hæc magis hamatis inter sese esse necesse est ,  
Et quasi ramosis alè compacta teneri.  
In quo iam genere in primis adamantina saxa  
Primâ acie constant , ictus contemnere sueta ,  
Et validi silices , ac duri robora ferri ;  
Æraque , quæ claustris restantia vociferantur.

Illæ autem debent ex lævibus atque rotundis  
Esse magis , fluido quæ corpore liquida constant :  
Nec retinentur enim inter se glomeramina quæ-  
que ;

Et procurfus item in proclive volubilis extat.

Omnia postremò quæ puncto tempore cernis

Dieux , ce sens du corps entier , qui se manifeste , soit quand un objet étranger pénètre la machine , soit quand une cause intérieure en dérange l'organisation , ou quand la mere des amours en exprime ses germes créateurs , ou lorsqu'enfin le choc en troublant l'harmonie des principes y porte la douleur avec la confusion. Vous en ferez l'expérience à chaque instant , en frappant de la main quelque partie de votre corps. On n'explique donc les différentes impressions des objets que par les différentes figures de leurs élémens.

Les corps durs & compactes doivent avoir des atomes plus recourbés , plus intimement unis & entrelassés comme des rameaux. Tels sont entr'autres corps de ce genre , le diamant qui résiste aux plus terribles coups , les durs cailloux , le fer inflexible & l'airain qui gémit aux gonds de nos portes.

Mais tous les liquides formés d'un corps fluide , ne peuvent être composés que de parties lisses & sphériques. Des globules de cette nature ne pouvant se lier ensemble , roulent plus aisément sur un plan incliné.

Les fluides que nous voyons se dissiper en un

Diffugere, ut fumum, nebulas flammæque ne-  
cesse est,

Si minùs omnia sunt è lævibus atque rotundis,

At non esse tamen perplexis indupedita,

Pungere uti possint corpus, penetrareque laxa.

Nec tamen hæzere inter se, quod quisque vide-  
mus

Sentibus esse datum : facile ut cognoscere possis

Non è perplexis, sed acutis esse elementis.

Sed quòd amara vides eadem, quæ fluvida  
constant,

Sudor uti maris est, minimè id mirabile habendum.

Nam quod fluvidum est, è lævibus atque rotundis

Est : at lævibus, atque rotundis mista doloris

Corpora ; nec tamen hæc retineri hamata neces-  
sum est ;

Scilicet esse globosa, tamen cum squalida constant.

Provolvi simul ut possint, & lædere sensus.

Et quò mista putes magis aspera lævibus esse

Principiis, undè est Neptuni corpus acerbum :

Est ratio secernendi, seorsumque videndi.

Humor dulcit, ubi per terras crebriùs idem

Percolatur, ut in foveam fluat, ac mansues-  
cat.

Linqvit enim superà tetri primordia vii

Aspera, quò magis in terris hæzescere possunt.

moment comme la fumée , les nuages & la flamme , ne sont pas formés d'atomes entièrement polis & globuleux puisqu'ils déchirent nos organes : mais comme en même-tems ils pénètrent les rochers, leurs élémens ne doivent pas être recourbés & embarrassés. Vous leur donnerez donc une figure moyenne , & vous les armez de pointes plutôt que de crochets.

Ne soyez point surpris de rencontrer des corps à la fois amers & fluides , tels que les eaux de l'Océan. Comme fluides ils résultent d'atomes polis & sphériques , auxquels , comme piquans , sont mêlés des élémens propres à exciter la douleur : mais il ne faut pas qu'ils soient liés par des crochets. Il suffit qu'ils soient en même-tems sphériques & raboteux pour pouvoir à la fois & rouler dans leur lit & blesser nos organes.

Voulez-vous une preuve convaincante de ce mélange d'élémens polis & anguleux qui donne à l'Océan son amertume ? il vous est possible d'examiner les parties séparées. L'eau de la mer devient douce en se filtrant dans le sein de la terre , pour se rendre à de nouveaux réservoirs , parce que ses principes amers moins polis & plus raboteux se sont arrêtés & déposés dans les canaux par où l'onde a coulé.

Quod quoniam docui, pergam connectere rem,  
 quæ

Ex hoc apta fidem ducit ; primordia rerum  
 Finitâ variare figurarum ratione.

Quod si non ita sit, rursus jam semina quædam  
 Esse infinito debebunt corporis auctu.

Namque in eâdem unâ cujuscujus brevitate  
 Corporis inter se multum variare figuræ

Non possunt. Fac enim minimis è partibus esse

Corpora prima : tribus, vel paulò pluribus auge :

Nempe ubi eas partes unius corporis omnes,

Summa atque ima locans, transmutans dextera  
 lævis,

Omnimodis expertus eris, quam quisque det ordo  
 Formæ speciem totius corporis ejus :

Quod superest, si fortè voles variare figuras,

Addendum partes alias erit ; indè sequetur

Adsimili ratione, alias ut postulet ordo,

Si tu fortè voles etiam variare figuras.

Ergò formæ novitatem corporis augmen

Subsequitur : quare non est ut credere possis,

Esse infinitis distantia semina formis,

Ne quædam cogas immani maximitate

Esse : suprâ quod jam docui non posse probari.

Jam tibi barbaricæ vestes, Melibœaque fulgens  
 Purpura Theſſalico concharum tincta colore, &  
 Aurea pavonum ridenti imbuta lepôre

A cette vérité joignons en une autre qui y est liée , & dont elle est la preuve , c'est que les figures des élémens sont limitées ; sans quoi nous verrions des atomes d'une grandeur infinie. En effet des corps aussi petits ne sont pas susceptibles d'une grande variété de figures. Imaginez-les divisés en trois ou un peu plus de parties très-petites : arrangez ces parties de toutes les manières possibles : placez-les en haut, en bas : changez-les de droite à gauche ; vous aurez bientôt épuisé toutes les combinaisons ; & si vous voulez varier les figures , il vous faudra supposer de nouvelles parties jusqu'à l'infini. Vous ne pouvez donc multiplier les formes des atomes sans en augmenter le volume , ni par conséquent leur attribuer une infinité de figures , sans leur donner une grandeur infinie , ce que j'ai démontré impossible.

En effet les brillantes étoffes de l'orient , le pourpre de Mélibée , que la Thessalie exprime de ses coquillages , & le spectacle pompeux qu'étoit l'oiseau de Junon , serait bientôt éclipsé par des couleurs plus éclatantes. On dédaignerait

Sæcla, novo rerum superata colore jacerent ;  
 Et contemptus odor myrrhæ, mellisque saporēs,  
 Et cycnea mele, Phœbeaque dædala chordis  
 Carmina consimili ratione oppressa silerent.  
 Namque aliis aliud prestantius exoreretur.  
 Cedere item retro possent in deteriores  
 Omnia sic partes, ut diximus in meliores.  
 Namque aliis aliud retro quoque tetrius esset  
 Naribus, auribus, atque oculis orisque saporī.  
 Quæ quoniam non sunt in rebus reddita, certa &  
 Finis utrinque tenet summam : fateare necesse est  
 Materiam quoque finitis differre figuris.

Denique, ab ignibus ad gelidas, hiemisque  
 pruinas

Finitum est, retroque pari ratione remensum est.  
 Finit enim calor, ac frigus, mediique tepores  
 Inter utrumque jacent explentes ordine summam.  
 Ergo finitâ distant ratione creata :  
 Ancipiti quoniam mucrone utrinque notantur,  
 Hinc flammis, illinc rigidis infessa pruinis.

Quod quoniam docui, pergam connectere rem,  
 quæ

Ex hoc apta fidem ducit : primordia rerum,  
 Inter se simili quæ sunt perfecta figura,  
 Infinita cluere : etenim, distantia cum sit  
 Formarum finita, necesse est, quæ similes sint,

l'odeur de la myrrhe & la saveur du miel. Le cigne harmonieux & le Dieu même de l'harmonie seraient réduits à un honteux silence, puisqu'un nouvel ordre de sensations plus agréables les unes que les autres se succéderaient sans interruption. Le même progrès à l'infini aurait encore lieu pour les qualités désagréables. Les yeux, l'odorat, l'ouïe & le goût auraient toujours à craindre des sensations plus choquantes. Mais comme ces effets sont contraires à l'expérience, & que les qualités sensibles des corps ont des bornes invariables, vous ne pouvez non plus en refuser à la figure des atomes.

Enfin depuis la flamme dévorante jusqu'aux glaces de l'hiver & réciproquement, il y a un espace borné. Le froid & le chaud occupent les limites; & la tiédeur qui tient le milieu entre ces deux extrémités, remplit par degrés tout l'intervalle. Convenez donc que les qualités sensibles des objets sont finies, puisqu'elles ont pour bornes d'un côté les feux brûlans, & de l'autre les frimats glacés.

Comme les figures des atomes sont limitées, il est nécessaire que leur nombre soit infini dans chaque classe de figures. C'est une conséquence naturelle des principes déjà établis. Sans cela

Esse infinitas : aut summam materiai  
 Finyam constare ; id quod non esse probavi.

Quod quoniam docui , nunc suaviloquis , age ,  
 paucis

Versibus ostendam , corpuscula materiai  
 Ex infinito summam rerum usque tenere ,  
 Undique protelo plagarum continuato.

Nam quòd rara vides magis esse animalia quæ-  
 dam ,

Fœcundamque minis naturam cernis in illis ;  
 At regione , locoque alio , terrisque remotis  
 Multa licet genere esse in eo , numerumque repleti.  
 Sicuti quadrupedum cum primis esse videmus  
 In genere anguimanos elephantos , India quorum  
 Millibus è multis vallo munitur eburno ;  
 Ut penitus nequeat penetrari : tanta ferarum  
 Vis est , quarum nos perpauca exempla videmus.

Sed tamen id quoque uti concedam , quam li-  
 bet , esto

Unica res quædam , nativo corpore sola ,  
 Cui similis toto terrarum non sit in orbe :  
 Infinita tamen nisi erit vis materiai ,  
 Unde ea progigni possit , concepta : creari  
 Non poterit , neque , quod superest , procrefcere ,  
 alique.

l'univers serait borné, & nous avons solidement réfuté cette erreur.

Mais allons plus loin, ô Memmius, & apprenez en peu de mots que ce n'est qu'à l'aide de leur infinité que les atomes par des chocs continuels suffisent à l'entretien du grand tout.

Si vous remarquez des espèces moins nombreuses & la Nature moins féconde à les produire, sçachez qu'en d'autres pays, dans des climats lointains, elle les multiplie & en comble le nombre. Tel est l'énorme quadrupède que la Nature arma d'une trompe; à peine en voyons-nous un seul dans nos contrées, & l'Inde en nourrit une si grande quantité qu'ils forment autour de ses murs un rempart d'ivoire impénétrable.

Mais quand même je vous accorderais qu'il y eût dans la nature un corps unique dont le semblable n'existât pas dans le reste du monde, néanmoins si les atomes destinés à le former ne sont infinis en nombre, jamais cet individu privilégié ne pourra ni être produit, ni s'accroître & se nourrir.

Quippe etenim fumant oculi, finita per omne  
 Corpora jactari unius genitalia rei ;  
 Unde, ubi, quâ vi, & quo pacto congressa coibunt  
 Materiz tanto in pelago, turbâque alienâ ?  
 Non, ut opinor, habent rationem conciliandî :  
 Sed quasi, naufragiis magnis multisque coortis,  
 Disjectare solet magnum mare transtra, gubernâ,  
 Antennas, proram, malos, tonsasque natantes,  
 Per terrarum omnes oras fluitantia aplustra ;  
 Ut videantur, & indicium mortalibus edant,  
 Infidî maris insidias, virefque dolumque  
 Ut vitare velint, neve ullo tempore credant,  
 Subdola cum ridet placidi pellacia ponti :  
 Sic tibi, si finita semel primordia quædam  
 Constitues, ævum debebunt sparsa per omne  
 Disjectare æstus diversi materiâ :  
 Nunquam in concilium ut possint compulsâ coire,  
 Nec remorari in concilio, nec crescere adauctâ.  
 Quorum utrumque palam fieri manifesta docet  
 res :

Et res progigni, & genitas procreescere posse.  
 Esse igitur, genere in quovis, primordia rerum  
 Infinita palam est, unde omnia suppeditantur.

Nec superare queunt motus utique exitiales  
 Perpetuò, neque in æternum sepelire salutem :  
 Nec porro rerum genitales, auctificique  
 Motus perpetuò possunt servare creata.

Supposez en effet les élémens de votre corps unique finis & dispersés dans le grand tout. Au milieu de cet océan d'atomes, comment pourrout-ils se rassembler ? Par quelle force, & dans quel lieu se réuniront-ils ? Il vous est impossible d'en trouver le moyen. Au contraire, comme l'on voit après une violente tempête la mer rejeter au loin des bancs, des gouvernails, des antennes, des proues, des mâts & des cordages flottans sur la vaste étendue de ses ondes, leçon terrible pour apprendre aux mortels à fuir les trahisons d'un élément perfide & à se défier même de son attrait au milieu du calme : de même les élémens dont vous supposez le nombre fini, repoussés par les flots de la matière, nageront dispersés pendant l'éternité ; jamais ils ne se rassembleront ; ou si le hasard leur procure un moment de réunion, jamais cet assemblage ne pourra s'accroître & se nourrir. Mais comme une expérience journalière nous rend témoins de la formation & du progrès de tous les corps, vous êtes obligé de convenir que chaque espèce est entretenue par un nombre infini d'éléments.

Voilà pourquoi les mouvemens destructeurs ne peuvent tenir les corps dans un état de dissolution continuelle, ni les mouvemens créateurs leur assurer une éternelle durée. Ces principes

Sic æquo geritur certamine principiorum  
 Ex infinito contractum tempore bellum.  
 Nunc hîc, nunc illic superant vitalia rerum,  
 Et superantur item : miscetur funere vagor,  
 Quem pueri tollunt visentes luminis oras :  
 Nec nox ulla diem, neque noctem Aurora secuta  
 est,

Quæ non audierit mistos vagitibus ægris  
 Ploratus, mortis comites, & funeris atri.

Illud in his obsignatum quoque rebus habere  
 Convenit, & memori mandatum mente tenere :  
 Nil esse in promptu, quorum natura tenetur,  
 Quod genere ex uno consistat principiorum ;  
 Nec quidquam, quod non permisto semine constet.  
 Et quàm quidque magis multas vis possidet in se,  
 Atque potestates ; ita pluria principiorum  
 In sese genera, ac varias docet esse figuras.

Principiò tellus habet in se corpora prima,  
 Unde mare immensum volventes flumina fontes  
 Assiduè renovent : habet, ignes unde oriantur.  
 Nam multis succensa locis ardent sola terræ :  
 Eximiis verò furit ignibus impetus Æternæ.  
 Tum porrò nitidas fruges, arbustaque læta  
 Gentibus humanis habet unde extollere possit.  
 Unde etiam fluidas frondes, & pabula læta  
 Montivago generi possit præbere ferarum.

ennemis se font la guerre avec des succès à-peu-près égaux. C'est une alternative continuelle de victoires & de défaites ; vous voyez des êtres fortir de la vie au moment où d'autres y font leur entrée, & jamais la tendre Aurore ni la sombre nuit n'ont visité ce globe sans entendre les cris plaintifs de l'enfant au berceau, & de tristes sanglots autour d'un cercueil.

Mais une vérité qu'il faut graver dans votre mémoire en traits ineffaçables, c'est que de tous les corps dont la nature nous est connue, il n'y en a aucun qui soit formé d'une seule espèce de principes, aucun qui ne résulte d'un mélange d'éléments ; & plus un corps a de propriétés, plus ses atomes constitutifs diffèrent en nombre & en figures.

Commençons par la terre. La terre contient les éléments des grands fleuves qui vont sans cesse renouveler la mer, elle contient les principes des feux souterrains qui la dévorent, de ces flammes bouillonnantes que l'Etna vomit dans sa fureur ; elle contient enfin les germes des grains & des fruits qu'elle offre à l'homme, & des pâturages dont elle nourrit les habitans des montagnes.

Quare magnâ *Deum mater, materque ferarum,*

*Et nostri genitrix hæc dicta est corporis una.*  
 Hanc veteres Grajûm docti cecinere poëtæ  
 Sublimem in curru bijugos agitare leones :  
 Aëris in spatio magnam pendere docentes  
 Tellurem : neque posse in terrâ sistere terram.  
 Adjunxere feras ; quia, quamvis effera, proles

Officiis debet molliri victa parentum.

Muralique caput summum cinxere coronâ ;  
 Eximtis munita locis quod sustinet urbes :  
 Quo nunc insigni per magnas prædita terras  
 Horrificè fertur divinæ matris imago.  
 Hanc variæ gentes, antiquo more sacrorum,  
*Idæam* vocitant matrem, Phrygiæque catervas

Dant comites, quia primum ex illis finibus edunt  
 Per terrarum orbem fruges cœpisse creati.  
 Gallos attribuunt ; quia, numen qui violarint  
 Matris, & ingrati genitoribus inventi sint,  
 Significare volunt indignos esse putandos,  
 Vivam progeniem qui in oras luminis edant.  
 Tympana tenta tonant palmis, & cymbala circum

Concava, raucifonoque minantur cornua cantu ;  
 Et Phrygio stimulat numero cava tibia mentes,

Voilà pourquoi on lui a donné les noms brillans de *mere des Dieux*, de *nourrice des hommes & des animaux*. Les anciens Poëtes Grecs la représentaient assise sur un char traîné par des lions, nous enseignant que, suspendue dans l'espace, elle ne pourrait avoir pour base une autre terre; les animaux furieux soumis au joug signifient que les bienfaits des parens doivent triompher des caracteres les plus farouches. Ils lui ont ceint la tête d'une couronne murale, parce que sa surface est couverte de villes & de forteresses. Cette couronne guerriere inspire encore aujourd'hui la terreur aux peuples chez qui on promene la statue de la Déesse. Les nations de tout pays, suivant un usage antique & solennel, l'appellent *Idéenne*, & lui donnent pour cortège une troupe de Phrygiens, parce que le genre humain doit à l'industrie de ces peuples la culture des grains. Des Prêtres mutilés célèbrent des sacrifices, pour enseigner aux mortels que ceux qui manquent de respect envers leurs meres, ces images de la divinité, ou de reconnaissance envers leurs peres, sont indignes eux-mêmes de revivre dans une postérité. Ces vils Ministres font résonner dans leurs mains des tambours bruyans, des cymbales retentissantes, & le cornet au son rauque & menaçant, & la flûte dont les accens Phrygiens excitent la fureur

Telaque præportant violenti signa furoris ;  
 Ingratos animos, atque impia pectora volgi  
 Conterrere metu quæ possint numine Divæ.

Ergò cùm primùm magnas invec̃ta per ur-  
 bes

Munificat tacitâ mortales muta salute :  
 Ære atque argento sternunt iter omne viarum  
 Largificâ stipe ditantes ; ninguntque rosarum  
 Floribus , umbrantes matrem , comitumque ca-  
 tervas.

Hic armata manus [ *Curetas* nomine Graii  
 Quos memorant *Phrygios* ] inter se fortè cate-  
 nas

Ludunt , in numerumque exsultant , sanguine  
 læti ; &

Terrificas capitum quatientes numine cristas ,  
 Dictæos referunt *Curetas*, qui Jovis illum  
 Vagitum in Cretâ quondam occultâsse feruntur ,  
 Cùm pueri circum puerum pernice choreâ  
 Armati in numerum pulsarent æribus æra ,  
 Ne Saturnus cum malis mandaret adeptus ,  
 Æternumque daret matri sub pectore vulnus.  
 Propterea magnam armati matrem comitantur ,  
 Aut quia significant Divam prædicere , ut ar-  
 mis ,

Ac virtute velint patriam defendere terram ;  
 Præsidioque parent , decorique parentibus esse.

dans les ames. Leurs bras sont aussi armés de piques , instrumens de la mort, pour jeter l'épouvante dans les cœurs impies & dénaturés.

Aussi tandis que la statue muette de la Déesse , portée dans les grandes villes , répand en secret sur les mortels les effets de sa munificence ; on enrichit tous les chemins d'or & d'argent : on verse à pleines mains les trésors les plus précieux : une nuée de fleurs odorantes ombrage la mere des Dieux & sa brillante cour.

Alors une troupe armée que les Grecs nomment *Curetes Phrygiens* , jouent & se frappent entr'eux avec de pesantes chaînes ; ils dansent & regardent avec joie le sang qui coule de leurs corps , & les aigrettes menaçantes qu'ils agitent sur leurs têtes rappellent ces anciens *Curetes* qui couvraient dans la Crete les cris de Jupiter , tandis que des enfans armés exécutaient des danses rapides autour de son berceau , frappant en mesure l'airain bruyant , de peur que Saturne ne dévorât le Dieu de sa dent cruelle , & ne portât une éternelle blessure au cœur de sa divine mere. Voilà pourquoi la Déesse est environnée de gens armés. Peut-être aussi veut-elle avertir par-là les hommes d'être prêts à défendre leur patrie les armes à la main , & d'être à la fois la gloire & le soutien de leurs parens.

Quæ bene, & eximiè, quamvis dispôsta fe-  
rantur,

Longè sunt tamen à verâ ratione repulsa.

Omnis enim per se Divûm natura necesse est.

Immortali ævo summâ cum pace fruatur,

Semota à nostris rebus, sejunctaque longè.

Nam privata dolore omni, privata periclis,

Ipsa suis pollens opibus, nihil indiga nostri,

Nec bene promeritis capitur, nec tangitur irâ.

Terra quidem verò caret omni tempore sensu:

Sed quia multarum potitur primordia rerum,

Multa modis multis effert in lumina solis.

Hic si quis mare *Neptunum*, *Cereremque* vo-  
care

Constituet fruges, & *Bacchi* nomine abuti

Mavolt, quàm laticis proprium præferre voca-  
men :

Concedamus ut hic terrarum dicitur orbem.

Esse Deûm matrem, dum re non sit tamen apse.

Sæpe itaque ex uno rudentes gramina campo

Lanigeræ pecudes & equorum duellica proles,

Buceriæque greges, sub eodem tegmine cæli,

Ex unoque sitim sedantes flumine aquai,

Dissimili vivunt specie, retinentque parentum

Naturam, & mores generatim quæque imitan-  
tur :

Ces fictions, quoique le fruit d'une imagination brillante, la philosophie les réproûve. Elle sçait que les Dieux au haut du ciel jouissent en paix de leur immortalité. C'est la plus belle prérogative de leur nature ; peu touchés de nos faibles intérêts ; à l'abri de la douleur & du danger ; se suffisans à eux-mêmes ; indépendans de nous ; nous ne pouvons les gagner par nos vertus ni les irriter par nos crimes.

Quant à la terre, elle n'a été de tout tems qu'un amas de matiere privée de sentiment ; & les productions que nous lui devons, elle les doit elle-même à la multitude d'élémens divers qu'elle contient. Néanmoins si l'on veut appeller la mer *Neptune*, & les moissons *Cerès* : si l'on préfere le nom de *Bacchus* au mot propre de notre langue ; on est maître de donner aussi à la terre la qualité de mere des Dieux, pourvu qu'en effet elle ne le soit pas.

Mais revenons à notre sujet. L'animal qui porte la laine, le quadrupede né pour la guerre, & les troupeaux armés de cornes, nourris dans les mêmes pâturages, abreuvés aux mêmes sources, exposés au même air, n'en sont pas moins des especes différentes, conservant chacune les mœurs de ses peres & son caractère spécifique.

Tanta est in quovis genere herbæ materiai  
 Dissimilis ratio, tanta est in flumine quoque.

Jam verò quamvis animantem ex omnibus  
 unam

Ossa, cruor, venæ, calor, humor, viscera, nervi  
 Constituunt, quæ sunt porrò distantia longè  
 Dissimili perfecta figurâ principiorum.

Tum porrò quæcunque igni flammata creman-  
 tur ;

Si nil præterea, tamen ex se ea corpora tradunt,  
 Unde ignem jacere, & lumen summittere possint,  
 Scintillasque agere, ac latè differre favillam.  
 Cætera consimili mentis ratione peragrans,  
 Invenies intus multarum semina rerum  
 Corpore celare, & varias cohibere figuras.

Denique multa vides, quibus & odor, & sapor  
 unà,

Reddita sunt cum adoles: imprimis pleraque  
 dona,

Relligione animum turpi cum tangere parto.

Hæc igitur variis debent constare figuris :

Nidor enim penetrat, quâ succus non it in ar-  
 tus :

Succus item seorsum & rerum sapor insinuatur

Il y a donc & dans les herbes de nos champs & dans les eaux de nos fleuves des molécules de différente nature.

Ajoutez que tout animal est composé d'os, de sang, de veines, de chaleur, d'humidité, de visceres & de nerfs, substances qui ne different entr'elles que par la diversité de leurs élémens.

D'ailleurs les corps combustibles contiennent au moins les principes de la flamme, de la lumière, des étincelles, de la cendre & de la fumée ; considérez avec attention toutes les substances existantes, vous leur trouverez les germes de mille autres.

Enfin un grand nombre de corps se font sentir à la fois au goût & à l'odorat : telles sont les victimes expiatoires que le criminel pour appaiser ses remords, immole à la divinité. N'est-il pas évident que les élémens de ces corps doivent différer entr'eux ? Les odeurs s'introduisent dans nos organes par des passages interdits à la saveur, & la saveur s'y rend par des voies fermées aux odeurs ; ces deux qualités

Sensibus , ut noscas primis differre figuris :  
 Dissimiles igitur formæ glomeramen in unum  
 Conveniunt , & res permisto semine constant.

Quia etiam passim nostris in versibus ipsis  
 Multa elementa vides multis communia verbis :  
 Cùm tamen inter se versus , ac verba necesse est  
 Confiteare alia ex aliis constare elementis.  
 Non quòd multa parùm communis littera currat ,  
 Aut nulla inter se duo sint ex omnibus isdem :  
 Sed quia non volgò paria omnibus omnia const-  
 tant.

Sic aliis in rebus item communia multa  
 Multarum rerum cùm sint primordia , longè  
 Dissimili tamen inter se consistere summâ  
 Possunt : ut meritò ex aliis constare ferantur  
 Humanum genus , ac fruges , arbustaque læta.

Nec tamen omnimodis connecti posse putan-  
 dum est

Omnia : nam volgò fieri portentosa videres :  
 Semiferas hominum species existere : & altos  
 Interdum ramos egigni corpore vivo :  
 Multaque connecti terrestria membra marinis :  
 Tum flammam tetro spirantes ore Chimæras  
 Pascere naturam per terras omniparentes.

Quorum

naissent donc de la différente configuration des atomes. Ainsi le même amas de matiere renferme dans son tissu des formes différentes, & les corps résultent d'un mélange d'élémens.

Dans ces vers que vous lisez, vous appercevez souvent les mêmes lettres communes à plusieurs mots. Cependant vous êtes obligé de reconnaître une différence entre les élémens des vers & des mots ; non qu'ils n'aient plusieurs lettres communes, non qu'ils ne soient quelquefois composés précisément des mêmes élémens, mais parce que la totalité n'est pas le résultat d'un même assemblage. De même, quoique les différens corps de la nature aient des atomes communs, les masses peuvent différer, & on aura raison de dire que les hommes, les moissons & les forêts ne sont pas le produit des mêmes élémens.

Ne croyez pourtant pas que les atomes de toute espee puissent se lier ensemble. Les monstres seraient plus communs dans la nature. Vous verriez tous les jours des corps humains terminés en bêtes féroces, des branches touffues s'élever du corps d'un animal vivant, des substances terrestres unies à des substances marines ; & des chimères redoutables, dont la gueule armée de feux dévasterait toutes les productions de la terre. Si

Quorum nil fieri manifestum est : omnia quandò  
 Seminibus certis , certâ genitrice , creata  
 Conservare genus crescentia posse videmus,

Scilicet id certâ fieri ratione necesse est,  
 Nam sua cuique , cibus ex omnibus , intus in artus  
 Corpora discedunt , connexaque convenientes  
 Efficiunt motus : at contra aliena videmus  
 Rejicere in terras Naturam : multa que cæcis  
 Corporibus fugiunt è corpore percita plagis ,  
 Quæ neque connecti cuiquam potuère , neque  
 intra  
 Vitales motus consentire , atque animari.

Sed ne fortè putes animalia sola teneri  
 Legibus his : eadem ratio res terminat omnes,  
 Nam veluti totâ naturâ dissimiles sunt  
 Inter se genitæ res quæque : ita quamque necesse  
 est  
 Dissimili constare figurâ principiorum :  
 Non quòd multa parùm simili sint prædita formâ ;  
 Sed quia non volgò paria omnibus omnia con-  
 tent,

Semina cum porrò distent , differre necesse est  
 Intervalla , vias , connexus , pondera , plagas ,  
 Concursus , motus : quæ non animalia solum

ces prodiges n'ont pas lieu dans la nature, c'est que tous les êtres formés de certains élémens, par une certaine force génératrice, conservent en s'accroissant leur espèce particulière.

Cet ordre ne peut jamais s'interrompre, parce que chaque animal tire des alimens, les sucs les plus analogues à sa constitution, qui s'unissent au corps, & contribuent au mouvement & à la vie de la machine. Au contraire les molécules qui n'ont pu s'unir à la masse, recevoir l'impression de la vie, & concourir aux mouvemens créateurs, la Nature les rend à la terre, ou s'en débarrasse par une action insensible.

Ne croyez pas au reste que les animaux seuls soient assujettis à cette loi. Elle s'étend à toutes les productions de la terre. Comme elles diffèrent toutes entr'elles, il faut que leurs élémens soient doués de figures différentes, non qu'il y ait beaucoup d'élémens de différentes figures, mais parce que les tous qu'ils composent, ne peuvent jamais être semblables en tout.

Cette différence entre les élémens en établit une nécessaire entre leurs distances, leurs directions, leurs liaisons, leurs chocs, leurs ren-

Corpora sejungunt, sed terras, ac mare totum  
Secernunt, cœlumque à terris omne reterant,

Nunc age, dicta meo dulci quæsitâ labore  
Percipe : ne fortè hæc albis ex alba rearis  
Principiis esse, ante oculos quæ candida cernis ;  
Aut ea, quæ nigrant, nigro de semine nata :  
Neve, alium quemvis quæ sunt induta colorem,  
Propterea gerere hunc credas, quod materiai  
Corpora consimili sint ejus tincta colore.  
Nullus enim color est omninò materiai  
Corporibus, neque par rebus, neque denique  
dispar.

In quæ corpora si nullus tibi fortè videtur  
Posse animi injectus fieri, procul avius erras.  
Nam cùm cæcigeni, solis qui lumina nun-  
quam  
Aspexêre, tamen cognoscant corpora tactu,  
Ex ineunte ævo, nullo continctâ colore :  
Scire licet, menti quoque nostræ corpora posse  
Verti in notitiam nullo circumlita fucò,  
Denique nos ipsi cæcis quæcunque tenebris  
Tangimus, haud ullo sentimus tincta colore,

Quod quoniam vinco fieri, nunc esse docebo.

contres & leurs mouvemens , qualités relatives , à l'aide desquelles nous distinguons non-seulement les animaux d'avec les animaux , mais encore la mer d'avec la terre , & la terre d'avec le ciel.

Continuez , ô Memmius , à recueillir le fruit de mes doux travaux , & gardez-vous de croire que les corps ne vous paraissent blancs ou noirs , ou teints de toute autre couleur , que parce que leurs élémens sont doués de la même qualité. Les élémens n'ont aucune couleur , ni semblable , ni différente.

Si vous pensez que les atomes dépouillés de couleur ne peuvent plus se concevoir , vous êtes dans l'erreur. Les malheureux , dont les yeux n'ont jamais été ouverts à la lumière , ne s'accoutument-ils pas dès l'enfance , à connaître au toucher les objets dont ils ne voient pas la couleur ? Nous pouvons de même nous former une idée des corps primitifs , sans qu'ils soient colorés. Enfin nous ne sentons pas la couleur des corps que nous touchons pendant la nuit.

Mais joignons le raisonnement à l'expérience.

Omnis enim color omninò mutatur in omnes ;  
 Quod facere haud ullo debent primordia pacto :  
 Immutabile enim quiddam superare necesse est ,  
 Ne res ad nihilum redigantur funditùs omnes ,  
 Nam quodcunque suis mutatum finibus exit ,  
 Continuò hoc mors est illius , quod fuit antè .  
 Proinde colore cave contingas semina rerum :  
 Ne tibi res redeant ad nilum funditùs omnes .

Præterea , si nulla coloris principiis est  
 Reddita natura : at variis sunt prædita formis ,  
 E quibus omnigenos gignunt, variantque colores .  
 Propterea magni quòd refert semina quæque  
 Cum quibus , & quali positurâ contineantur ;  
 Et quos inter se dent motus accipiantque :  
 Perfacilè extemplò rationem reddere possis ,  
 Cur ea , quæ nigro fuerint paulò antè colore ,  
 Marmoreo fieri possint candore repente :  
 Ut mare , cùm magni commòrunt æquora venti ,  
 Vertitur in canos candenti marmore fluctus .  
 Dicere enim possis nigrum , quod sæpe videmus ,  
 Materies ubi permista est illius , & ordo  
 Principiis mutatus , & addita , demptaque quædam ,  
 Continuò id fieri ut candens videatur , & album :  
 Quòd si cæruleis constarent æquora ponti  
 Seminibus , nullo possent albescere pacto .  
 Nam quocunque modo perturbes , cærulea quæ sint ,

Il n'y a pas de couleur qui ne puisse se convertir en toute autre. Or les atomes ne peuvent subir de pareils changemens. Leur nature exige qu'ils soient immuables ; sans quoi l'univers serait anéanti ; puisqu'un corps ne peut franchir les bornes de sa nature, sans cesser d'être ce qu'il était. Gardez-vous donc de croire que les élémens de la matière soient colorés, ou ce grand tout tombe dans le néant.

La Nature néanmoins en refusant des couleurs aux atomes, leur a donné différentes formes propres à les produire & à les varier à l'infini. Il importe donc de considérer le mélange, la situation, & les mouvemens respectifs des élémens ; par ce moyen vous expliquerez pourquoi les corps teints il n'y a qu'un moment d'une couleur noire, la changent tout-à-coup en une blancheur éblouissante ; pourquoi la mer battue par les vents, se couvre d'une écume blanchissante. Vous direz que si les élémens d'un corps qui paraît noir se troublent & se confondent, si leur ordre primitif s'altere, si quelques atomes s'échappent pour faire place à d'autres, la surface de ce corps peut se revêtir d'une couleur blanche ; au lieu que si les élémens de la mer étaient azurés, jamais ils ne blanchiraient, & de quelque manière qu'on en déran-

Nunquam in marmoreum possunt migrare colorem,

Sin alio, atque alio sunt semina tincta colore,

Quæ maris efficiunt unum purumque nitorem :  
 Ut sæpè ex aliis formis, variisque figuris,  
 Efficitur quiddam quadratum, unæque figuræ :  
 Conveniebat, uti in quadrato cernimus esse  
 Dissimiles formas, ita cernere in æquore ponti :  
 Aut alio in quovis uno puroque nitore  
 Dissimiles longè inter se, variosque colores.

Præterea, nihil officunt, obstantque figuræ  
 Dissimiles, quò quadratum minùs omne sit extrà :  
 At varii rerum impediunt, prohibentque colores,

Quò minùs esse uno possit res tota nitore.

Tum porrò, quæ ducit & inlicit, ut tribuamus

Principiis rerum nonnunquam, causa, colores,  
 Occidit; ex albis quoniam non albà creantur :  
 Nec quæ nigra cluent, de nigris; sed variis de.  
 Quippe etenim multò procliviùs exorientur  
 Candida de nullo, quàm de nigrante colore,  
 Aut alio quovis, qui contrà pugnet, & obitet.

geât l'ordre , ils n'acquerraient jamais l'éclatante couleur du marbre.

Si vous dites que la couleur de la mer, quoique pure & sans mélange, résulte d'éléments diversément colorés ; comme de l'assemblage de figures différentes, on peut faire un tout carré & uniforme ; il faudrait, puisqu'on distingue dans le carré les différentes figures qui le composent, qu'on distinguât aussi, soit dans la mer, soit dans les autres corps dont la couleur est pure & sans mélange, ces couleurs si dissemblables dont résulte la couleur totale.

D'ailleurs, la différence des figures particulières n'empêche point le tout produit au-dehors d'être un carré ; au lieu que la différence des couleurs élémentaires nuit à l'unité de la couleur totale.

De plus, puisque suivant cette explication la noirceur & la blancheur ne résultent pas d'atomes blancs ou noirs, mais d'un mélange d'éléments diversément colorés, la raison qui vous obligeait de supposer les éléments colorés ne subsiste plus ; car la blancheur sera plus aisément produite par des atomes destitués de couleur, que par des atomes noirs, ou doués d'une autre couleur aussi opposée.

Præterea, quoniam nequeunt sine luce colores  
 Esse, nèque in lucem existunt primordia rerum:  
 Scire licet quàm sint nullo velata colore.

Qualis enim cæcis poterit color esse tenebris,  
 Lumine qui mutatur in ipso, propterea quòd  
 Rectâ aut obliquâ percussus luce refulget?  
 Pluma columbarum quo pacto in sole videtur,  
 Quæ sita cervices circum, collumque coronat;  
 Namque aliàs fit uti rubro sit clara pyropo:  
 Interdum quodam sensu fit, uti videatur  
 Inter cæruleum virides miscere smaragdos.  
 Caudaque pavonis, largâ cum luce repleta est,  
 Consimili mutat ratione obversa colores.  
 Qui, quoniam quodam gignuntur luminis ictu,  
 Scilicet id sine eo fieri non posse putandum est.

Et quoniam plagæ quoddam genus excipit in se  
 Pupula, cum sentire colorem dicitur album,  
 Atque aliud porro, nigrum cum, & cætera, sentit,  
 Nec refert ea, quæ tangis, quo fortè colore  
 Prædita sint; verùm quali magis apta figurâ:  
 Scire licet, nil principiis opus esse colores:  
 Sed variis formis variantes edere tactus.

Præterea, quoniam non certis certa figuris  
 Est natura coloris, & omnia principiorum  
 Formamenta queunt in quovis esse nitore:  
 Cur eâ, quæ constant ex illis, non pariter sunt

Enfin les atomes ne sont pas colorés, parce qu'ils ne reçoivent pas l'impression de la lumière. C'est la lumière qui produit les couleurs. Comment existeraient-elles dans les ténèbres, puisque souvent même en plein jour, elles se changent & s'alterent, suivant que les objets sont frappés par des rayons directs ou obliques ? Ainsi le brillant collier qui orne la gorge des colombes, réfléchit tantôt les feux des rubis, tantôt le verd de l'émeraude avec l'azur du firmament. Ainsi la queue du paon, frappée d'une vive lumière, change de couleur, selon ses différentes expositions. Les couleurs dépendent donc de la chute des rayons, & ne peuvent par conséquent exister sans lumière.

Considérez encore que l'organe est autrement affecté par la couleur blanche que par la couleur noire, ou toute autre couleur. Et comme dans les objets soumis au tact la figure seule est essentielle, & la couleur indifférente, avouez que les atomes n'ont pas besoin de couleurs, mais de figures analogues aux sensations qu'ils excitent.

Ne conviendrez-vous pas outre cela que les couleurs des atomes ne dépendent pas de leurs figures, que quelque soit leur forme ils sont susceptibles de toutes les couleurs ? Pourquoi donc

Omnigenis perfusa coloribus in genere omni ?  
 Conveniebat enim corvos quoque sæpe volan-  
 tes

Ex albis album pennis jactare colorem ,  
 Et nigros fieri nigro de semine cycnos,  
 Aut alio quovis uno , varioque colore.

Quin etiam quantò in partes res quæque minutas  
 Distrahitur magis, hoc magis est ut cernere possis  
 Evanescere paulatim, stinguique colorem.

Ut fit , ubi in parvas partes discerpitur aurum ,  
 Purpura , Pœniceusque color clarissimu' multo,  
 Filatim cum distractus disperditur omnis :  
 Noscere, ut hinc possis, prius omnem efflare colo-  
 rem

Particulas , quàm discedant ad femina rerum.

Postremò, quoniam non omnia corpora vo-  
 cem

Mittere concedis, neque odorem : propterea fit,  
 Ut non omnibus attribuas sonitus, & odores.  
 Sic, oculis quoniam non omnia cernere equimus,  
 Scire licet , quædam tam constare orba colore ,  
 Quàm sine odore ullo quædam, sonituque remota ;  
 Nec minùs hæc animum cognoscere posse saga-  
 cem ,

Quàm quæ sunt aliis rebus privata , notisque.

les corps qui en résultent n'ont-ils pas le même privilège ? Pourquoi leur espèce détermine-t-elle leurs couleurs ? Pourquoi le corbeau du haut des airs n'éblouit-il pas souvent nos yeux par une blancheur éclatante ? Pourquoi les élémens du cygne ne le revêtent-ils pas quelquefois d'une couleur noire, ou d'une autre couleur ?

D'ailleurs en divisant les corps, vous remarquez que plus les parties sont atténuées, plus les couleurs s'éteignent & s'évanouissent. Ainsi l'or réduit en poudre, & la pourpre en fils déliés perdent tout leur éclat. L'expérience vous enseigne donc que les élémens de la matiere se dépouillent de leurs couleurs, avant même d'être réduits à l'état d'atomes.

Enfin vous n'êtes pas tenté d'attribuer du son, ni de l'odeur à tous les corps, parce que tous ne frappent point les organes de l'ouïe, ni de l'odorat. De même, de ce que tous les corps ne sont pas perceptibles à l'œil, vous devez en conclure, qu'il y en a sans couleurs, comme il y en a qui n'ont ni odeur, ni son. Et un esprit pénétrant peut concevoir des corps sans couleur, comme il les conçoit sans les autres qualités.

Sed ne fortè putes solo spoliata colore  
 Corpora prima manere : etiam secreta teporis  
 Sunt , ac frigoris omninò , calidique vaporis :  
 Et sonitu sterila , & succo jejuna feruntur ;  
 Nec jaciunt ullum proprio de corpore odorem.  
 Sicut amaricini blandum , stactæque liquorem ,  
 Et nardi florem , nectar qui naribus halant ,  
 Cùm facere instituas : cum primis quærere par est ,  
 Quoad licet , ac potis es reperire , inolentis olivi  
 Naturam , nullam quæ mittat naribus auram :  
 Quàm minimè ut possit mistos in corpore odores ,  
 Concoctoïque , suo contactos perdere viro.

Propterea demum debent primordia rerum  
 Non adhibere suum gignundis rebus odorem ,  
 Nec sonitum , quoniam nihil ab se mittere possunt :  
 Nec simili ratione saporem denique quemquam ;  
 Nec frigus ; neque item calidum , tepidumque  
 vaporem ; &  
 Cætera : quæ cùm ita sunt tandem , ut mortalia  
 consent ,  
 Molli lenta , fragosa putri , cava corpore raro ,  
 Omnia sint à principiis sejuncta necesse est ,  
 Immortalia si volumus subjungere rebus  
 Fundamenta , quibus nitatur summa salutis :  
 Ne tibi res redeant ad nilum funditùs omnes.

Nunc ea , quæ sentire videmus cunque necesse est

Mais ne croyez pas que les couleurs soient la seule qualité sensible refusée par la nature aux atomes. Ils sont encore inaccessibles au froid, au chaud, à la tiédeur, privés de sons, dénués de sucs, & incapables d'exhaler aucune odeur. Ainsi lorsque vous composez une essence de marjolaine, de myrrhe & de nard précieux, vous lui donnez pour base l'huile la moins odorante, de peur que sa vapeur échauffée ne corrompe le parfum des fleurs.

Enfin les atomes qui entrent dans la composition des corps n'ont point d'odeur, ni de son, parce qu'il n'en émane point de parties : pour la même raison, ils ne sont ni savoureux, ni froids, ni chauds, ni tièdes : quant aux autres qualités qui causent la ruine des corps, telles que la mollesse & la souplesse, la fragilité & la corripibilité, le mélange de matière & de vuide, gardez-vous d'en revêtir les atomes, si vous voulez donner à la nature des fondemens inébranlables, assurer sa conservation, & la sauver de l'anéantissement.

Vous êtes encore obligé de reconnaître que tous

Ex insensilibus tamen omnia conficere  
 Principiis constare: neque id manifesta refutant,  
 Nec contrà pugnant, in promptu cognita quæ  
 sunt:

Sed magis ipsa manu ducunt, & credere cogunt,  
 Ex insensilibus, quod dico, animalia gigni.

Quippe videre licet, vivos existere vermes  
 Stercore de terro, putrorem cùm sibi nacta est  
 Intempestivis ex imbribus humida tellus.  
 Præterea cunctas itidem res vertere sese.  
 Vertunt se fluvii, frondes, & pabula læta  
 In pecudes: vertunt pecudes in corpora nostræ  
 Naturam; & nostro de corpore sæpe ferarum  
 Augescunt vires, & corpora pennipotentum.

Ergò omnes Natura cibos in corpora viva  
 Vertit, & hinc sensus animantium procreat om-  
 nes:

Non aliâ longè ratione, atque arida ligna  
 Explicat in flammæ, & in ignes omnia versat.  
 Jamne vides igitur, magni primordia rerum  
 Refferre in quali sint ordine quæque locata:  
 Et commista quibus dent motus, accipiantque?

Tum porrò quid id est animum quod percutit  
 ipsum?

les corps doués de sentiment sont pourtant formés d'atomes insensibles. L'expérience, loin de combattre cette vérité, semble vous y conduire par la main, en vous montrant des animaux nés de semences inanimées.

Ne voyez-vous pas le vermissseau trouver la vie au sein de la fange, quand la terre a été putréfiée par des pluies trop abondantes ? Tous les corps éprouvent de semblables métamorphoses. Les fleuves, les feuillages, les riantes prairies se changent en troupeaux ; les troupeaux deviennent des corps humains ; & trop souvent nos membres eux-mêmes ont accru les forces des monstres sauvages, & des oiseaux carnaciers.

Ainsi la Nature convertit en substances vivantes & animées les alimens de toute espèce ; comme elle sçait changer en flammes pétillantes le bois aride, & d'autres matières sans activité. Vous sentez donc de quelle conséquence il est de considérer la situation respective des atomes, leur mélange & leur situation réciproque.

Eh ! de quelle nature sont donc les objets qui agissent sur votre ame elle-même ? qui l'émeu-

Quod movet ? & varios sensus exprimere cogit ?

Ex insensilibus ni credas sensile gigni.

Nimirum, lapides, & ligna, & terra quòque unà

Mista, tamen nequeunt vitalem reddere sensum.  
Illud in his igitur fœdus meminisse decebit ;

Non ex omnibus omninò, quæcunque creant res,  
Sensilia extemplò, & sensus me dicere gigni :

Sed magni referre, ea primùm quantula constant,  
Sensile quæ faciunt, & quâ sint prædita formâ,

Motibus, ordinibus, posituris denique quæ sint:  
Quarum nil rerum in lignis, glebisque videmus.

Et tamen hæc cum sunt quasi putrefacta per im-  
bres,

Vermiculos pariunt ; quia corpora materiai

Antiquis ex ordinibus, permota novâ re

Conciliantur ita, ut debent animalia gigni.

Deinde ex sensilibus cum sensile posse creari  
Constituunt, porrò ex aliis sentire suetis :

Mollia tum faciunt : nam sensus jungitur omnis  
Visceribus, nervis, venis, quæcunque vide-

mus

Mollia mortali consistere corpore creta.

Sed tamen esto jam posse hæc æterna manere :

vent ? qui en expriment mille sensations diverses ? si vous refusez à la matiere insensible la faculté de produire des êtres sensibles ?

Il est vrai que les pierres, le bois & la terre elle-même mêlés ensemble, ne peuvent engendrer le sentiment & la vie : aussi n'ai-je pas prétendu que tous les atomes sans restriction fussent propres à produire en un moment des êtres sensibles, puisque je vous ai prévenu d'avoir égard à leur grandeur, leur nombre, leur figure, leur mouvement, leur ordre & leur situation, circonstances qui n'ont pas la combinaison requise dans les arbres de nos forêts, & dans les glebes de nos champs : & cependant ces corps mêmes, putréfiés par la pluie, font éclore des vermiciferaux, parce que leurs élémens, déplacés par cette nouvelle circonstance, acquierent la combinaison nécessaire pour engendrer des animaux.

Dire que la sensibilité résulte d'atomes sensibles, formés eux-mêmes d'autres atomes sensibles, c'est en faire des substances molles, puisque la sensibilité est liée aux visceres, aux nerfs & aux veines qui sont des corps mous & destructibles.

Mais quand même ces principes pourraient

Nempe tamen debent aut sensum partis habere ;  
 Aut similia totis animalibus esse putari.  
 At nequeant per se partes sentire, nec esse.  
 Namque aliùm sensus membrorum respuit omnes.

Nec manus à nobis potis est secreta, neque ulla  
 Corporis omninò sensum pars sola tenere.  
 Linquttur, ut totis animalibus adsimilentur ;  
 Vitali ut possint consentire undique sensu.  
 Quî poterunt igitur rerum primordia dici,  
 Et lethi vitare vias, animalia cùm sint,  
 Atque animalibu' sint mortalibus una, eademque ?

Quod tamen ut possint, ab cœtu, concilioque ;  
 Nil facient, præter volgum, turbamque animantium :

Scilicet ut nequeunt homines, armenta, feræque,  
 Inter sese ullam rem gignere conveniendo  
 Per Veneris res, extra homines, armenta, feræque.

Quòd si fortè suum dimittunt corpore sensum,  
 Atque alium capiunt ; quid opus fuit attribui,  
 quod  
 Detrahitur ? Tum præterea, [ quod fugimus antè ]  
 Quatinus in pullos animales vertier ova

Éternellement subsister, n'auront-ils que la sensibilité d'une partie, ou en ferez-vous des animalcules ? La première supposition ne peut avoir lieu, parce qu'une partie isolée ne sent point par elle-même, & que le sentiment des autres membres ne peut lui être communiqué. Ainsi la main séparée du corps, & les autres membres isolés demeurent insensibles ; il ne vous reste donc qu'à faire de vos atomes des animalcules, en leur donnant une sensibilité totale : mais alors méritent-ils le nom d'éléments, & la porte du trépas leur est-elle fermée, s'ils sont des animaux semblables à ceux que nous voyons périr tous les jours ?

Mais quand même cela serait possible, leur assemblage formerait-il autre chose qu'un peuple nombreux d'animaux ; de même que les hommes, les troupeaux & les bêtes féroces, unis par la volupté, ne peuvent engendrer que des hommes, des troupeaux & des bêtes féroces ?

Si vous dites que les atomes dans leur assemblage se dépouillent de leur sensibilité propre, pour se revêtir de la sensibilité commune, qu'étaït-il besoin de leur donner une qualité que vous leur ôtez ? Une qualité qui leur est d'ail-

Cernimus alituum ; vermesque effervere , ter-  
ram

Intempestivos cùm putror cepit ob imbres :  
Scire licet gigni posse ex non sensibu' sensus.

Quòd si fortè aliquis dicet , duntaxat oriri  
Pòsse ex non-sensu sensus , mutabilitate  
Antè aliquâ , tanquam partum , quàm proditur  
extrà :

Huic satis illud erit planum facere, atque probare,  
Non fieri partum , nisi consilio ante coacto :  
Nec commutari quidquam sine conciliatu  
Primorum , ut nequeunt ullius corporis esse  
Sensus ante ipsam genitam naturam animantis.  
Nimirum quia materies disjecta tenetur  
Aëre , fluminibus , terris , flammâque creatis :  
Nec congressa modo vitales convenienti  
Contulit inter se motus , quibus omnituentes  
Accensi sensus animantem quamque tuentur.

Præterea quamvis animantem grandior iētus ;  
Quàm patitur natura , repente adfligit , & omnes  
Corporis , atque animi pergit confundere sen-  
sus.

Dissolvuntur enim posituræ principiorum ;  
Et penitùs motus vitales impediuntur ;  
Donec materies omnes concussa per artus

leurs inutile ? Car en voyant les œufs des oiseaux se changer en volatiles, & la putréfaction donner la vie à un peuple de vermicelles, pouvons-nous douter que les êtres sensibles ne soient formés d'atomes non-sensibles ?

Si vous prétendez que le sensible résulte du non-sensible par un changement qui se fait, comme dans la naissance de l'animal, avant qu'il se produise au-dehors : il suffira de prouver qu'il n'y a aucune naissance, sinon postérieure à une formation, & qu'il ne se fait point de changement sans une association antérieure ; en sorte qu'il n'y a aucun sens avant la formation de l'animal. Car avant cette formation les élémens sont épars dans l'air, les eaux, la terre & la flamme. Ils ne se sont point rencontrés, unis, choqués de la manière qui convient pour allumer ces gardiens éclairés de tout être vivant.

Supposez en effet une attaque trop violente pour la constitution de l'animal, le voilà terrassé tout-à-coup, & les facultés de son ame & de son corps à la fois confondues. Que s'ensuit-il ? Les élémens se déplacent ; les mouvemens essentiels à la vie sont suspendus ; jusqu'à ce que la matière ébranlée dans tous les membres rompe

Vitales animæ nodos è corpore solvit,  
 Dispersamque foràs per caulas ejicit omnes.  
 Nam quid præterea facere ictum posse reamur  
 Oblatum, nisi discutere, ac dissolvere quæque?

Fit quoque, uti soleant minus oblato acriter  
 ictu

Reliquiæ motûs vitalis vincere sæpe,  
 Vincere, & ingentes plagæ sedare tumultus,  
 Inque suos quidquid rursus revocare meatus,  
 Et quasi jam lethi dominantem in corpore mo-  
 tum

Discutere, ac penè amissos accendere sensus.  
 Nam, quare potius lethi jam limine ab ipso  
 Ad vitam possint conlectâ mente reverti,  
 Quàm quò decursum prope jam fiet, ire, & abire?

Præterea, quoniam dolor est, ubi materiai  
 Corpora vi quâdam per viscera viva, per artus  
 Sollicitata suis trepidant in sedibus intus;  
 Inque locum quandò remigrant, fit blanda vo-  
 luptas:

Scire licet, nullo primordia posse dolore  
 Tentari; nullamque voluptatem capere ex se:  
 Quandoquidem non sunt ex ullis principiorum  
 Corporibus, quorum motus novitate laborent:  
 Aut aliquem fructum capiant dulcedinis almæ.  
 Haud igitur debent esse ullo prædita sensu.

Denique,

*les liens de l'ame, & la chasse du corps par toutes les issues. Voilà le seul effet que produit un pareil choc. Il secoue ; il décompose la machine, & ne fait rien de plus.*

Quand l'attaque est moins violente, le mouvement de la vie triomphe quelquefois de cet assaut, en calmant le désordre excité par le choc, en rappelant chaque molécule dans ses conduits naturels, en subjuguant les mouvemens destructeurs déjà maîtres de la machine, en rallumant ainsi le flambeau presque éteint du sentiment. Car c'est-là tout le mécanisme qui s'opere, & la seule raison pour laquelle l'ame revient des portes du trépas au séjour de la vie, au lieu de céder à l'impulsion fatale qui l'entraînait.

D'ailleurs, comme nous n'éprouvons la douleur, que quand les principes de nos corps, troublés par une force étrangere, se meuvent en désordre dans les visceres, & dans les membres ; & la volupté, que quand ils rentrent dans leurs postes ; il s'ensuit que les atomes ne sentent ni la douleur, ni le plaisir, n'étant point composés de parties dont le déplacement puisse, ou les tourmenter, ou les flatter agréablement : ils ne sont donc pas doués de sentiment.

Denique, uti possint sentire animalia quæque;  
 Principiis si etiam est sensus tribuendus eorum:  
 Quid? genus humanum proprium de quibus factum est,

Scilicet & risu tremulo concussa cachinnant,  
 Et lacrymis spargunt rorantibus ora, genasque,  
 Multaque de rerum mixturâ dicere callent;  
 Et sibi proporrò quæ sint primordia quærunt:  
 Quandoquidem totis mortalibus adsimulata,  
 Ipsa quoque ex aliis debent constare elementis;  
 Indè alia ex aliis, nusquam consistere ut ausis.  
 Quippe sequar, quodcunque loqui, ridereque dicēs,

Et sapere, ex aliis eadem hæc facientibus, ut sit,  
 Quòd si delira hæc, furiosaque cernimus esse,  
 Et ridere potest ex non ridentibus factus,  
 Et sapere, & doctis rationem reddere dictis,  
 Non ex seminibus sapientibus, atque disertis:  
 Quis minùs esse queant ea, quæ sentire videmus,  
 Seminibus permixta carentibus undique sensu?

Denique cœlesti sumus omnes semine oriundi:  
 Omnibus ille idem pater est, unde, alma liquentes  
 Humorù guttas mater cum terra recepit,  
 Foeta parit nitidas fruges, arbustaque læta,  
 Et genus humanum; parit omnia sæcla ferarum;  
 Pabula cum præbet, quibus omnes corpora pas-  
 cunt,

En un mot, si les animaux pour sentir ont besoin d'éléments sensibles, il faudra donc que les atomes constitutifs de l'homme rient & pleurent, qu'ils méditent les grands objets de la philosophie, & qu'ils analysent les éléments dont ils sont composés eux-mêmes. Car enfin puisqu'ils sont en tout semblables à l'homme, ils doivent comme lui résulter de principes divers, formés eux-mêmes d'autres éléments, sans que vous osiez jamais vous arrêter. Car je ne me laisserai point ; & toutes les fois que vous me citerez un être capable de rire, de parler & de raisonner, il faudra que ses atomes aient les mêmes facultés : mais si une pareille prétention est évidemment le comble de la folie ; si l'on peut rire sans principes rians ; si l'on peut raisonner sagement, & s'exprimer éloquemment sans atomes philosophes & orateurs, pourquoi les êtres sensibles ne pourraient-ils pas de même résulter d'atomes entièrement dénués de sensibilité ?

En un mot nous sommes tous enfans de l'air. L'air est notre pere commun. La terre notre mere commune : fécondée par les gouttes liquides qu'elle reçoit d'en haut ; elle produit à la fois les arbrisseaux, les moissons, les hommes & tous les animaux, puisque c'est elle qui leur fournit à tous les alimens, à l'aide desquels ils nourrissent leur :

Et dulcem ducunt vitam, prolemque propagant;  
 Quapropter meritò *maternum* nomen adepta est.  
 Cedit item retro, de terrâ quod fuit antè,  
 In terras; & quod missum est ex ætheris oris,  
 Id rursus cœli rellatum templa receptant:  
 Neve putes æterna minùs residere potesse  
 Corpora prima, quòd in summis fluitare vide-  
 mus

Rebus, & interdum nasci, subitòque perire.  
 Nec sic interimit mors res, ut materiai  
 Corpora conficiat, sed cœtum dissipat ollis:  
 Indè aliis aliud conjungit, & efficit, omnes  
 Res ut convertant formas, mutantque colores;  
 Et capiant sensus, & puncto tempore reddant:  
 Ut noscas referre, eadem primordia rerum  
 Cum quibus, & quali positurâ contineantur,  
 Et quos inter se dent motus, accipiantque.  
 Namque eadem cœlum, mare, terras, flumina;  
 solem

Significant; eadem fruges, arbuta, animantes;  
 Quin etiam refert nostris in versibus ipsis,  
 Cum quibus, & quali sint ordine quæque locata;  
 Si non omnia sint, at multò maxima pars est  
 Consimilis: verùm positurâ discrepitant hæc.  
 Sic ipsis in rebus item jam materiai  
 Intervalla, viæ, connexus, pondera, plagæ;  
 Concurfus, motus, ordo, positura, figuræ  
 Cùm permutantur, mutari res quoque debent.

Corps, jouissent de la vie, & la partagent avec une génération nombreuse. C'est pour cela que nous lui avons donné avec raison le nom de *mere*. Les corps forris de son sein y rentrent une seconde fois, & la matiere descendue de l'air est reçue de nouveau dans les plaines éthérées. Si les atomes se détachent sans cesse de la surface des corps ; s'ils vous paraissent naître & mourir à chaque instant, ne doutez pas pour cela de leur éternité. La mort en détruisant les corps ne touche point aux élémens. Son pouvoir se borne à rompre les tissus, à former de nouveaux assemblages, à changer les formes & les couleurs, à donner ou à reprendre à son gré le sentiment. D'où vous devez concevoir combien il est essentiel d'avoir égard au mélange, à l'arrangement & aux mouvemens réciproques des atomes ; puisque les mêmes élémens dont résultent le ciel, la mer, la terre, les fleuves & le soleil, concourent aussi à former les grains & les animaux. Ainsi dans ces vers, l'ordre & la combinaison des lettres sont essentiels, parce que les mots composés en partie des mêmes élémens, ne different que par l'arrangement. Il en est de même des corps de la nature. Changez les distances, les directions, les liens, les pesantiers, les chocs, les rencontres, l'ordre, l'arrangement & la figure des atomes, vous aurez des résultats différens.

Nunc animum nobis adhibe veram ad rationem  
 Nam tibi vehementer nova res molitur ad aures  
 Accidere, & nova se species ostendere rerum.  
 Sed neque tam facilis res ulla est, quin ea primùm  
 Difficilis magis ad credendum constet: itemque  
 Nil adeò magnum, nec tam mirabile quidquam  
 Principiò, quod non minuant mirarier omnes  
 Paulatim; ut cœli clarum purumque colorem,  
 Quemque in se cohibent palantia sidera passim,  
 Lunæque, & solis præclarâ luce nitorem:  
 Omnia quæ si nunc primùm mortalibus adsunt,  
 Ex improvîso ceu sint objecta repenti;  
 Quid magis his rebus poterat mirabile dici,  
 Aut minus antè quod auderent fore credere gentes?  
 Nil, ut opinor; ita hæc species miranda fuisset;  
 Cùm tibi jam nemo fessus satiate videndi  
 Susplicere in cœli dignatur lucida templa.  
 Desine quapropter novitate, exterritus ipsâ,  
 Exspuere ex animo rationem: sed magis acri  
 Judicio perpende, &, si tibi vera videtur,  
 Dede manus: aut, si falsa est, accingere contrâ.  
 Quærit enim ratione animus, cùm summa loci sit  
 Infinita foris, hæc extra mœnia mundi;  
 Quid sit ibi porrò, quò prospicere usque velit  
 mens,  
 Atque animi jactus liber quò pervolet ipse.

Principiò, nobis in cunctas undique partes,

Maintenant , ô Memmius , prêtez l'oreille à la voix de la philosophie ; elle brûle de vous faire entendre des vérités inconnues , & d'exposer à vos yeux un nouvel ordre de choses. Néanmoins comme il n'y a pas d'opinion si simple qui ne soit difficile à adopter au premier abord , il n'y a pas non plus d'objets si admirables qui ne cessent avec le tems de nous surprendre. Si l'azur des cieus & les brillans flambeaux de la nuit , la lune & le disque pompeux du soleil présentés aux humains pour la première fois , étonnaient leurs regards par une apparition soudaine , que pourrait offrir la nature de comparable à ce spectacle ? Et quelle nation eût osé le croire possible ? Cependant de ces merveilles nous en sommes rassasiés : à peine daignons-nous jeter un coup d'œil sur la voûte brillante des cieus. Ainsi , Memmius , la nouveauté des objets que je vous offre , au lieu de vous rebuter , doit réveiller votre attention , afin de peser mes idées , de les embrasser si elles sont vraies , & de vous armer contr'elles si elles sont fausses. J'examine ce qu'il y a au-delà des limites de notre monde , dans ces immenses régions où l'esprit libre d'entraves aime à s'égarer sur les ailes de l'imagination.

Je l'ai déjà dit ; ce grand tout est infini. A

Et latere ex utroque, infrà, superàque, per omne  
 Nulla est fisus, uti docui, res ipsaque per se  
 Vociferatur, & elucet natura profundi.

Nullo jam pacto verisimile esse putandum est,  
 Undique cùm vorsùs spatium vacet infinitum,  
 Seminaque innumero numero, summâque pro-  
 fundâ

Multimodis volitent æterno percita motu,  
 Hunc unum terrarum orbem, cœlumque creatum;  
 Nil agere illa foris tot corpora materiai,  
 Cùm præsertim hic sit naturâ factus; & ipsa  
 Sponte suâ fortè offensando semina rerum  
 Multimodis, temerè, incassum, frustra que  
 coacta,

Tandem colârint ea, quæ conjecta repentè  
 Magnarum rerum fierent exordia semper,  
 Terrai, maris, & cœli, generisque animantum.  
 Quare etiam atque etiam tales fateare necesse est  
 Esse alios alibi congressus materiai,  
 Qualis hic est, avido complexu quem tenet æther.

Præterea, cùm materies est multa paratâ;  
 Cùm locus est præstò; nec res, nec causa mora-  
 tur

Ulla; geni debent nimirum, & confieri res.  
 Nunc & seminibus si tanta est copia, quantam  
 Enumerare ætas animantum non queat omnis;

droite , à gauche , sur votre tête , sous vos pieds , il n'y a point de limites. Ainsi l'attestent , & la voix de l'évidence , & la nature même de l'infini. Si donc un espace sans bornes s'étend en tout sens , si des germes innombrables , mus de toute éternité , nagent sous mille formes dans ces plaines immenses , est-il probable qu'il n'y ait eu que notre globe & notre firmament de créés , & qu'un si grand nombre d'atomes restent oisifs dans les espaces ultérieurs , sur-tout si vous considérez que notre monde est l'ouvrage de la nature , que les principes des corps , par leur seule tendance naturelle , sans d'autre guide que le hasard , après mille mouvemens & mille chocs inutiles , se sont enfin réunis , & ont construit les masses particulières auxquelles la mer , la terre , le ciel & les animaux doivent leur origine ? vous êtes donc forcé de convenir qu'il a dû se former ailleurs d'autres aggrégats semblables à celui que l'air embrasse dans son enceinte immense.

D'ailleurs , toutes les fois qu'il y a de la matière en abondance , un espace pour la recevoir , nul obstacle pour arrêter son mouvement , il doit nécessairement se former des êtres : & si avec cela le nombre des éléments est tel que tous les âges des animaux ne puissent

Visque eadem, & natura manet, quæ semina rerum  
rum

Conjicere in loca quæque queat, simili ratione,  
Atque huc sint coniecta: necesse est confiteare  
Esse alios aliis terrarum in partibus orbes,  
Et varias hominum gentes, & sæcla ferarum.

Huc accedit, ut in summâ res nulla fit una;  
Unica quæ gignatur, & unica, solaque crescat:  
Quin cujusque fient sæcli, permultaque eodem  
Sint genere: imprimis animalibus injice mentem;  
Invenies sic montivagum genus esse ferarum,  
Sic hominum genitam prolem, sic denique mutas  
Squammigerûm pecudes, & corpora cuncta vo-  
lantum.

Quapropter cœlum simili ratione fatendum est,  
Terramque, & solem, lunam, mare, cætera,  
quæ sunt,

Non esse unica, sed numero magis innumerali;  
Quandoquidem vitæ depactus terminus altè  
Tam manet his, & tam nativo hæc corpore conf-  
tant,

Quàm genus omne, quod his generatim rebus  
abundat.

Multaque post mundi tempus genitale, diemque  
Primigenum maris, & terræ, solisque coortum,  
Addita corpora sunt extrinsecus: addita circum  
Semina, quæ magnum jaculando contulit omne:

suffire à les compter ; s'ils ont pour se réunir ailleurs les mêmes facultés & la même nature que les atomes de notre monde , vous êtes obligé d'avouer que les autres régions de l'espace ont aussi leurs mondes , leurs hommes & leurs animaux divers.

Ajoutez qu'il n'y a point dans la nature d'individu unique de son espèce , qui naisse & croisse isolé , & qui ne fasse partie d'une classe nombreuse : c'est ce que vous remarquez dans les animaux , les féroces habitans des montagnes & les hommes , les muets citoyens de l'onde & les volatiles. La même raison doit nous persuader que le ciel , la terre , le soleil , la lune , la mer & les autres corps de la nature , bien-loin d'être des individus uniques , sont infinis en nombre , puisque leur durée est limitée , & qu'ils sont soumis à la naissance comme toutes les espèces que nous voyons généralement composées d'un grand nombre d'individus.

En effet après la naissance du monde , & la formation de la terre , de la mer & du soleil , le grand tout , par ses émissions , déposa un grand nombre d'atomes & de semences autour de notre

Unde mare , & terræ possent auferere ; & unde  
 Adpareret spatium cœli domus , altaque tecta  
 Tolleret à terris procul , & confurgeret aër.

Nam sua cuique locis ex omnibus omnia plagis  
 Corpora distribuuntur , & ad sua sæcla recedunt :  
 Humor ad humorem , terreno corpore terra  
 Crescit ; & ignem ignes producant , ætheraque  
 æther :

Donicum ad extremum crescendî perfica finem  
 Omnia perduxit rerum Natura creatrix :  
 Ut fit , ubi nihilo jam plus est , quod datur intra  
 Vitales venas , quàm quod fluit , atque recedit.  
 Omnibus his ætas debet consistere rebus :  
 His Natura suis refrænât viribus auctum.

Nam quæcunque vides hilario grandescere  
 adauctu ,

Paulatimque gradus ætatis scandere adultæ ,  
 Plura sibi adsumunt , quàm de se corpora mittunt ,  
 Dum facillè in venas cibus omnis diditur ; & dum  
 Non ita sunt latè dispersa , ut multa remittant ;  
 Et plus dispendî faciant , quàm vescitur ætas.  
 Nam certè fluere , ac decedere corpora rebus  
 Multa , manus dandum est : sed plura accedere  
 debent ,

Donicum olefcendi summum tetigère cacumen :  
 Indè minutatim vires , & robur adultum  
 Frangit , & in partem pejorem liquitur ætas

monde, & hors de ses limites. C'est de-là que l'Océan & la terre solide tirent leur accroissement. C'est de-là que le ciel emprunte la matiere dont il entretient ses palais si élevés au-dessus de notre globe. C'est enfin de-là que l'air se renouvelle sans cesse. De tous les points de l'espace, ces recrues d'atomes sont distribuées par le choc aux substances analogues à leur nature. L'eau se joint à l'eau, la terre à la terre, le feu au feu, l'air à l'air ; jusqu'à ce que la Nature, cette ouvriere universelle, ait conduit tous les êtres à leurs derniers périodes ; ce qui arrive quand les restitutions sont proportionnées aux pertes. Alors la vie reste un moment en équilibre, & la Nature met un frein à ses accroissemens.

En effet les corps que vous voyez par d'heureux progrès s'élever lentement à l'état de maturité, acquierent plus qu'ils ne dissipent ; parce qu'alors toute la substance des alimens circule avec facilité dans les veines, parce que les pores peu ouverts ne laissent échapper qu'un petit nombre de parties, & empêchent la machine de dépenser plus qu'elle ne reçoit. Il faut convenir que nos corps font des pertes considérables ; mais ils les réparent avec usure, jusqu'au terme de leur accroissement. Alors les forces se perdent insensiblement, la vigueur s'épuise, & l'animal va toujours en déclinant. Ces émanations sont d'autant plus abon-

Quippe etenim quantò est res amplior, augmine  
dempto,

Et quò latior est, in cunctas undique partes ;  
Pluria eò dispergit, & à se corpora mittit :  
Nec facilè in venas cibus omnis diditur eii ;  
Nec satis est, pro quàm largos exæstuat æstus ;  
Unde queat tantùm suboriri, ac suppeditare,  
Quantùm opus est, & quod satis est, Natura  
novare.

Jure igitur pereunt, cùm rarefacta fluendo  
Sunt ; & cùm externis succumbunt omnia plagis :  
Quandoquidem grandi cibus ævo denique deficit ;  
Nec tuditantia rem cessant extrinsecùs ullam  
Corpora conficere, & plagis infesta domare.

Sic igitur magni quoque circum mœnia  
mundi

Expugnata dabunt labem, putresque ruinas.  
Omnia debet enim cibus integrare novando,  
Et fulcire cibus, ac omnia sustentare.

Nequicquam, quoniam nec venæ perpetuan-  
tur

Quod satis est, neque, quantum opus est Natura  
ministrat ;

Jamque adeò affecta est ætas, effœtaque tel-  
lus

Vix animalia parva creat, quæ tunc ta crea-  
vit

dantes , que les corps ont plus de masse & d'étendue. Les suc<sup>s</sup> nourriciers ne circulent plus qu'avec peine & en petite quantité. La Nature appauvrie ne suffit pas à réparer les flots de matière qui s'écoulent sans cesse du corps de l'animal. Il faut donc alors que la machine périclisse , étant moins dense à cause de ses émanations , & plus faible contre les attaques extérieures. Car dans la vieillesse la nourriture vient enfin à lui manquer ; & dans cet état d'affaïssement , les objets du dehors ne cessent de la tourmenter , & de la fatiguer par leurs chocs destructeurs.

Ainsi les voûtes de notre monde , assaillies de sous côtés , tomberont elles-mêmes en ruines , & deviendront la proie de la corruption : car tous les corps ont besoin d'être réparés & renouvelés par des alimens , des suc<sup>s</sup> nourriciers , qui soutiennent l'édifice entier de la machine. Mais ce mécanisme ne peut durer éternellement : parce que d'un côté les conduits par où se filtrent les alimens ne sont pas toujours en état d'en recevoir autant qu'il en faudrait , & que de l'autre la Nature se lasse de fournir sans cesse aux réparations. Hélas ! ce tems n'est-il pas déjà venu ? Ne voyons-nous pas les rides de la vieillesse déjà gravées sur ce vaste corps : La terre épuisée n'en-

Sæcla , deditque ferarum ingentia corpora  
partu.

Haud , ut opinor , enim mortalia sæcla su-  
pernè

Aurea de cœlo demisit funis in arva ;

Nec mare , nec fluctus plangentes saxa creâ-  
runt :

Sed genuit tellus eadem , quæ nunc alit ex se.

Præterea nitidas fruges , vinetaque læta

Sponte suâ primùm mortalibus ipsa creavit :

Ipsa dedit dulces foetus , & pabula læta :

Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta la-  
bore ;

Conterimusque boves , & vires agricolarum

Conficimus , ferrum vix arvis suppedatur :

Usque adeò pereunt foetus , augentque labo-  
res.

Jamque caput quassans grandis suspirat arator

Crebriùs incassum magnum cecidisse laborem :

Et cum tempora temporibus præsentia confert

Præteritis , laudat fortunas sæpè parentis ;

Et crepat , antiquum genus ut pietate reple-  
tum

Perfacilè angustis tolerârît finibus ævum ,

Cum minor esset agri multò modus antè viri-  
tim :

Nec tenet , omnia paulatim tabescere , & ire

Ad scopulum spatio ætatis defessa vetusto.

fante plus qu'avec peine de chétifs animaux , elle dont le sein fécond créa jadis toutes les especes vivantes , & construisit les flancs robustes des bêtes féroces. Car je ne croirai pas qu'une chaîne d'or ait descendu les animaux du ciel dans nos plaines , ni qu'ils aient été produits par les flots qui se brisent contre les rochers. La même terre qui les nourrit aujourd'hui, leur donna la naissance autrefois. C'est elle qui créa pour les mortels, & qui leur offrit d'elle-même les humides pâturages , les moissons jaunissantes & les rians vignobles. A peine accorde-t-elle aujourd'hui ces mêmes productions aux efforts de nos bras. Le taureau maigrit sous le joug , le cultivateur s'épuise à la charrue , les mines produisent à peine assez de fer pour déchirer le sol ; & la récolte va toujours en diminuant comme la fatigue en augmentant. Le vieux Laboureur secouant sa tête chauve, raconte en soupirant combien de fois ses pénibles travaux ont été frustrés ; il compare le tems passé avec le présent ; il envie le sort de ses peres. Il parle sans cesse de ces siècles fortunés , où l'homme plein de respect pour les Dieux vivait plus heureux avec moins de terres & recueillait des moissons abondantes de son modique héritage. Il ne voit pas que tous les corps vont en dépérissant , & que le tems est l'écueil fatal où tous les êtres font naufrage.

Quæ bene cognita si teneas, Natura videtur  
 Libera continuò, dominis privata superbis,  
 Ipsa suâ per se sponte omnia Diis agere experta.  
 Nam, proh sancta Deûm tranquillâ pectora pace,  
 Quæ placidum degunt ævum, vitamque serenam!  
 Quis regere immensi summam, quis habere pro-  
 fundi

Endo manu validas potis est moderanter habe-  
 re?

Quis pariter cœlos omnes convertere; & omnes  
 Ignibus ætheriis terras suffire feraces?  
 Omnibus inque locis esse omni tempore præstò?  
 Nubibus ut tenebras faciat, cœlique serena  
 Concutiat sonitu? tum fulmina mittat, & ædes  
 Sæpe suas disturber, & in deserta recedens  
 Sæviat exercens telum, quod sæpe nocentes  
 Præterit, exanimatque indignos, inque meren-  
 tes?

*Finis Libri Secundi.*



Si ces vérités sont bien gravées dans votre esprit, la Nature devient libre, elle secoue le joug de ses maîtres superbes, & gouverne elle-même son empire sans en répondre aux Dieux. Grands Dieux, ames augustes, dont la paix est un calme éternel ! Qui d'entre vous donne des loix à l'univers, & tient dans ses mains les rênes du grand tout ? Qui d'entre vous fait rouler à la fois tous les cieux, fait éprouver à la terre les influences des astres, & suffit en tout tems à tous les besoins particuliers ? Qui d'entre vous suspend les nuages ténébreux, fait gronder le tonnerre, & lance la foudre, cette flamme aveugle qui souvent consume vos propres temples, exerce vainement sa fureur dans les déserts, & passe à côté des coupables pour aller frapper une tête innocente ?

*Fin du Livre Second.*



## S U J E T

D U

## TROISIEME LIVRE.

*C*E Livre est employé tout entier à traiter de l'ame humaine. C'était l'objet essentiel de la philosophie d'Épicure. C'est aussi celui vers lequel Lucrece paraît avoir réuni tous ses efforts. Après une espece d'invocation à Épicure, comme au génie de la philosophie, dont le secours lui est particulièrement nécessaire dans cette partie de son Poëme, il fait sentir l'importance du sujet qu'il va traiter, en ce que l'ignorance où sont les hommes sur

*la Nature de leur ame, leur inspire cette crainte de la mort qu'il regarde comme l'unique source de tous les maux & de tous les crimes. Il entre ensuite en matiere, & s'efforce de prouver ; 1°. que l'ame est une partie réelle de nous-mêmes, & non pas une affection générale de la machine, une harmonie, comme l'ont voulu quelques Philosophes ; 2°. que l'ame ne forme qu'une même substance conjointement avec l'esprit qui réside au centre de la poitrine, tandis que l'ame est répandue dans tout le corps ; 3°. qu'ils sont l'un & l'autre corporels, quoique formés des atomes les plus subtils de la Nature ; 4°. que bien loin d'être*

*simples , ils résultent au contraire de quatre principes, le souffle, l'air, la chaleur, & un quatrieme ( qui paraît n'être autre chose que les esprits animaux ) auquel le Poëte ne donne pas de nom, & qu'il regarde comme l'ame de notre ame ;*

*5°. que ces quatre principes sont mélangés & combinés, sans pouvoir jamais agir à part, n'étant pour ainsi dire, que différentes propriétés d'une même substance ; mais qu'ils peuvent dominer plus ou moins, & que de-là naît la différence des caractères ;*

*6°. que l'ame & le corps sont tellement unis, qu'ils ne peuvent subsister l'un sans l'autre ; mais qu'il ne faut pas croire pour-*

tant, comme l'a prétendu Démocrite, qu'à chaque élément du corps réponde un élément de l'ame. Après tous ces détails, il vient à son but, & tâche de prouver que l'ame naît & meurt en même tems que le corps, dogme impie qu'il établit sur trente preuves. D'où il conclud que la mort n'est pas à craindre, & que les hommes ont tort de se désespérer d'un état qui les rend ce qu'ils étaient avant que de naître.





TITI  
*LUCRETII CARI*  
DE  
*RERUM NATURA.*

---

LIBER TERTIUS.

**E**TENEBRIS tantis tam clarum extollere lumen  
Qui primus potuisti, illustrans commoda vitæ,  
Te sequor, ô Graiæ gentis decus; inque tuis nunc  
Fixa pedum pono pressis vestigia signis,  
Non ita certandi cupidus, quàm propter amorem,  
Quòd te imitari aveo, Quid enim contendat hi-  
rundo

Cycnis? aut quidnam tremulis facere artibus hædi  
Consimile in cursu possint, ac fortis equi vis?  
Tu pater, & rerum inventor, tu patria nobis  
Suppeditas præcepta, tuisque ex, inclute, chartis,  
Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,  
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,  
Aurea, perpetuâ semper dignissima vitâ.

Nam





*H. G. de ...*

*... S...*

Tu vero dubitabis, et indignaberis olim

*Lucr. l. 3. v. 10*



# LUCRECE,

DE LA

NATURE DES CHOSES.

---

---

## LIVRE TROISIEME.

**O** Toi, l'ornement de la Grece, qui le premier portas la lumiere au milieu des tenebres, pour éclairer l'homme sur ses vrais intérêts, je suis tes pas, j'ose marcher sur tes traces; mais comme ton disciple, & non pas comme ton rival. Vit-on jamais l'hirondelle défier le cygne, & le chevreau tremblant s'élançer dans la carrière comme le coursier vigoureux? ô mon pere! ô Génie créateur! quelles sages leçons tu donnes à tes enfans! l'abeille ne cueille pas plus de miel sur les fleurs, que nous ne puisons de vérités précieuses dans tes divins écrits, dignes d'être médités à jamais.

Tome L

K

Nam simul ac ratio tua cœpit vociferari ;  
 Naturam rerum haud divinâ mente coortam ;  
 Diffugiunt animi terrores ; mœnia mundi  
 Discedunt ; totum video per inane geri res ;  
 Apparet Divûm numen sedesque quietæ ,  
 Quas neque concutiunt venti , neque nubila nimis  
 bis

Adspargunt , neque nix acri concreta pruinâ  
 Cana cadens violat , semperque innubilus æther  
 Integit , & largè diffuso lumine ridet.  
 Omnia suppeditat porrò Natura , neque ulla  
 Res animi pacem delibrat tempore in ullo :  
 At contrâ nusquam apparent Acherusia tem-  
 pla ;

Nec tellus obstat , quin omnia dispiciantur ,  
 Sub pedibus quæcunque infrâ per inane gerun-  
 tur.

His tibi me rebus quædam divina voluptas  
 Percipit atque horror , quòd sic Natura , tu  
 vi ,

Tam manifesta patet ex omni parte resecta.

Et quoniam docui , cunctarum exordia re-  
 rum

Qualia sint ; & quàm variis distantia formis ,  
 Sponte suâ volitens alterno percita motu ;  
 Quoque modo possint ex his res quæque creari ;

Du sein de la sagesse, tu nous cries que l'univers n'est point l'ouvrage des Dieux ; aussi-tôt les terreurs de la superstition s'évanouissent ; les bornes du monde disparaissent ; je vois l'univers se former au milieu du vuide ; je vois la cour des Dieux, dans ces tranquilles demeures qui ne sont jamais ébranlées par les vents, ni troublées par les orages, que respectent les flocons de la neige condensés par le froid piquant, qu'échauffe sans cesse un air pur, & auxquelles sourit le brillant Dieu du jour. C'est à ces intelligences célestes que la Nature prodigue tous ses biens. Rien ne peut en aucun tems altérer la paix de leurs âmes. Ils ne voient point le noir séjour de l'Achéron, & la terre ne les empêche point de contempler sous leurs pieds les scènes diverses qui se passent dans le vuide. Ces grands objets m'inspirent une volupté divine, & j'éprouve un saint frémissement, en considérant par quel heureux effort tu as su déchirer le voile dont se couvrait la Nature.

Jusqu'ici, Memmius, nous avons examiné les qualités des atomes, leurs différentes figures, les mouvemens réciproques dont ils sont sans cesse agités, & auxquels tous les êtres doivent leur existence, La suite de ce poëme jettera

Hæc secundum res animi natura videtur ;  
 Atque animæ claranda meis jam versibus esse ;  
 Et metus ille foras præceptis Acheruntis agendus  
 Funditus , humanam qui vitam turbat ab imo ,  
 Omnia suffundens mortis nigrore , neque ullam  
 Esse voluptatem liquidam puramque relinquit.

Nam , quòd sæpe homines morbos magis esse  
 timendos

Infamemque ferunt vitam , quàm Tartara lethi ;  
 Et se scire animi naturam , sanguinis esse ;  
 Nec prosum quidquam nostræ rationis egere :  
 Hinc licet advertas animum , magis omnia laudis,  
 Aut etiam venti , si fert ita fortè voluntas ,  
 Jactari causâ , quàm quòd res ipsa probetur.  
 Extorres iidem patriâ , longèque fugati  
 Conspectu ex hominum , foedati crimine turpi ;  
 Omnibus ærumnis affecti denique , vivunt :  
 Et , quòcunque tamen miseri venêre , parent  
 tant ;

Et nigras mactant pecudes ; & Manibu' divis  
 Inferias mittunt ; multòque in rebus acerbis  
 Acrius advertunt animos ad Relligionem.

Quò magis in dubiis hominem spectare peri-  
 clis

Conyenit , adversisque in rebus noscere qui sit.  
 Nam veræ voces tum demum pectore ab imo

quelque jour sur la nature de l'esprit & de l'ame, & portera les derniers coups aux fantômes de l'Achéron, à ces sombres chimeres qui empoisonnent le bonheur dans sa source, qui donnent à toutes nos idées la teinte lugubre de la mort, & qui ne nous laissent jouir d'aucune volupté pure.

Vous trouverez sans doute des hommes qui vous diront que la douleur & l'infamie sont plus à craindre que les abymes de la mort, qu'ils n'ignorent pas que l'ame est de la nature même du sang, & qu'ils n'ont pas besoin des leçons de notre philosophie. Mais voulez-vous être convaincu que c'est le desir de la gloire, ou plutôt d'une vaine fumée, & non pas la persuasion, qui leur dicte ces discours ? Considérez ces mêmes hommes bannis de leur patrie, proscrits de la société, flétris par des accusations infamantes, en proie aux peines les plus ameres ; ils vivent pourtant ; & en quelque lieu qu'ils traînent leurs malheurs, ils y célèbrent des funérailles, ils égorgent des brebis noires, ils sacrifient aux Mânes, & l'adversité réveille encore plus vivement dans leurs esprits toutes les idées religieuses. Ce sont donc les dangers qui nous apprennent à juger les hommes. La secouille du malheur chasse la vérité de leur ame, fait

Ejiciuntur; & eripitur persona, manet res.

Denique avarities, & honorum cæca cupido,  
 Quæ miseros homines cogunt transcendere fines  
 Juris, & interdum socios scelerum atque mi-  
 nistros,

Noctes atque dies niti præstante labore  
 Ad summas emergere opes : hæc volnera vitæ  
 Non minimam partem mortis formidine aluntur.  
 Turpis enim fama & contemptus & acris eges-  
 tas,

Semota ab dulci vitâ stabilique videntur ;  
 Et quasi jam lethi portas cunctarier ante :  
 Unde homines, dum se, falso terrore coacti,  
 Refugisse volunt longè, longèque recesse,  
 Sanguine civili rem conflant ; divitiasque  
 Conduplicant avidi, cædem cædi accumulantes ;  
 Crudeles gaudent in tristi funere fratris ;  
 Et consanguineùm mensas odère timentque.

Consimili ratione ab eodem sæpe timore  
 Macerat invidia : ante oculos illum esse poten-  
 tem,

Illum aspectari, claroque incedere honore ;  
 Ipsi se in tenebris volvi cænoque queruntur.  
 Intereunt partim statuarum & nominis ergo :  
 Et sæpe usque ad eò, mortis formidine, vitæ  
 Percipit humanos odium lucisque videndæ,

tomber le masque , & montre l'homme à nu.

Enfin l'avarice & l'aveugle desir des honneurs , ces passions actives , qui forcent l'homme à franchir les bornes de l'équité , qui lui font entreprendre ou partager des crimes , qui l'assujettissent nuit & jour aux plus durs travaux pour s'élever à la fortune ; ces poisons de la société ; c'est en grande partie la crainte de la mort qui les verse dans nos ames. L'ignominie , le mépris & l'indigence paraissent incompatibles avec une vie douce & tranquille. On les regarde comme le cortège de la mort. C'est pour se dérober à ces lugubres avant-coureurs que l'homme en proie à ses fausses allarmes , cimente sa fortune du sang de ses concitoyens , accumule des trésors en accumulant des crimes , suit avec joie les funérailles de son frere , & redoute les festins de ses parens.

C'est la même crainte de la mort qui ronge le cœur de l'envieux. Elle lui répète que les distinctions & la puissance sont pour les grands de la terre , & pour lui la fange & l'avilissement ; une partie de ces malheureux s'immolent au desir d'un vain nom & d'une statue. La crainte de la mort inspire à d'autres un tel dégoût pour la vie , que souvent le désespoir les

Ut sibi consciscant mœrenti pectore lethum :  
 Obliti fontem curarum hunc esse timorem ;  
 Hunc vexare pudorem , hunc vincula amici-  
 tiaï

Rumpere , & in summâ pietatem evertere fundo :  
 Nam jam sæpe homines patriam , carosque pa-  
 rentes

Prodiderunt , vitare Acherusia templa petentes.

Nam, veluti pueri trepidant, atque omnia cæcis  
 In tenebris metuunt : sic nos , in luce , timemus  
 Interdum, nihilò quæ sunt metuenda magis, quàm  
 Quæ pueri in tenebris pavitant, finguntque futura.  
 Hunc igitur terrorem animi tenebrasque, necesse  
 est ,

Non radii solis neque lucida tela dieï  
 Discutiant, sed naturæ species ratioque.

Primùm animum dico , *mentem* quem sæpe  
 vocamus ,

In quo consilium vitæ regimenque locatum est,  
 Esse hominis partem, nihilò minùs ac manus &  
 pes

Atque oculi, partes animantis totius extant.

Quamvis multa quidem Sapientum turba putâ-  
 runt ,

Sensum animi certâ non esse in parte locatum :  
 Verùm habitum quendam vitalem corporis esse ,

arme contre eux-mêmes. Hélas ! ils ignoraient que la source de leurs peines était cette crainte même de la mort ; que c'est elle qui persécute l'innocence , qui brise les liens de l'amitié , & qui foule aux pieds la nature elle-même. En effet n'a-t-on pas vu souvent des hommes trahir leur patrie , leurs parens , leurs devoirs les plus saints pour éviter la mort ?

Les enfans s'effrayent de tout pendant la nuit , & nous-mêmes en plein jour , nous sommes les jouets de terreurs aussi frivoles. Pour bannir ces allarmes , pour dissiper ces ténèbres , il est besoin non des rayons du soleil , ni de la lumière du jour , mais de l'étude réfléchie de la nature.

Etablissons d'abord , ô Memmius , que l'esprit humain , ce principe de nos actions , auquel nous donnons souvent le nom d'*intelligence* , est une partie de nos corps aussi réelle que les mains , les pieds & les yeux. Envain une foule de Philosophes nous assure que le sentiment n'a point dans l'homme de siège particulier , qu'il n'est qu'une habitude vitale du corps , nommée par les Grecs *harmonie* , parce qu'elle anime la

*Harmoniam* Graii quam dicunt ; quod faciat nos  
 Vivere cum sensu , nullâ cum in parte fiet mens.  
 Ut bona sæpe valetudo cum dicitur esse  
 Corporis, & non est tamen hæc pars ulla valentis :  
 Sic animi sensum non certâ parte reponunt :  
 Magnopere in quo mi diversi errare videntur.

Sæpe utique in promptu corpus , quod cernitur,  
 ægrit,  
 Cum tamen ex aliâ lætamur parte latenti ;  
 Et retro fit , uti contra sit sæpe vicissim ,  
 Cum miser ex animo , lætatur corpore toto :  
 Non alio pacto , quàm si pes cum dolet ægrit,  
 In nullo caput interea sit fortè dolore.

Præterea molli somno cum dedita membra ;  
 Effusumque jacet sine sensu corpus onustum ;  
 Est aliud tamen in nobis , quod tempore in illo  
 Multimodis agitur , & omnes accipit in se  
 Lætitie motus & curas cordis inanes.

Nunc animam quoque ut in membris cognoscere possis  
 Esse , neque *harmoniam* corpus retinere solere ;  
 Principiò sit uti , detracto corpore multo ,  
 Sæpè tamen nobis in membris vita moretur ;  
 Atque eadem rursus , cum corpora pauca caloris

machine, sans y occuper un lieu déterminé, & que comme la santé est une manière d'être, & non pas une partie de nos corps; il ne faut pas non plus assigner à l'ame un siège particulier. Cette opinion s'écarte infiniment de la vérité.

Car nous voyons souvent le corps, l'enveloppe extérieure souffrir, quand le principe intérieur est satisfait; souvent au contraire l'ame est rongée de maux dans un corps sain & vigoureux. Ainsi quelquefois les pieds sentent de la douleur, sans que la tête en reçoive l'atteinte.

D'ailleurs, quand nos membres appesantis se livrent au sommeil, dans ces momens de calme où le corps est privé de sentiment, il y a en nous un autre principe qui éprouve à sa place, ou le tressaillement de la joie, ou le tourment de l'inquiétude.

Mais pour vous faire connaître que l'ame reste dans nos membres, lors même que l'harmonie en est troublée, considérez qu'après la perte d'une partie du corps, le sentiment anime toujours la machine, tandis que quelques particules de chaleur de moins, ou la simple expiration de l'air.

Diffugère , foràsque per os est editus aër ;  
 Deserit extemplò venas , atque ossa relinquit :  
 Noscere ut hinc possis , non æquas omnia partes  
 Corpora habere , neque ex æquo fulcire salutem :  
 Sed magis hæc , venti quæ sunt calidique vaporis  
 Semina , curare in membris ut vita moretur.  
 Est igitur calor ac ventus vitalis in ipso  
 Corpore , qui nobis moribundos deserit artus :

Quapropter, quoniam est animi natura reperta  
 Atque animæ, quasi pars hominis ; redde *harmo-*  
*niai*

Nomen ab organico saltu delatum Heliconis,  
 Sive aliunde ipsi porrò traxère & in illam  
 Transtulerunt, proprio quæ tum res nomine ege-  
 bat :

Quidquid id est, habeant : tu cætera percipe dicta :

Nunc *animum* atque *animam* dico conjuncta  
 teneri

Inter se , atque unam naturam conficere ex se ;  
 Sed caput esse quasi , & dominari in corpore toto  
*Consilium* , quod nos *animum mentemque* voca-  
 mus ;

Idque situm mediâ regione in pectoris hæret.  
 Hic exsulcat enim pavor ac metus : hæc loca cir-  
 cum

Latitæ mulcent : hîc ergò mens animusque est.

suffit pour chasser la vie de nos organes. D'où vous pouvez conclure que toutes les parties de nos corps n'y jouent pas le même rôle , ne sont pas également essentielles à notre conservation ; que la chaleur & l'air sont les principaux soutiens de la vie , & les derniers élémens qui se retirent de nos membres mourans.

Puisque vous ne doutez point que l'esprit & l'ame ne fassent partie de nos corps , rendez aux Grecs leur mot d'*harmonie* , que le besoin , sans doute , leur a fait emprunter du mélodieux Hélicon, ou de quelque autre source. Qu'ils le gardent pour eux, qu'ils s'en repaissent , & , vous , suivez le fil de mes raisonnemens.

Je dis que *l'esprit & l'ame* sont étroitement unis , & forment une même substance. Mais le *jugement* est , pour ainsi dire , le chef. C'est lui qui commande au corps , sous les noms d'*esprit & d'intelligence*. Il habite au centre de la poitrine. C'est là qu'on sent palpiter la crainte & la terreur. C'est là que le plaisir fait éprouver ses doux tressaillemens ; c'est donc là le siège de la sensibilité. L'ame , substance subalterne , répandue dans tout le reste du corps , attend

Cætera pars animæ, per totum dissita corpus,  
 Paret, & ad numen mentis momenque movetur;  
 Idque sibi solum per se sapit & sibi gaudet,  
 Cùm neque res animam, neque corpus commo-  
 vet ulla.

Et quasi, cùm caput aut oculus, tentante dolore,  
 Læditur in nobis; non omni concruciamur  
 Corpore: sic animus nonnunquam læditur ipse;  
 Lætitiâque viget; cùm cætera pars animæ  
 Per membra atque artus nullâ novitate cietur.  
 Verùm ubi vehementi magis est commota metu  
 mens,

Consentire animam totam per membra videmus:  
 Sudores itaque & pallorem existere toto  
 Corpore, & infringi linguam, vocemque aboriri,  
 Caligare oculos, sonere aures, succidere artus.  
 Denique concidere ex animi terrore videmus  
 Sæpe homines; facilè ut quivis hinc noscere possit,  
 Esse animam cum animo conjunctam, quæ cùm  
 animi vi

Percussa est, exin corpus propellit & icit.

Hæc eadem ratio naturam animi, atque animæ  
 Corpoream docet esse: ubi enim propellere mem-  
 bra,

Corripere ex somno corpus, mutareque voltum,  
 Atque hominem totum regere ac versare videtur:  
 [Quorum nil fieri sine tactu posse videmus;

pour se mouvoir le signal de l'esprit. L'esprit seul a le privilege de s'entretenir avec lui-même, & de jouir de son être dans les momens où l'ame & le corps n'éprouvent aucune impression. Et de même que la tête ou l'œil peut ressentir une douleur particulière, sans que la machine entière en soit affectée ; ainsi l'esprit est souvent abattu par le chagrin, ou animé par la joie, sans que l'ame change sa maniere d'être dans nos membres. Mais quand l'esprit est saisi d'une crainte plus violente, nous voyons aussitôt l'ame entière y prendre part, le corps se couvrir de sueur & de pâleur, la langue bégayer, la voix s'éteindre, la vue se troubler, les oreilles tinter, les membres s'affaïsser, & souvent le trépas est la suite de ces terreurs soudaines. Tant est intime l'union de l'esprit & de l'ame, puisque celle-ci ne frappe le corps que du même coup qu'elle a reçu de l'esprit.

De cette expérience vous pouvez encore conclure que l'esprit & l'ame sont d'une nature corporelle. Car s'ils font mouvoir nos membres, s'ils nous arrachent des bras du sommeil, s'ils alterent la couleur du visage, & gouvernent à leur gré l'homme entier ; comme ces opérations

Nec tactum porrò sine corpore : ] nonne fatendum est

Corporeâ naturâ animum constare animamque ?

Præterea pariter fungi cum corpore , & unâ  
 Consentire animum nobis in corpore cernis.  
 Si minùs offendit vitam vis horrida lethi ,  
 Ossibus ac nervis disclusis intùs adacta ;  
 Attamen insequitur languor, terræque petitus  
 Suavis , & in terrâ mentis qui gignitur æstus,  
 Interdumque quasi exurgendi incerta voluntas.  
 Ergò corpoream naturam animi esse necesse  
 est :

Corporeis quoniam telis , ictuque laborat.

Is tibi nunc animus quali sit corpore , & unde  
 Constiterit , pergam rationem reddere dictis.  
 Principiò esse aio persubtilem , atque minutis  
 Perquàm corporibus factum constare ; id ita esse ,  
 Hinc licet advertas animum ut pernoscere possis.  
 Nil adeò fieri celeri ratione videtur ,  
 Quàm si mens fieri proponit & inchoat ipsa.  
 Ociùs ergò animus , quam res se perciet ulla ,  
 Ante oculos quarum in promptu Natura videtur.  
 At quod mobile tantopere est , constare rotundis  
 Perquàm seminis debet perquamque minutis ;  
 Momine uti parvo possint impulsa moveri.

supposent un contact, & le contact une substance corporelle, vous ne pouvez refuser à l'esprit & à l'ame la nature de la matiere.

D'ailleurs ne voyez-vous pas l'ame partager les fonctions du corps, & les impressions qu'il reçoit ? Si le coup n'est point mortel, si le choc n'endommage point les os & le tissu des nerfs, il en résulte néanmoins une défaillance générale, un doux abandon des membres, une pente délicieuse à tomber, suivie d'efforts combattus par une volonté indécise de se relever. La nature de l'ame est donc corporelle, puisque nous lui voyons éprouver toutes les impressions du corps.

Mais quels sont les élémens de cette ame ? De quelle espece d'atomes est-elle composée ? La suite va vous l'apprendre. Je dis d'abord qu'elle résulte de principes très-subtils & très-déliés. Vous en conviendrez, si vous réfléchissez à l'étonnante promptitude avec laquelle l'ame se décide & agit. La Nature ne nous montre point de corps plus actifs ; or cette grande mobilité suppose des élémens arrondis & déliés qui la forcent de céder aux plus légères impulsions. Si l'eau se meut avec facilité, si la moindre cause la met en agitation, c'est qu'elle a des atomes

Ad speciem, nihil ad pondus: mors omnia præstat,  
Vitalem præter sensum calidumque vaporem.

Ergo animam totam perparvis esse necesse est  
Seminibus, nexam per venas, viscera, nervos:  
Quatinus omnis ubi è toto jam corpore cessit,  
Extima membrorum circum-cæsurâ tamen se  
Incolumentam præstat, nec deficit ponderis hilum:  
Quod genus est Bacchi cum flos evanuit; aut cum  
Spiritus unguenti suavis diffugit in auras;  
Aut aliquo cum jam succus de corpore cessit;  
Nil oculis tamen esse minor res ipsa videtur  
Propterea, neque detractum de pondere quid-  
quam:

Nimirum, quia multa minutaque semina succos  
Efficiunt, & odorem in toto corpore rerum.  
Quare etiam atque etiam mentis naturam animæ-  
que,

Scire licet perquam paucillis esse creatam  
Seminibus; quoniam fugiens nil ponderis aufert.

Nec tamen hæc simplex nobis natura putanda  
est:

Tenuis enim quædam moribundos deserit aura,  
Mista vapore; vapor porrò trahit aëra secum;  
Nec calor est quisquam, cui non sit mistus & aër:  
Rara quòd ejus enim constat natura, necesse est  
Aëris inter eum primordia multa cieri.  
Jam triplex animi est igitur natura reperta.

rien ni de leur forme ni de leur poids. La mort, en ôtant le sentiment & la chaleur, ne touche point au reste. Ainsi cette précieuse substance que la nature a liée à nos veines, à nos nerfs, à nos viscères, est composée de molécules infiniment petites ; puisque sa sortie ne cause aucune diminution, ni dans la surface, ni dans la masse des corps. Ainsi le vin après avoir perdu son esprit, les parfums après avoir dissipé leur odeur, les corps savoureux épuisés de suc, ne paraissent ni moindres à la vue, ni plus légers au poids ; parce que les suc & les odeurs ne sont que les parties les plus subtiles des corps. Je le répète donc. L'esprit & l'ame sont les atomes les plus légers de la machine, puisqu'en la quittant, ils n'ôtent rien à son poids.

Ne croyez pas cependant que l'ame soit une substance simple. Les mourans exhalent un souffle léger mêlé de chaleur. La chaleur ne peut exister sans air, parce que ses parties n'étant pas étroitement liées, il est impossible qu'il ne se glisse quelques molécules d'air dans les interstices. Voilà donc déjà trois élémens de l'ame prouvés.

Nec tamen hæc sat sunt ad sensum cuncta  
creandum :

Nil horum quoniam recipit mens posse creare  
Sensiferos motus, quædam qui mente volutant.  
Quarta quoque his igitur quædam natura necesse  
est

Attribuatur : ea est omnino nominis experta  
Quæ neque mobilius quidquam, neque tenuius  
extat,

Nec magis è parvis aut lævibus ex elementis ;  
Sensiferos motus quæ didit prima per artus :  
Prima cietur enim, parvis perfecta figuris ;  
Indè calor motus, & venti tæca potestas  
Accipit ; indè aër ; indè omnia mobilitantur ;  
Tum quatitur sanguis ; tum viscera persentiscunt  
Omnia ; postremò datur ossibus atque medullis  
Sive voluptas est, sive est contrarius ardor.

Nec temerè huc dolor usque potest penetrare,  
neque acre

Permanere malum, quin omnia perturbentur ;  
Usque adeò ut vitæ desit locus atque animæ  
Diffugiant partes per caulas corporis omnes :  
Sed plerumque fit in summo quasi corpore finis  
Moribus : hanc ob rem vitam retinere vale-

Nunc ea quo pacto inter sese mista, quibusque

Mais ce n'en est pas encore assez pour produire le sentiment ; & l'on ne conçoit pas qu'aucun d'eux puisse créer ces mouvemens de sensation qui mettent l'entendement en jeu. Il faut donc leur joindre un quatriemè principe. Nous en ignorons absolument le nom : mais rien n'égale la mobilité, la finesse & le poli de ses élémens. C'est cet agent inconnu qui le premier imprime à nos membres le mouvement de la vie. Il doit à la petitesse de ses atomes d'être mis le premier en agitation. Aussi-tôt le mouvement se communique à la chaleur, au souffle & à l'air. Alors toute la machine est en action. Alors le sang bat dans nos veines, les visceres deviennent sensibles, les os & la moëlle éprouvent l'impression du plaisir ou de la douleur.

Mais la douleur, ni aucun mal violent ne peut pénétrer jusqu'à ce quatriemè élément, sans causer dans toute la machine un désordre tel, que la vie ne trouve plus d'asyle, & que l'ame décomposée se sauve du corps par toutes les issues. Heureusement la plûpart de ces chocs destructeurs bornent leur impression à la surface de nos corps ; précaution de la Nature à laquelle nous devons notre conservation.

Maintenant, ô Memmius, par que

Compta modis vigeant, rationem reddere aven-  
tem

Abstrahit invitum patrii sermonis egestas :

Sed tamen , ut potero summatim attingere , tan-  
gam.

Inter enim cursant primordia principiorum

Motibus inter se ; nihil ut secernier unum

Possit , nec spatio fieri divisa potestas :

Sed quasi multæ vis unius corporis extant.

Quod genus , in quovis animantium viscere volgò

Est odor & quidam calor & sapor ; & tamen ex his

Omnibus est unum perfectum corporis augmen-

Sic calor atque aër & venti cæca potestas

Mista , creant unam naturam , & mobilis illa

Vis , initum motûs ab se quæ dividit ollis ,

Sensifer unde oritur primum per viscera morus.

Nam penitus prorsum latet hæc natura subest-  
que ;

Nec magis hâc infrà quidquam est in corpore  
nostro ;

Atque anima est animæ proporrò totius ipsa :

Quod genus in nostris membris & corpore toto ;

Mista latens animi vis est animæque potestas ;

Corporibus quia de parvis paucisque creata est :

Sic tibi nominis hæc expers vis , facta minutis

Corporibus , latet ; atque Animai totius ipsa

Proporrò est anima , & dominatur corpore toto :

Consimili ratione necesse est ventus & aër ,

Et

cret , par quel mélange intérieur , ces quatre élémens peuvent-ils se combiner & faire un tout sensible ? La difette de notre langue m'interdit ces détails ; je me borne donc à vous en tracer de mon mieux une légère esquisse. Les atomes de ces quatre principes , mêlés ensemble , se meuvent de concert , sans pouvoir jamais se séparer , ni exercer leurs facultés a part , mais comme diverses puissances d'un seul & même tout ; & comme dans les visceres des animaux on distingue à la fois une odeur , une couleur , & une saveur propre ; quoique de la réunion de ces trois qualités résulte une seule & même substance : ainsi la chaleur , l'air & le soufle , cet agent secret forment un même tout , conjointement avec cet élément actif qui leur donne le principe du mouvement , & qui fait naître le sentiment dans toute la machine. C'est au centre de nos corps qu'est caché cet agent principal. Nous n'avons point de parties plus intimes ; c'est l'ame de notre ame & de même que l'esprit & l'ame se mêlent en secret dans nos membres ; parce qu'ils sont formés d'un petit nombre d'atomes déliés : de même ce principe qui n'a pas de nom , & qui doit son existence à des corpuscules très-subtils , est caché au fonds de nous-mêmes , où il est tout à la fois , je le répète , & l'ame de notre ame , & le mobile de nos corps. Le soufle,

Et calor inter se vigeant, commista per artus ;  
 Atque aliis aliud subsit magis emineatque ,  
 Ut quiddam fieri videatur de omnibus unum ;  
 Ne calor ac ventus seorsum, seorsumque potest  
 tas

Aëris interimant sensum diductaque solvant.

Est etiam calor ille animo , quem sumit in  
 irâ ;

Cùm ferviscit, & ex oculis micat acribus ardor :  
 Est & frigida multa comes formidinis aura ,  
 Quæ ciet horrorem in membris, & concitet ar-  
 tus :

Est etiam quoque pacati status aëris ille ,  
 Pectore tranquillo qui fit voltuque sereno :  
 Sed calidi plus est illis , quibus acria corda ;  
 Iracundaque mens facilè efferviscit in irâ :  
 Quo genere in primis vis est violenta leonum ,  
 Pectora qui fremitu rumpunt plerumque gemen-  
 tes

Nec capere irarum fluctus in pectore possunt.  
 At ventosa magis cervorum frigida mens est ,  
 Et gelidas citiùs per viscera concitat auras ,  
 Quæ tremulum faciunt membris existere motum,  
 At natura boum placido magis aëre vivit ,  
 Nec nimis irai fax unquam subdita percit  
 Fumida suffundens cæcæ caliginis umbras ,

l'air & la chaleur ne peuvent de même produire la vie dans nos membres qu'à l'aide d'un pareil mélange ; & bien que chacun de ces élémens puisse dominer sur les autres , ou en être dominé , leur assemblage n'en doit pas moins former un seul tout. S'ils agissent à part , ç'en est fait du sentiment ; leur séparation rompt tous les liens de la vie.

Néanmoins ils ont chacun leurs fonctions particulières. C'est la chaleur qui allume la colère , qui fait bouillonner le sang , & étinceller les yeux. Le souffle , vapeur froide , accompagne la crainte , fait frissonner & tressaillir les membres. Enfin c'est à l'air le plus tempéré des quatre principes , que nous devons cet état paisible de l'ame , qui répand la sérénité sur le visage. La chaleur domine dans les cœurs bouillans , coleres , faciles à s'allumer. Tel est sur-tout le lion , quadrupede fougueux , dont les flancs sont émus & gonflés sans cesse par d'affreux rugissemens , & dont la poitrine ne peut contenir les transports furieux. C'est le vent qui glace l'ame des cerfs , qui fait circuler rapidement dans leurs visceres un air froid , & qui excite dans leurs membres un tremblement général. Le bœuf doit la vie à un air plus tempéré. Son ame inaccessible aux feux de la colère , & aux traits de la crainte , n'est jamais ni offusquée par de noires vapeurs , ni en-

Nec gelidi torpet telis perfixa pavoris :  
Inter utrosque sita est, cervos sævosque leones.

Sic hominum genus est : quamvis doctrina politos  
Constituatur pariter quosdam ; tamen illa reliquit

Naturæ cujusque animæ vestigia prima :  
Nec radicitus evelli mala posse putandum est ;  
Quin proclivius hic iras decurrat ad acres,  
Ille meru citius paulò tentetur, at ille  
Tertius accipiat quædam clementius æquo :  
Inque aliis rebus multis differre necesse est  
Naturas hominum varias moresque sequaces :  
Quorum ego nunc nequeo cæcas exponere causas ;

Nec reperire figurarum tot nomina, quot sunt  
Principiis, unde hæc oritur variantia rerum.  
Illud in his rebus videor firmare potesse ;  
Usque adeò naturarum vestigia linqui  
Parvula, quæ nequeat ratio depellere dictis ;  
Ut nihil impediat dignam Diis degere vitam.

Hæc igitur natura tenetur corpore ab omni ;  
Ipsaque corporis est custos, & causa salutis.  
Nam communibus inter se radicibus hærent ;  
Nec sine pernicie divelli posse videntur.  
Quod genus è thuris glebis evellere odorem  
Haud facile est, quin intereat natura quoque ejus :

gourdie par un froid pénétrant. Elle tient le milieu entre celles du lion cruel & du cerf timide.

Il en est de même des hommes. L'éducation, en perfectionnant quelques ames, ne peut effacer ces traits dominans que la main de la Nature elle-même y a gravés. N'espérez pas pouvoir extirper les germes des vices, guérir celui-ci de son penchant à la colere, celui-là de sa timidité, un autre de cette faiblesse qui le rend en quelques circonstances plus indulgent qu'il ne faut. Il y a des différences essentielles dans les caracteres, comme dans les mœurs qui en sont la suite. Je ne puis maintenant en développer les causes secretes, ni trouver assez de noms pour les figures des principes d'où résulte cette diversité; mais je crois pouvoir assurer que l'étude & la réflexion, sans faire disparaître ces traces primitives, les affaiblissent à un tel point, que rien ne nous empêche d'aspirer à l'heureux calme dont jouissent les immortels.

Notre corps est donc l'enveloppe de l'ame, qui de son côté en est la gardienne & la protectrice: ce sont deux arbres qui tiennent aux mêmes racines, deux substances qu'on ne peut séparer sans les détruire. Il est impossible d'ôter à l'encens son odeur, sans détruire en même-

Sic animi atque animæ naturam corpore toto  
 Extrahere haud facile est, quin omnia dissolvantur :

Implexis ita principiis, ab origine primâ,  
 Inter se fiunt, consorti prædita vitâ :  
 Nec sine vi quidquam alterius sibi posse videtur  
 Corporis, atque animi seorsum sentire potestas ;  
 Sed communibus inter eos conflatur utrinque  
 Moribus æccensus nobis per viscera sensus.

Præterea corpus per se nec gignitur unquam,  
 Nec crescit, nec post mortem durare videtur :  
 Non enim, ut humor aquæ dimittit sæpe vaporem,  
 Qui datus est ; neque ab hæc causâ convellitur  
 ipse ,

Sed manet incolumis : non, inquam, sic animâ  
 Discidium possunt artus perferre relictî :  
 Sed penitus percunt convolsi conque putrescunt :  
 Ex ineunte ævo sic corporis atque animâ  
 Mutua vitales discunt contagia morus ;  
 Maternis etiam in membris, alvoque reposito  
 Discidium ut nequeat fieri sine peste maloque :  
 Ut videas, quoniam conjuncta est causa salutis,  
 Conjunctam quoque naturam consistere eorum.

Quod superest, si quis corpus sentire renutat,  
 Atque animam credit permistam corpore toto  
 Suscipere hunc motum, quem *Sensum* nominavimus ;

tems sa nature. Vous ne pouvez non plus arracher l'ame & l'esprit du corps, sans la dissolution des deux substances. La Nature a lié intimement leurs principes, dès le premier moment de leur formation, & les a soumis à la même destinée. Ils ne peuvent ni agir, ni sentir sans le secours l'un de l'autre; & c'est la réunion de leurs mouvemens, qui allume en nous le flambeau de la vie.

En effet le corps ne naît point sans l'ame; il ne croît point sans elle; il ne peut lui survivre. Les particules de feu dont se pénètre l'eau bouillante peuvent s'évaporer sans que l'eau elle-même se décompose pour cela. Mais les membres délaissés ne peuvent soutenir le départ de l'ame; leur tissu se brise & se putréfie. Exercées dès l'âge le plus tendre à porter conjointement le fardeau de la vie, ces deux substances sont unies si intimement, que, dans le sein maternel même, elles ne peuvent se séparer, sans périr. Et quand leurs conservations réciproques sont ainsi liées, soutiendrez-vous que leurs natures ne le sont pas?

Ainsi refuser le sentiment au corps, pour en revêtir l'ame qui est répandue dans nos membres, c'est combattre l'évidence. Comment démontrer

Vel manifestas res contra verasque repugnat:  
 Quid sit enim corpus sentire, quis afferet un-  
 quam,  
 Si non ipsa palam quod res dedit ac docuit nos?  
 At, dimissâ animâ, corpus caret undique sensu:  
 Perdit enim quod non proprium fuit ejus in ævo;  
 Multaque præterea perdit, cùm expellitur ævo.

Dicere porrò oculos nullam rem cernere posse;  
 Sed per eos animum ut foribus spectare reclusis;  
 Desipere est; contrâ cùm sensus dicat eorum:  
 Sensus enim trahit arque acies detrudit ad ipsas;  
 Fulgida præsertim cùm cernere sæpe nequimus,  
 Lumina luminibus quia nobis præpediuntur:  
 Quod foribus non fit; neque enim, quâ cerni-  
 mus ipsi,  
 Ostia suscipiunt ullum reclusa laborem.  
 Præterea, si pro foribus sunt lumina nostra;  
 Jam magis, exemptis oculis, debere videtur  
 Cernere res animus, sublatis postibus ipsis.

Illud in his rebus nequaquam sumere possis;  
 Democriti quod sancta viri sententia ponit;  
 Corporis atque animi primordia singula primis  
 Apposita alternis variare, acnectere membra:  
 Nam cùm multò sint animæ elementa minora,  
 Quàm quibus è corpus nobis & viscera constant;  
 Tum numero quoque concedunt, & rara per  
 artus

la sensibilité du corps, sinon par son union intime avec l'ame que nous venons d'établir ? Mais après la retraite de l'ame, le corps demeure privé de sentiment. C'est qu'ayant perdu pendant la vie un grand nombre de choses qui ne lui étaient point propres, la mort lui en enleve encore beaucoup d'autres.

Prétendre que les yeux ne voient point, qu'ils ne sont que des ouvertures à travers lesquelles l'ame apperçoit les objets, c'est une folie que dément la nature même de notre sens. Le sens pompe & ramasse les simulacres dans l'organe. Quand il ne peut fixer les objets éclatans, quand une lumiere trop vive trouble ses fonctions, il faudra donc dire que les portes, par où nous regardons, éprouvent des sensations pénibles ? Mais en admettant votre supposition, l'ame verra encore mieux, si on la débarrasse des yeux, de ces portes qui la gênent.

Mais ne croyez pas avec le sage Démocrite, qu'à chaque élément du corps réponde un élément de l'ame, & que ce mélange alternatif soit le lieu de nos organes. Car si les principes de l'ame sont plus déliés que ceux du corps & des visceres, ils sont aussi en plus petit nombre. La Nature les a semés avec économie ; & tout ce que vous seriez

Dissita sunt ; duntaxat ut hoc promittere possis ;

Quantula prima queant nobis injecta ciere

Corpora sensiferos motus in corpore , tanta

Intervalla tenere exordia prima animai :

Nam neque pulveris interdum sentimus adhæ-  
sum

Corpore ; nec membris incussam insidere cre-  
tam ;

Nec nebulam noctu ; nec aranei tenuia fila

Obvia sentimus , quandò obretimur euntes ;

Nec supra caput ejusdem cecidisse vietam

Vestem , nec plumas avium , papposque volan-  
tes ,

Qui nimiâ levitate cadunt plerumque gravatim ;

Nec repentis itum cujusviscunque animantis

Sentimus ; nec priva pedum vestigia quæque ,

Corpore quæ in nostro culices , & cætera ponunt :

Usque adeo prius est in nobis multa ciendum

Semina , corporibus nostris immista per artus ,

Quàm primordia sentiscant concussa animai ;

Et quàm intervallis tantis tuditantia possint

Concurrere , coire , & dissultare vicissim.

Et magis est animus vitai claustra coercens ,

Et dominantior ad vitam , quàm vis animai :

Nam sine mente animoque nequit residere per ar-  
tus ,

Temporis exiguam partem pars ulla animai ;

en droit d'assurer , c'est qu'entre les plus petits des premiers corps, autant il y en a qui peuvent exciter en nous de la sensation , autant il y a de parties d'ame disséminées dans nos membres. En effet nous ne sentons point la poussiere qui s'attache à nos membres, ni le fard appliqué sur notre peau, ni la rosée de la nuit, ni les fils de l'araignée, ces lacs imperceptibles qui nous enveloppent en marchant, ni la vieille dépouille que le même insecte laisse tomber sur nos têtes, ni les plumes des oiseaux, ni cette espee de coton que produit le chardon, & qui, après avoir flotté dans l'air, s'abaisse lentement à cause de son extrême légèreté, ni la marche de l'insecte qui rampe, ni enfin la trace distincte des pieds du moucheron, ou des autres animalcules qui se promènent sur nos membres. Il est donc nécessaire qu'un certain nombre d'éléments du corps soient ébranlés, avant que les atomes de l'ame, placés à des distances si considérables, puissent sentir l'impression, se réunir, se choquer & se rejeter réciproquement.

Au reste, l'esprit est le principal soutien de la vie; notre conservation dépend plus de lui que de l'ame. En effet, l'ame ne peut rester un seul instant dans nos membres sans l'esprit & le jugement; elle se dissipe jusqu'à la moindre par-

Sed comes insequitur facilè , & discedit in auras ,

Et gelidos artus in lethi frigore linoit.

At manet in vitâ , cui mens animusque remansit ;

Quamvis est circum-cæsis lacer undique membris  
Truncus , ademptâ animâ circum , membrisque  
remotis ,

Vivit , & ætherias vitales suscipit auras ;

Si non omnimodis , at magnâ parte animâ  
Privatus , tamen in vitâ cunctatur , & hæret.

Ut , lacerato oculo circum , si pupulâ mansit

Incolumis , stat cernendi vivata potestas ;

Dummodò ne totum corrumpas luminis orbem ,

Sed circumcidas aciem , solamque relinquis ;

Id quoque enim sine pernicie confiet eorum :

At si tantula pars oculi media illa peresa est ,

Incolumis quamvis alioqui splendidus orbis ,

Occidit extemplò lumen , tenebræque sequuntur :

Hoc anima atque animus vincti sunt fœdere semper.

Nunc age , nativos animantibus , & mortales

Esse animos animasque leves ut noscere possis ;

Conquisita diu , dulcique reperta labore ,

Digna tuâ pergam disponere carmina vitâ.

Tu fac utramque uno subjungas pomen eorum ;

ticule ; elle suit son guide dans les airs, & ne laisse aux membres flétris que le froid de la mort. Mais l'homme reste vivant, tant qu'il conserve l'esprit & le jugement ; son corps pourra être mutilé, & perdre en partie son ame & ses membres ; ce tronc informe respirera toujours, & conservera le sentiment : si vous ne le dépouillez pas de son ame toute entière, quelque faible portion que vous en laissiez subsister, ce sera un lien suffisant par lequel il tiendra encore à la vie. Ainsi quand même les parties qui environnent l'œil seraient déchirées, si la prunelle demeure intacte, la faculté de voir se conserve dans toute sa vigueur ; pourvu que la sphere entière de l'organe ne soit pas affectée, coupez les parties voisines, & laissez la prunelle isolée, la vue ne sera point en danger. Mais si vous endommagez le centre de l'organe qui n'est qu'une si petite partie de l'œil, quand même le reste de l'orbite serait pur & transparent, la lumière s'éteint tout-à-coup, & les ténèbres lui succèdent. Telles sont les loix invariables de l'union de l'esprit & de l'ame.

Apprenez maintenant, ô Memmius, que l'esprit & l'ame naissent & meurent avec le corps ; sujet digne de vous occuper ; heureux fruit d'une longue recherche. Mais comme ces deux substances, à cause de leur intime union, n'en for-

Atque animam, verbi causâ, cùm dicere pergam,  
Mortalem esse docens, animum quoque dicere  
credas

Quatinus est unum inter se, conjunctaque res est.

Principiò, quoniam tenuem constare minutis  
Corporibus docui; multòque minoribus esse  
Principiis factam, quàm liquidus humor aquai est,  
Aut nebula, aut fumus: nam longè mobilitate  
Præstat, & à tenui causâ magis icta movetur:  
Quippe ubi imaginibus fumi, nebulæque movetur:  
Quod genus, in somnis sopiti ubi cernimus alta  
Exhalare vapore altararia, ferreque fumum:  
(Nam procul hæc dubio nobis simulacra genun-  
tur.)

Nunc igitur, quoniam quassatis undique vasis  
Diffluere humorem, & laticem discedere cernis;  
Et nebula ac fumus quoniam discedit in auras:  
Crede animam quoque diffundi, multòque perire  
Ocius, & citius dissolvi corpora prima,  
Cùm semel omnibus è membris ablata recessit:  
Quippe etenim corpus, quod vas quasi constitit  
ejus,

Cùm cohibere nequit conquassatum ex aliquâ re,  
Ac rarefactum, detracto sanguine venis:  
Aère quî credas posse hanc cohiberier ullo,  
Corpore qui nostro rarus magis am cohibessit:

ment qu'une seule, réunissez-les sous la même dénomination ; & ce que je dirai de la mortalité de l'une , n'oubliez pas de l'appliquer à l'autre.

L'ame, comme je vous l'ai enseigné, est formée de molécules imperceptibles, beaucoup plus déliées que les éléments de l'eau, des nuages & de la fumée, puisqu'elle se meut avec plus de vitesse & de facilité, & que les simulacres des nuages & de la fumée agissent eux-mêmes sur elle : la vapeur des autels, & la fumée des sacrifices que nous voyons en songe, ( ne sont, comme on n'en peut douter, que les simulacres de ces objets. ) Or, si l'onde s'échappe de toute part d'un vase mis en pièces, si les nuages & la fumée se dissipent dans les airs, doutez-vous que l'ame séparée des membres ne s'évapore de même après sa retraite, que la substance ne périsse encore plus promptement, que ses principes ne se dissolvent en beaucoup moins de tems ? Et quand le corps, qui est, pour ainsi dire, le vaisseau de l'ame, décomposé par une attaque mortelle, ou raréfié par la perte du sang, n'est plus capable d'arrêter sa fuite, sera-t-elle retenue par l'air, fluide moins dense & plus facile à pénétrer ?

Præterea, gigni pariter cum corpore, & unâ  
 Crescere sentimus, pariterque senescere mentem.  
 Nam velut infirmo pueri teneroque vagantur  
 Corpore: sic animi sequitur sententia tenuis:  
 Indè, ubi robustis adolevit viribus ætas,  
 Consilium quoque majus, & auctior est animi  
 vis:

Post ubi jam validis quassatum est viribus ævi  
 Corpus, & obtusis ceciderunt viribus artus;  
 Claudicat ingenium, delirat linguaque mensque:  
 Omnia deficiunt, atque uno tempore defunt.  
 Ergò dissolvi quoque convenit omnem animam  
 Naturam, ceu fumus in altis aëris auras:  
 Quandoquidem gigni pariter, pariterque videtur  
 Crescere, &, ut docui, simul ævo fessa fatiscit.

Huc accedit uti videmus, corpus ut ipsum  
 Suscipere immanes morbos durumque dolorem:  
 Sic animum curas acres luctumque metumque:  
 Quare participem lethi quoque convenit esse.

Quin etiam morbis in corporis avius errat  
 Sæpe animus: dementit enim, deliraque fa-  
 tur;  
 Interdumque gravi lethargo fectur in altum  
 Æternumque soporem, oculis nutuque cadenti:  
 Unde neque exaudit voces, neque noscere vul-  
 tus

D'ailleurs, nous la voyons naître avec le corps, croître & vieillir avec lui. Dans l'enfance, une machine frêle & délicate sert de berceau à un esprit aussi faible qu'elle. L'âge, en fortifiant les membres mûrit aussi l'intelligence, & augmente la vigueur de l'ame. Ensuite, quand l'effort puissant des années a courbé le corps, émoussé les organes, & épuisé les forces, le jugement chancelle, & l'esprit s'embarrasse comme la langue. Enfin tous les ressorts de la machine manquent à la fois. N'est-il pas naturel que l'ame se décompose alors, & se dissipe comme une fumée dans les airs, puisque nous la voyons comme le corps naître, s'accroître, & succomber à la fatigue des ans ?

Ajoutez que l'esprit étant tourmenté par les soucis, la tristesse & l'effroi, comme le corps par la douleur & la maladie, doit, comme lui, participer à la mort.

Ne voyons-nous pas même souvent dans les maladies du corps, la raison s'égarer, la démence & le délire s'emparer de l'ame ? Quelquefois une violente léthargie la plonge dans un assoupissement profond & éternel. Les yeux se ferment, la tête n'a plus de soutien. Le malade n'entend point la voix, ne reconnaît point les

Illorum potis est, ad vitam qui revocantes  
 Circumstant, lacrymis rorantes ora genasque :  
 Quare animum quoque dissolvi fateare necesse  
 est :

Quandoquidem penetrant in eum contagia morbi.  
*Nam dolor ac morbus lethi fabricator uterque est :*  
 Multorum exitio perdocti quod sumus antè.

Denique cur hominem cum vini vis penetra-  
 vit

Acris, & in venas discessit diditus ardor,  
 Consequitur gravitas membrorum ? præpediun-  
 tur

Crura vacillanti ? tardescit lingua ? madet mens ?  
 Nant oculi ? clamor, singultus, jurgia glif-  
 cunt ?

Et jam cætera de genere hoc quæcunque sequun-  
 tur ?

Cur ea sunt, nisi quòd vehemens violentia vini  
 Conturbare animam consuevit corpore in ipso ?  
 At quæcunque queunt conturbari inque pediri,  
 Significant, paulò si durior insinuârit  
 Causa, fore ut percant, ævo privata futuro.

Quin etiam, subitâ vi morbi sæpe coactus,  
 Ante oculos aliquis nostros, ut fulminis ictu,  
 Concidit, & spumas agit, ingemit, & tremit  
 artus,

traits de ses parens en larmes qui entourent son lit , & s'efforcent de réveiller en lui le sentiment. Puisque la contagion du mal gagne ainsi l'ame , doutez-vous qu'elle ne soit aussi sujette à la dissolution ? Une expérience trop souvent répétée , ne vous a-t-elle pas appris que *la douleur & la maladie font les deux ministres de la mort ?*

Enfin lorsque le vin , cette liqueur active , s'est rendu maître de l'homme , & a fait couler son feu dans ses veines brûlantes , pourquoi ses membres sont-ils pesans ? sa démarche incertaine ? ses pas chancelans ? sa langue embarrassée ? son ame noyée ? ses yeux flottans ? Pourquoi ces clameurs ? ces hoquets impurs ? ces querelles & ces disputes ? enfin tous les désordres que l'ivresse traîne à sa suite ? Que signifient-ils ? sinon que la force du vin attaque l'ame elle-même au fond de nos corps. Or , toute substance qui peut être troublée & altérée , sera nécessairement détruite & privée de l'immortalité , si l'on suppose une cause plus forte à l'action de laquelle elle soit exposée.

Mais voici un autre spectacle : c'est un malheureux , attaqué d'un mal subit , qui tombe tout-à-coup à vos pieds , comme frappé de la foudre ; dont la bouche écume , dont la poitrine

Delipit, extentat nervos, torquetur, anhelat  
 Inconstanter & in jactando membra fatigat:  
 Nimirum, quia vis morbi distracta per artus  
 Turbat agens animam, spumans ut in æquore  
 falso

Ventorum validis fervercit viribus unda:  
 Exprimitur porro gemitus, quia membra do-  
 lore

Afficiuntur, & omninò quòd semina vocis  
 Ejiciuntur, & ore foràs glomerata feruntur,  
 Quà quasi consuêrunt, & sunt munita viai:  
 Desipientia fit, quia vis animi atque animai  
 Conturbatur, &, ut docui, divisa seorsum  
 Disjectatur, eodem illo distracta veneno.  
 Indè, ubi jam morbi se flexit causa, reditque  
 In latebras ater corrupti corporis humor;  
 Tum quasi talipedans primùm confurgit, & om-  
 nes

Paulatim redit in sensus, animamque recep-  
 tat.

Hæc igitur tantis ubi morbis corpore in ipso  
 Jactetur, miserisque modis distracta laboret;  
 Cur eandem credis sine corpore, in aëre aperto,  
 Cum validis ventis, ætatem degere posse?

Et quoniam mentem sanari, corpus ut ægrum,  
 Cernimus, & flecti, medicinâ posse videmus:  
 Id quoque præfagit mortalem vivere mentem:

gémît , dont les membres palpitent. C'est un frénétique qui se roidit , qui se débat , qui se met hors d'haleine , tant il se tourmente , s'épuise & s'agite en tout sens ; c'est que la violence du mal répandue dans les membres , pénètre jusqu'à l'ame , & la trouble , comme le souffle d'un vent impétueux fait bouillonner les flots écumans de la mer. Ces gémissemens qui vous attendrissent , c'est la douleur qui les arrache ; c'est que tous les élémens de la voix , chassés à la fois , se précipitent en foule par le canal qu'ils trouvent ouvert , & que l'habitude leur a rendu familier. La démence naît du trouble de l'esprit & de l'ame , qui séparés par la violence du mal exercent en désordre leurs facultés. Mais quand les humeurs qui causaient la maladie ont repris un autre cours ; quand le noir poison est rentré dans ses réservoirs cachés , le malheureux se relève d'abord en chancelant , & recouvre peu-à-peu l'usage des sens & de la raison. Voilà les maladies auxquelles l'ame est en proie dans le corps même. Pouvez - vous donc croire que sortie de ce corps , elle subsiste dans l'air au milieu des vents & des orages ?

D'ailleurs , puisque nous voyons l'ame se guérir comme un corps malade , & se rétablir avec les secours de la médecine , n'est-ce pas une nou-

Addere enim partes, aut ordine trajicere æquum  
est,

Aut aliud prorsum de summâ detrahere illum,  
Commutare animum quicumque adoritur, & infit,

Aut aliam quamvis naturam flectere quærit :

At neque transferri sibi partes, nec tribui vult,

Immortale quod est quidquam, neque defluere  
hilum.

Nam quodcunque suis mutatum finibus exit,

Continuò hoc mors est illius, quod fuit antè.

Ergò animus sive ægrefcit, mortalia signa

Mittit, uti docui, seu flectitur à medicinâ :

Usque adeò falsæ rationi vera videtur

Res occurrere, & effugium præcludere cuncti,

Ancipitique refutatu convincere falsum !

Denique sæpe hominem paulatim cernimus  
ire,

Et membratim vitalem deperdere sensum :

In pedibus primùm digitos livescere & ungues ;

Indè pedes & crura mori ; post indè per artus

Ire alios tractim gelidi vestigia lethi.

Scinditur atqui animæ quoniam natura, nec  
uno

Tempore sincera existit ; mortalis habenda est.

Quòd si fortè putas ipsam se posse per artus

Introrsum trahere & partes conducere in unum,

Atque ideò cunctis sensum deducere membris ;

quelle preuve de sa mortalité ? En effet il en est de l'âme, comme de toutes les substances connues. Vous ne pouvez changer son état, qu'en lui ajoutant des parties, en lui en ôtant, ou en les transposant. Mais une substance immortelle ne souffre point qu'on change l'ordre, qu'on accroisse ou qu'on diminue le nombre de ses élémens ; parce que tout être qui franchit les bornes de son essence par voie de transmutation, cesse aussi-tôt d'être ce qu'il était. Ainsi l'âme, soit dans la maladie, soit dans la convalescence vous donne des signes de mortalité. Ainsi la vérité heurte de front l'erreur, lui interdit tout subterfuge, & par des raisonnemens sans réplique triomphe de ses vains sophismes.

Enfin nous voyons quelquefois des hommes s'éteindre par degrés, & leurs membres perdre l'un après l'autre le sentiment. D'abord les ongles & les doigts des pieds deviennent livides ; ensuite la mort gagne les pieds, les jambes, & laisse ses traces sur toutes les autres parties qu'elle parcourt successivement. Puisque l'âme est alors divisée, & n'existe pas toute entière à la fois, nous devons la regarder comme mortelle. Si vous dites qu'en se ramassant intérieurement, en ramenant à elle ses parties disséminées, elle peut concentrer en elle-même le sentiment

At locus ille tamen, quò copia tanta animai  
 Cogitur, in sensu debet majore videri.  
 Qui quoniam nusquam est; nimirum, ut dixi-  
 mus antè,  
 Dilaniata foràs dispergitur; interit ergò.  
 Quin etiam, si jam libeat concedere falsum,  
 Et dare, posse animam glomerari in corpore  
 eorum,  
 Lumina qui linqunt moribundi parviculatim;  
 Mortalem tamen esse animam fateare necesse est:  
 Nec refert, utrùm pereat dispersa per auras,  
 An contractis in se partibus obbrutescat;  
 Quandò hominem totum magis ac magis undi-  
 que sensus  
 Deficit, & vitæ minùs, & minùs undique restat.

Et quoniam mens est hominis pars una, locoque  
 Fixa manet certo, velut aures atque oculi sunt,  
 Atque alii sensus, qui vitam cunque gubernant:  
 Et veluti manus atque oculus nareve, seorsum  
 Secreta à nobis nequeant sentire, neque esse:  
 Sed tamen in parvo liquuntur tempore tabi:  
 Sic animus per se non quit, sine corpore, & ipso  
 Esse homine, illius quasi quod vas esse videtur;  
 Sive aliud quidvis potis es conjunctius eii  
 Fingere; quandoquidem connexus corpori adhz-  
 ret.

Denique corporis atque animi vivata potestas  
 Inter

particulier de chaque membre , il semble que le lieu où se rassemble cette foule d'atomes animés , devrait être doué d'un sentiment bien exquis. Or , puisqu'on n'apperçoit rien de semblable , il faut , comme nous l'avons déjà dit , que l'ame arrachée à elle-même se dissipe au dehors , c'est-à-dire , qu'elle péricisse. Mais en vous accordant même votre fausse supposition , qu'elle rapproche ses parties quand on meurt par degrés , la mortalité n'en serait pas moins certaine. Qu'importe qu'elle se dissipe dans les airs en périssant , ou qu'elle s'étouffe en masse , puisque nous voyons le sentiment s'éteindre , & la vie se perdre par degrés ?

D'ailleurs , l'ame étant une partie du corps , y occupant une place déterminée , ainsi que les oreilles , les yeux & les autres sens , nos guides & nos maîtres ; puisque la main , l'œil & le nez séparés du corps ne peuvent ni sentir , ni exister , mais deviennent en peu de tems la proie de la corruption ; l'ame ne peut vivre non plus sans le corps qui en est le vaisseau , & même quelque chose de plus intime , puisqu'il ne forme qu'une seule substance avec elle.

Enfin le corps & l'ame ne doivent qu'à leur

Inter se conjuncta valent, vitâque fruuntur ;  
 Nec sine corpore enim vitales edere motus  
 Sola potest animi per se natura ; nec autem  
 Cassum animâ corpus durare & sensibus uti.  
 Scilicet avolsus radicitus ut nequit ullam  
 Dispicere ipse oculus rem, seorsum corpore toto :  
 Sic anima atque animus per se nil posse videntur :

Nimirum quia per venas & viscera mistim,  
 Per nervos atque ossa tenentur corpore ab omni ;  
 Nec magnis intervallis primordia possunt  
 Libera dissaltare ; ideò conclusa moventur  
 Sensiferos motus, quos extra corpus, in auras  
 Aëris, haud possunt post mortem ejecta moveri ;  
 Propterea quia non simili ratione tenentur :  
 Corpus enim atque animans erit aër, si cohibere  
 Sese anima, atque in eos poterit concludere motus,  
 Quos antè in nervis & in ipso corpore agebat.  
 Quare etiam atque etiam, resolute corporis omni  
 Tegmine, & ejectis extra vitalibus auris,  
 Dissolvi sensus animi fateare necesse est .  
 Atque animam, quoniam conjuncta est causa  
 duobus.

Denique cum corpus nequeat perferre animai  
 Discidium, quin id tetro tabescat odore ;  
 Quid dubitas, quin ex imo penitusque coorta  
 Emanarit, uti fumus, diffusa animæ vis ?

union leur existence & leur conservation. L'ame séparée du corps est incapable de produire toute seule les mouvemens de la vie ; & le corps privé de son ame ne peut ni subsister, ni user de ses organes. L'œil arraché de son orbite , & séparé du corps ne voit plus les objets : de même l'esprit & l'ame ne peuvent rien par eux-mêmes ; c'est que leurs élémens disséminés parmi les veines, les visceres, les nerfs & les os , & retenus par le corps entier ne peuvent s'écarter à de grandes distances ; & cet obstacle à leur dispersion facilite les mouvemens de la vie qui ne peuvent plus avoir lieu, lorsqu'après la retraite de l'ame ses principes ne sont plus de même assujettis dans l'atmosphère. En effet l'air pourrait devenir un corps animé, si l'ame y était aussi à l'étroit, & la sphere de son activité aussi resserrée qu'elle l'était auparavant dans notre corps. Je le répète donc. Après la dissolution de l'enveloppe corporelle, & l'expiration du souffle vital, il faut que le sentiment s'éteigne dans l'ame, puisque ce sont deux effets soumis à la même cause.

Enfin puisque les membres ne peuvent soutenir le départ de l'ame, sans se corrompre, sans exhaler une odeur fétide, pouvez-vous douter que l'ame décomposée ne se soit échappée du

Atque ideò tantâ mutatum putre ruinâ  
 Conciderit corpus penitus , quia mora loco sunt  
 Fundamenta foràs animæ manantque per artus ,  
 Perque viarum omnes flexus , in corpore qui  
 sunt ,

Atque foramina ? Multimodis ut noscere possis  
 Dispertitam animæ naturam exisse per artus ;  
 Et priùs esse sibi distractam , corpore in ipso ,  
 Quàm prolapsa foràs enaret in aëris auras ,

Quin etiam , fines dum vitæ vertitur intra ;  
 Sæpe aliquâ tamen è causâ labefacta videtur  
 Ire anima , & toto solvi de corpore membra ,  
 Et quasi supremo languescere tempore voltus ,  
 Molliaque exanguî cadere omnia corpore mem-  
 bra.

Quod genus est , animo *malè factum* cùm perhi-  
 betur ,

Aut animam liquisse ; ubi jam trepidatur , & omnes  
 Extremum cupiunt vires reprendre vinculum :  
 Conquassatur enim tum mens animæque potestas  
 Omnis , & hæc ipso cum corpore conlabefiunt ;  
 Ut gravior paulò possit dissolvere causa.

Quid dubitas tandem , quin extra prodata corpus ,  
 Imbecilla foras , in aperto , tegmine dempto ,  
 Non modò non omnem possit durare per ævum ;  
 Sed minimum quodvis nequeat consistere tempus ?

fond de nos corps , comme la fumée de l'intérieur du bois ? Cette altération des membres , causée par la putréfaction , cet écroulement général de l'édifice corporel n'annoncent-ils pas que l'ame qui lui servait de base a été déplacée , & que ses parties se sont dissipées par toutes les issues , tous les conduits de la machine ? Ainsi tout prouve que l'ame sort des membres dans un état de division , & qu'elle ne nage dans le fluide de l'air , qu'après avoir été décomposée dans le corps.

Souvent même , sans quitter le séjour de la vie , l'ame ébranlée par une violente secousse , paraît sur le point de s'en aller. Tout le système de la machine se relâche , le visage devient languissant comme au moment du trépas , & les membres flottans semblent prêts à se détacher d'un tronc où le sang ne circule plus. Tel est l'état d'un homme qui tombe en *défaillance* , & qui perd la connaissance ; assaut terrible dans lequel toute la machine fait un dernier effort contre la dissolution. Car alors l'ame entière tombe abattue avec le corps , & périrait si le choc devenait plus violent. Et vous croyez que sortie des membres , impuissante contre les attaques extérieures , sans abri , sans défense , il lui soit possible de subsister , je ne dis pas pendant l'éternité , mais même un seul instant ?

Nec sibi enim quisquam moriens sentire videtur  
 Ire foràs animam incolumem de corpore toto ;  
 Nec priùs ad jugulum & superas succedere fauces :  
 Verùm deficere in certâ regione locatam ;  
 Ut sensus alios in parti quemque sua scit  
 Dissolvi. Quod si immortalis nostra foret mens ,  
 Non jam se moriens dissolvi conquereretur ;  
 Sed magis ire foràs , vestemque relinquere , ut  
     anguis ,  
 Gauderet , prælonga senex aut cornua cervus.

Denique cur animi nunquam mens consilium-  
     que  
 Gignitur in capite, aut pedibus, manibusve ; sed  
     unis  
 Sedibus, & certis regionibus omnis inhæret ;  
 Si non certa loca ad nascendum reddita cuique  
 Sunt, & ubi quidquid possit durare creatum ;  
 Atque ita multimodis pro totis artibus esse,  
 Membrorum ut nunquam existat præposterus  
     ordo ?  
 Usque adeò sequitur res rem, neque flamma  
     creari in  
 Fluminibus solita est, neque in igni gignier algor.

Præterea, si immortalis natura animæ est,  
 Et sentire potest secreta à corpore nostro,  
 Quinque, ut opinor, eam faciundum est sensibus  
     auctam ;

D'ailleurs un mourant ne sent pas son ame sortir saine & sauve de son corps, & monter successivement du gosier au palais. Elle s'éteint à son tour, comme les autres sens, à l'endroit de la machine où la Nature l'a placée. Si elle était immortelle, bien loin de gémir de sa dissolution, elle s'en irait avec joie. Elle sortirait du corps, comme le serpent quitte sa dépouille, comme le cerf se défait de son vieux bois.

Enfin pourquoi la sensibilité & le raisonnement ne naissent-ils jamais dans la tête, les pieds, ou les mains ? pourquoi sont-ils affectés à un seul endroit, à une région fixe ? sinon parce que la Nature a assigné à l'une & à l'autre un lieu particulier pour y naître, & s'y conserver ; c'est ainsi qu'elle en a usé en une infinité de diverses manières, pour tous les membres du corps, entre lesquels elle n'a jamais permis que l'ordre fût perverti. Tel est l'enchaînement invariable des effets & des causes. Ainsi la flamme ne s'engendre point dans les fleuves, ni la glace dans le feu.

Mais si l'ame est immortelle de sa nature ; si, dégagée du corps, elle a la faculté de sentir, il faut, ce me semble, que vous lui donniez cinq

Nec ratione aliâ nosmet proponere nobis  
 Possumus infernas animas Acherunte vagare :  
 Pictores itaque , & scriptorum sæcla priora  
 Sic animas introduxerunt sensibus auctas :  
 At neque seorsum oculi , neque nares , nec manus  
     ipsa  
 Esse potest animæ ; neque seorsum lingua , nec  
     aures  
 Absque animâ per se possunt sentire , nec esse .

Et quoniam toto sentimus corpore inesse  
 Vitalem sensum , & totum esse animale videmus :  
 Si subitò medium celeri præciderit ictu  
 Vis aliqua , ut seorsum partem secernat utramque ;  
 Dispertita procul dubio quoque vis animæ ,  
 Et discissa , simul cum corpore disjicietur :  
 At quod scinditur , & partes discedit in ulla ,  
 Scilicet æternam sibi naturam abnuit esse .

Falciferos memorant currus abscindere membra  
 Sæpe ita defubitò permistâ cæde calentes ,  
 Ut tremere in terrâ videatur , ab artibus id quod  
 Decidit abscissum , cum mens tamen , atque ho-  
     minis vis ,  
 Mobilitate mali , non quit sentire dolorem ;  
 Et simul , in pugnæ studio quòd dedita mens  
     est ,  
 Corpore cum reliquo pugnam cædesque petissit ;

**Organes.** Il est impossible de vous la représenter sur les rives de l'Achéron sans la douer de sens, comme ont fait les Peintres & les Poëtes anciens. Mais l'ame ne peut sans corps, avoir des yeux, un nez, des mains, comme la langue & les oreilles ne peuvent sans ame, ni sentir, ni exister.

D'ailleurs, comme nous éprouvons que le sentiment de la vie est répandu dans toute la machine, que toutes les parties en sont animées; un coup prompt & violent, en séparant le tronc par le milieu, diviserait sans doute l'ame elle-même, & la ferait tomber, comme le corps, coupée en deux moitiés. Or, toute substance divisible ne peut prétendre à l'immortalité.

On dit qu'au fort de la mêlée, des chars armés de faux tranchent si rapidement les membres du guerrier animé au carnage, que souvent la partie coupée palpite sur le sable, avant que l'ame soit avertie de cette perte par la douleur; soit que la promptitude du mal en dérobe le sentiment, soit que l'ame, livrée toute entière à l'ardeur du combat, n'occupe ce qui lui reste de corps qu'à porter, ou à parer des coups. Un

Nec tenet, amissam lævam cum tegmine sæpe  
 Inter equos abstraxe rotas falcesque rapaces :  
 Nec cecidisse alius dextram, cùm scandit & inf-  
 tat.

Inde alius conatur adempto surgere crure,  
 Cùm digitos agit propter moribundus humi  
 pes :

Et caput abscissum, calido viventeque trunco,  
 Servat humi voltum vitalem oculosque paten-  
 tes,

Donec reliquias animai reddidit omnes.

Quin etiam tibi si linguâ vibrante minantis  
 Serpentis caudam, procero corpore, utrinque  
 Sit libitum in multas partes discindere ferro ;  
 Omnia jam seorsum cernes amcisa recenti  
 Volnere tortari, & terram conspergere tabo ;  
 Ipsam seque retro partem petere ore priorem,  
 Volneris ardenti ut morfu premat ic̄ta dolore.  
 Omnibus esse igitur totas dicemus in illis  
 Particulis animas ? At eâ ratione sequetur,  
 Unam animantem animas habuisse in corpore  
 multas.

Ergò divisa est ea quæ fuit una, simul cum  
 Corpore : quapropter mortale utrumque putan-  
 dum est ;

In multas quoniam partes discinditur æquè.

autre ne sçait pas que son bouclier & son bras gauche perdus au milieu des courriers, ont été broyés par les roues, & emportés par les faux. Celui-ci en pressant l'ennemi, & en escaladant les murs, ignore que sa main droite est détachée de son bras. Celui-là cherche à s'appuyer sur la cuisse qu'il n'a plus, tandis qu'à ses côtés son pied mourant remue encore les doigts sur le sable. Enfin lorsque la tête est séparée du corps, le tronc conserve la chaleur & la vie, le visage demeure animé, & les yeux ouverts, jusqu'à ce que les restes de l'ame se soient dissipés dans les airs.

Coupez en plusieurs tronçons la queue de ce énorme serpent dont le dard vous menace, vous verrez chaque partie séparée se tordre & distiller sur la terre un noir venin, tandis que la partie antérieure, furieuse de sa blessure, s'attaque elle-même par derrière avec ses propres dents. Disons nous que chaque tronçon a une ame entiere ? C'est en donner plusieurs à un seul animal. Il n'y en avait donc qu'une qui a été divisée avec le corps. Ainsi ils sont tous les deux mortels, puisqu'ils sont tous les deux divisibles.

Præterea, si immortalis natura animæ  
 Constat, & in corpus nascentibus insinuat:   
 Cur super anteaactam ætatem meminisse nequi-  
 mus,

Nec vestigia gestarum rerum ulla tenemus?  
 Nam si tantopere est animi mutata potestas,  
 Omnis ut astrarum exciderit retinentia rerum:  
 Non, ut opinor, id ab letho jam longiter errat.  
 Quapropter fateare necesse est, quæ fuit antè,  
 Interiisse, & , quæ nunc est, nunc esse crea-  
 tam.

Præterea si, jam perfecto corpore, nobis  
 Inferri solita est animi vivata potestas,  
 Tum cum gignimur, & vitæ cum limen inimus;  
 Haud ita conveniebat uti, cum corpore & unà  
 Cum membris videatur in ipso sanguine crêsse;  
 Sed velut in caveâ, per se sibi vivere solam  
 Convenit, ut sensu corpus tamen affluat omne:  
 Quare etiam atque etiam nec originis esse putan-  
 dam est

Expertes animas, nec lethi lege solutas.

Nam neque tantopere adnecti potuisse putan-  
 dum est

Corporibus nostris extrinsecus insinuat:   
 Quod fieri totum contra manifesta docet res:  
 Namque ita connexa est per venas, viscera,  
 nervos,

Mais si l'ame est immortelle, si elle s'insinue dans le corps au moment qu'il naît, pourquoi ne pouvons-nous nous rappeler notre vie passée ? pourquoi ne conservons-nous aucune trace de nos anciennes actions ? Si les facultés sont si fort altérées qu'elle ait entièrement perdu le souvenir des événemens précédens, cet état differe, ce me semble, bien peu de celui de la mort. Avouez donc que les ames d'autrefois sont mortes, & que celles d'aujourd'hui sont d'une nouvelle formation.

D'ailleurs, si l'ame s'insinuaît en nous, lorsqu'après la formation du corps nous mettons, pour ainsi dire, le pied sur le seuil de la vie, la verrions nous croître avec les membres dans le sang même ? Ne devrait-elle pas, comme l'oiseau prisonnier dans sa cage, vivre pour elle seule, indépendante du corps qu'elle anime ? Répétons-le donc sans cesse ; les ames ne sont ni exemptes d'origine, ni affranchies des loix du trépas.

Est-il croyable en effet qu'une substance étrangere eût pu se lier aussi intimément que nous le voyons, à nos organes, se répandre dans nos veines, nos nerfs, nos viscères & nos os, & communiquer du sentiment aux dents même ;

Ossaque, uti dentes quoque sensu participen-  
tur;

Morbus ut indicat, & gelidai stringor aquai,  
Et lapis oppressus subitis è frugibus asper.  
Nec, tam contextæ cum sint, exire videntur  
Incolumes posse, & salvas exsolvere sese  
Omnibus è nervis atque ossibus articulisque.

Quòd si fortè putas extrinsecùs insinuatam  
Permanare animam nobis per membra solere;  
Tantò quæque magis cum corpore fusa peribit.  
Quod permanat enim, dissolvitur: interit ergò.  
Disperitur enim per caulas corporis omnes.  
Ut cibus in membra atque artus cum diditur om-  
nes,

Disperit, atque aliam naturam sufficit ex se:  
Sic anima atque animus, quamvis integra recens  
in

Corpus eunt, tamen in manando dissolvuntur;  
Dum quasi per caulas omnes diduntur in artus  
Particulæ, quibus hæc animi natura creatur,  
Quæ nunc in nostro dominatur corpore, nata  
Ex illâ, quæ tunc peritat partita per artus.  
Quapropter neque natali privata videtur  
Esse die natura animæ, neque funeris expers.

Semina præterea linquuntur, necne, animam  
Corpore in exanimo? quòd si linquuntur & in-  
sunt;

qui outre leurs maladies propres , sont encore blessées , & par l'impression de l'eau glacée , & par le froissement imprévu d'un caillou mêlé aux alimens qu'elles triturent ? Ajoutez qu'étant aussi étroitement unie à la machine , l'ame ne peut , sans une dissolution totale , se dégager des nerfs , des os , des articulations.

Faire de l'ame un fluide étranger qui coule dans nos membres , & qui les pénètre , c'est multiplier & accélérer les causes de sa destruction. Car la fluidité est un état de dissolution , un état de mort. Il faut qu'alors l'ame se distribue dans tous les conduits de la machine. Or , si les alimens , en se filtrant dans nos membres , perdent leur nature pour se changer en une nouvelle substance , l'ame aussi , quoique entiere à son entrée dans le corps qui vient d'être formé , doit se décomposer en y circulant , & ses parties éparçes dans tous les canaux de la machine doivent former une nouvelle ame , une nouvelle reine de nos corps , produite par la premiere qui périt pour lors en se divisant dans les membres. L'ame a donc eu le jour de sa naissance , & elle aura celui de sa mort.

Reste-t-il , ou non , après la mort , quelques molécules de l'ame dans les membres ? S'il en

Haud erit, ut meritò immortalis possit haberi ;  
 Partibus amissis quoniàm libata recessu  
 Sin, ita sinceris membris, ablata profugit,  
 Ut nullas partes in corpore liquerit ex se ;  
 Unde cadavèra, rancenti jam viscere, ver-  
 mes

Expirant ? atque unde animantium copia tanta  
 Exos & exsanguis tumidos perfluctuat artus ?

Quòd si fortè animas extrinsecis insinuari  
 Vermibus, & privas in corpora posse venire  
 Credis ; nec reputas cur millia multa animarum  
 Conveniant, unde una recesserit ; hoc tamen est ut  
 Quærendum videatur & in discrimen agendum ;  
 Utrùm tandem animæ venentur semina quæque  
 Vermiculorum, ipsæque sibi fabricentur, ubi  
 sint ?

An jam corporibus perfectis insinuentur ?

At neque, cur faciant ipsæ, quareve laborent,  
 Dicere suppeditat ; neque enim, sine corpore  
 cùm sunt,

Sollicitæ volitant morbis algoque fameque.

Corpus enim magis his vitis adfines laborat ;

Et mala multa animus contagi fungitur ejus :

Sed tamen his esto quamvis facere utile corpus,

Quod subeant : at quâ possint, via nulla vide-  
 tur.

reste ; vous ne pouvez la regarder comme immortelle , puisqu'elle se retire appauvrie par cette diminution de parties : Si au contraire elle ne souffre aucune perte ; si le corps lui restitue fidèlement tous ses élémens , pourquoi la putréfaction des visceres donne-t-elle le jour à un peuple de vermisses ? D'où vient ce flux continuel d'insectes privés d'os & de sang , qui s'agitent au milieu des chairs gonflées ?

Si vous regardez les ames de ces animalcules , comme autant de substances étrangères qui se sont jointes à leurs corps ; si l'arrivée subite de tant d'ames , après le départ d'une seule , n'est pas pour vous un sujet de réflexions ; vous ne pouvez cependant vous dispenser de répondre à une question : chacune de ces ames choisit-elle les germes qu'elle veut animer , pour y construire sa demeure ? ou sont-elles reçues dans des organes déjà formés ? On ne voit pas pourquoi elles se tourmenteraient à se bâtir une prison , elles qui , sans organes , volent à l'abri des maladies , du froid , de la faim , de tous les maux qui sont le passage du corps , & que l'ame ne ressent que par son union avec lui. Mais supposons qu'il lui soit avantageux de se construire un corps pour y entrer , on ne voit pas au moins par quel moyen elle pourrait y réussir. Ne dites

Haud igitur faciunt animæ sibi corpora & artus.

Nec tamen est, ut jam perfectis insinuentur  
Corporibus; neque enim poterunt subtiliter esse  
Connexæ, neque consensu contagia fient.

Denique cur acris violentia triste leonum  
Seminium sequitur? doli' volpibus, & fuga cervis

A patribus datur, & patrius pavor incitat artus?  
Et jam cætera de genere hoc, cur omnia membris  
Ex ineunte ævo ingenerascunt inque genuntur;  
Si non certa suo quia semine seminioque  
Vis animi pariter crescit cum corpore toto?  
Quòd si immortalis foret & mutare soleret  
Corpora; permistis animantes moribus essent;  
Effugeret canis Hyrcano de semine sæpe  
Cornigeri incursum cervi, tremereque per auras

Aëris accipiter fugiens, veniente columbâ:  
Desiperent homines, saperent fera sæcla ferarum.

Illud enim falsâ fertur ratione, quod aiunt,  
Immortalem animam mutato corpore flecti.  
Quod mutatur enim, dissolvitur; interit ergò.  
Trajiciuntur enim partes, atque ordine migrant:

donc pas que l'ame se construit elle-même un corps & des membres. Ne dites pas non plus qu'elle entre dans des membres tout formés ; ou expliquez cette liaison intime , cet accord parfait entre les deux substances.

Enfin pourquoi le lion conserve-t-il toujours la férocité de son espèce ? pourquoi la ruse est-elle héréditaire aux renards, comme la fuite & la timidité l'est aux cerfs ? En un mot , pourquoi cette uniformité d'affections spirituelles qui naissent avec nous ? sinon parce que l'esprit ayant, comme le corps, son germe & ses éléments particuliers, les qualités de l'ame croissent & se développent par degrés en même-tems que la machine. Si elle était immortelle , si elle passait d'un corps dans un autre , les mœurs des animaux seraient mêlées : on verrait souvent le chien d'Hyrcanie fuir la rencontre du cerf ; le vorace épervier trembler dans l'air à la vue de la colombe , les hommes perdre la raison , & les bêtes féroces acquérir la sagesse.

Envain , pour résoudre ces difficultés , soutient-on que l'ame , sans cesser d'être immortelle , change de nature en changeant de corps : tout être sujet au changement est soumis à la dissolution , & ne peut manquer de périr par

Quare dissolvi quoque debent posse per artus,  
Denique ut intereant unà cum corpore cunctæ.  
Sin animas hominum dicent in corpora sem-  
per

Ire humanæ ; tamen quæram cur è sapienti  
Stulta queat fieri ; nec prudens sit puer ullus ;  
Nec tam doctus equæ pullus , quàm fortis equi  
vis :

Si non certa suo quia semine seminioque  
Vis animi pariter crescit cum corpore toto.  
Scilicet in tenero tenerascere corpore mentem  
Confugient ; quod si jam fit , fateare necesse est,  
Mortalem esse animam , quoniam mutata per  
artus

Tantopere amittit vitam sensumque priorem.

Quove modo poterit pariter cum corpore quo-  
que

Confirmata , cupitum ætatis tangere florem  
Vis animi ; nisi erit consors in origine primâ ?  
Quidve foràs sibi vult membris exire senectis ?  
An metuit conclusa manere in corpore purri ,  
Et domus ætatis spatium ne fessa vetusto  
Obruat ? at non sunt immortalis ulla pericla.

Denique connubia ad Veneris partusque fera-  
rum

Esse animas præstò , deridiculum esse videtur ;

la transposition & le désordre de ses parties ; l'ame doit donc se dissoudre dans les membres, & mourir toute entiere avec le corps. Si vous dites que les ames humaines ont toujours des corps humains pour domiciles, je vous demanderai comment de sages elles deviennent déraisonnables ; pourquoi l'enfant n'a pas la prudence en partage, ni le poulain de la jument les qualités du coursier belliqueux, sinon parce que l'ame a son germe propre qui se développe en même-tems que le corps. Vous direz donc pour dernière ressource qu'elle rajeunit dans les enfans ? Mais c'est avouer sa mortalité. Elle ne peut subir un changement si considérable, sans perdre la vie & le sentiment dont elle était douée auparavant.

Mais comment pourra-t-elle se fortifier avec le corps, atteindre en même-tems que lui à sa perfection, si l'instant de leur naissance n'a pas été le même ? pourquoi dans la vieillesse, se hâte-t-elle d'abandonner ses membres ? craint-elle de rester enfermée dans un corps putréfié ? a-t-elle peur que son vieux domicile ne s'écroule sur elle ? mais quel risque court une substance immortelle ?

Enfin il est ridicule de s'imaginer que les ames se rendent au moment précis de l'accouplement

Et spectare immortales mortalia membra  
 Innumero numero, certareque præproperanter  
 Inter se, quæ prima potissimaque insinuetur :  
 Si non fortè ita sunt animarum fœdera pacta,  
 Ut, quæ prima volans advenerit, insinuetur  
 Prima, neque inter se contendant viribus hilum.

Denique in æthere non arbor, non æquore in  
 alto

Nubes esse queunt, nec pisces vivere in arvis,  
 Nec cruor in lignis, nec saxis succus inesse :  
 Certum ac dispositum est, ubi quidquid crescat  
 & insit :

Sic animi natura nequit sine corpore oriri,  
 Sola, neque à nervis & sanguine longiùs esse :  
 Hoc si posset enim, multò priùs ipsa animi vis  
 In capite, aut humeris, aut imis calcibus esse  
 Posset, & innasci quâvis in parte soleret ;  
 Tandem in eodem homine, atque in eodem vase  
 maneret.

Quod quoniam in nostro quoque constat corpore  
 certum,

Di positumque videtur, ubi esse & crescere possit  
 Scorsum anima atque animus : tantò magis infi-  
 ciandum

Totum posse extra corpus durare genique.

Quare, corpus ubi interiit, periisse necesse est  
 Confiteare animam distractam in corpore toto.

& de la naissance des animaux, qu'un nombreux essaim de substances immortelles s'empres- sent autour d'un germe mortel, & se disputent l'avantage d'être introduite la première, à moins que, pour prévenir la discorde, elles ne conviennent entr'elles de céder la place à la plus diligente.

Voyez-vous des arbres dans l'air, des nuages dans l'Océan, des poissons dans les plaines, du sang dans le bois, des suc dans les cailloux ? non sans doute. Chaque être a son lieu marqué pour exister & pour croître. L'ame ne peut non plus naître isolée, ni vivre indépendante du sang & des nerfs. Si elle avait ce privilège, elle pourrait à plus forte raison se former dans la tête, dans les épaules, dans les talons, ou dans toute autre partie du corps, puisqu'enfin elle resterait toujours dans le même homme, dans le même vaisseau. Or si nous sommes sûrs que l'esprit & l'ame ont dans le corps un siège marqué pour leur existence & leur accroissement, ne sommes-nous pas bien plus autorisés à nier qu'ils puissent naître & subsister sans lui ? Ainsi quand la machine périt, il faut que l'ame elle-même soit décomposée.

Quippe etenim mortale æterno jungere, & unà  
 Consentire putare, & fungi mutua posse,  
 Desipere est. Quid enim diversius esse putandum  
 est,

Aut magis inter se disjunctum discrepitanſque,  
 Quàm mortale quod est, immortalī atque perenni  
 Jūctum, in concilio sævas tolerare procellas?

Præterea, quæcunque manent æterna, necesse est,  
 Aut, quia sunt solido cum corpore, respuere ictus,  
 Nec penetrare pati sibi quidquam, quod queat  
 arctas

Diffociare intus partes; ut materiai

Corpora sunt, quorum naturam ostendimus antè:  
 Aut ideò durare ætatem posse per omnem,  
 Plagarum quia sunt expertia; sicut inane est,  
 Quod manet intactum, neque ab ictu fungitur  
 hilum:

Aut ideò, quia nulla loci sit copia circum,  
 Quò quasi res possint discedere dissolvique;  
 Sicut summarum summa est æterna; neque extrà  
 Quis locus est, quo diffugiat; neque corpora  
 sunt, quæ

Possint incidere & validâ dissolvere plagâ.

At neque, uti docui, solido cum corpore mentis  
 Natura est; quoniam admistum est in rebus inane:  
 Nec tamen est ut inane; neque autem corpora  
 desunt,

Quelle folie d'unir le mortel à l'immortel , de supposer entr'eux un accord mutuel , une communauté de fonctions ! Qu'y a-t-il de plus différent , de plus distinct , & de plus opposé que ces deux substances , l'une périssable & l'autre indestructible que vous prétendez allier , pour leur faire supporter conjointement mille accidens funestes ?

Enfin un corps subsiste éternellement , ou parce que sa solidité résiste au choc , à la pénétration , à la dissolution , comme les principes de la matière , dont nous avons ci-dessus fait connaître la nature : ou parce qu'il ne donne pas de prise au choc , comme le vuide , cet espace impalpable , dans lequel se perd toute action destructive : ou enfin parce qu'il n'est point environné d'un espace qui puisse recevoir ses débris , après sa dissolution , comme le grand tout hors duquel il n'y a ni lieu où se dissipent ses parties , ni corps pour les heurter & les séparer. Or l'ame n'est pas immortelle en tant que solide , puisque je vous ai enseigné qu'il y a du vuide dans la nature ; elle ne l'est pas non plus comme vuide ; il n'y a que trop de corps dans cet univers infini , dont l'irruption soudaine ébranle son être , & l'expose

Ex infinito quæ possint fortè coorta,  
 Proruere hanc mentis violento turbine molem;  
 Aut aliam quamvis cladem importare pericli;  
 Nec porrò natura loci, spatiumque profundi  
 Deficit, expergi quò possit vis animai,  
 Aut aliâ quâvis possit vi pulsa perire:  
 Haud igitur lethi præclusa est janua menti.

Quòd si fortè ideò magis immortalis habenda est,  
 Quòd lethalibus ab rebus munita tenetur:  
 Aut quia non veniunt omninò aliena salutis;  
 Aut quia quæ veniunt, aliquâ ratione recedunt  
 Pulsa priùs, quàm, quid noceant, sentire queamus:  
 Scilicet à verâ longè ratione remotum est.  
 Præter enim quàm quòd morbis tum corporis ægrit,  
 Advenit id, quod eam de rebus sæpe futuris  
 Macerat, inque metu malè habet, curisque fatigat;  
 Præteritisque admissa annis peccata remordent.  
 Adde furorem animi proprium, atque obliviam re-  
 rum;  
 Adde quòd in nigras lethargi mergitur undas.

Nil igitur mors est, ad nos neque pertinet hi-  
 lum,

Quandoquidem natura animi mortalis habetur;  
 Et velut anteaçto nil tempore sensimus ægri,  
 Ad configendum venientibus undique Pœnis,  
 Omnia cum belli trepido concussa tumultu

au danger de périr. Enfin il existe des espaces immenses où ses parties élémentaires peuvent se disperser, & la substance périr de quelque manière que ce soit. Ce n'est donc pas pour elle qu'ont été fermées les portes du trépas.

Envain fonderiez-vous son immortalité sur l'avantage qu'elle a d'être à l'abri des causes de destruction : ou parce qu'elles n'arrivent pas jusqu'à elle, ou parce qu'elles sont repoussées de quelque manière que ce soit avant que nous sentions le mal qu'elles pourraient lui faire. Car sans compter les maladies du corps dont l'âme ressent l'atteinte, l'inquiétude de l'avenir la mine & la tourmente par des allarmes & des soucis continuels : le souvenir de ses crimes passés est un serpent qui la ronge. Ajoutez le délire, maladie propre à l'âme, la perte de la mémoire, & le sommeil lugubre de la léthargie.

Qu'est-ce donc que la mort, & que nous importent ses terreurs, si l'âme doit périr avec le corps ? Etions-nous sensibles aux troubles de Rome, dans les siècles qui ont précédé notre naissance, lorsque l'Afrique entière vint heurter l'Empire, lorsque les airs ébranlés retentirent au loin

Horrida contremuere, sub altis ætheris auris ;  
 In dubioque fuit sub utrorum regna cadendum  
 Omnibus humanis esset, terrâque marique.  
 Sic ubi non erimus, cum corporis atque animâ  
 Discidium fuerit, quibus è sumus uniter apti,  
 Scilicet haud nobis quidquam, qui non erimus  
 tum,

Accidere omninò poterit, sensumque movere ;  
 Non si terra mari miscebitur, & mare cœlo.

Et si jam nostro sentit de corpore, postquam  
 Distracta est animi naturæque potestas ;  
 Nil tamen hoc ad nos, qui cœtu conjugioque  
 Corporis atque animæ consistimus uniter apti :  
 Nec, si materiam nostram conlegerit ætas  
 Post obitum, rursumque redegerit, ut sita nunc  
 est,

Atque iterum nobis fuerint data lumina vitæ ;  
 Pertineat quidquam tamen ad nos id quoque factum,

Interrupta semel cum sit repetentia nostra.  
 Et nunc nil ad nos de nobis attinet, antè  
 Qui fuimus ; nec jam de illis nos afficit angor ;  
 Quos de materiâ nostrâ nova proferet ætas.  
 Nam cum respicias immensi temporis omne  
 Præteritum spatium, tum motus materiai  
 Multimodi quàm sint ; facile hoc adcredere posse  
 sis,

du bruit de la guerre, lorsque le genre humain attendit en suspens sur la terre & l'onde duquel des deux peuples il allait devenir la conquête. Hé bien ! quand nous aurons cessé de vivre, quand la mort aura séparé les deux substances dont l'union forme notre être, nous serons de même à l'abri des événemens ; ou plutôt nous ne serons plus, & les débris mêlés du ciel, de la terre & de la mer ne pourront réveiller en nous le sentiment.

Mais quand même l'esprit & l'ame, après leur retraite, auraient encore des sensations, quel intérêt pourrions-nous y prendre, nous qui ne sommes que le résultat de l'union intime du corps & de l'esprit ? & quand même après le trépas, le tems viendrait à bout de rassembler toute la matière de nos corps, de remettre chaque molécule dans l'ordre & la situation qu'elle a présentement, & de nous rendre une seconde fois le flambeau de la vie, cette renaissance ne nous regarderait plus, la chaîne de notre existence ayant été une fois interrompue. Qui de nous s'inquiète maintenant de ce qu'il fut jadis, ou de ce que le tems fera des débris de son cadavre ? En effet, en considérant le nombre infini des siècles passés, & l'étonnante variété des mouvemens de la matière, on concevra aisément que les atomes se sont trouvés

Semina sæpe in eodem, ut nunc sunt, ordine  
 posta :

Nec memori tamen id quimus deprendere mente.  
 Inter enim jecta est vitæ pausa, vagæque  
 Decurrârunt passim motus ab sensibus omnes.

Debet enim, miserè quoi fortè ægrèque futu-  
 rum est,

Ipsè quoque esse in eo tum tempore, cum male  
 possit

Accidere. At quoniam mors eximit im, prohi-  
 betque

Illum, cui possint incommoda conciliari

Hæc eadem, in quibus & nunc nos sumus, antè  
 fuisse :

Scire licet nobis nihil esse in morte timendum;  
 Nec miserum fieri, qui non est, posse; neque  
 hilum

Differre, an nullo fuerit jam tempore natus,  
 Mortalem vitam mors cui immortalis ademit.

Proinde ubi se videas hominem indignariet  
 ipsum

Post mortem fore, ut aut putrescat corpore pòsto,  
 Aut flammis interfiat, malisve ferarum;

Scire licet, non sincerum sonere, atque subesse  
 Cæcum aliquem cordi stimulum; quamvis neget

ipse

plus d'une fois arrangés comme ils sont aujourd'hui : mais il est impossible que la mémoire nous en instruisse ; parce que , pendant la longue pause de notre vie , les principes de nos ames se sont égarés dans des mouvemens tout-à-fait étrangers à la sensibilité.

On n'a rien à craindre du malheur , si l'on n'existe dans le tems où il pourrait se faire sentir. Mais puisque la mort , en faisant disparaître l'homme , sur qui pourraient fondre les maux auxquels nous sommes exposés , l'empêche , pour ainsi dire , d'avoir existé auparavant , qu'a-t-il à redouter ? Est-on malheureux quand on n'existe pas ? Et celui qu'une mort éternelle a délivré de la vie , n'est-il pas au même état que s'il ne fût jamais né ?

Ainsi , quand vous entendez un homme se plaindre du sort qui le condamne à servir de pâture aux vers , aux flammes , aux bêtes féroces ; soyez sûr qu'il n'est pas de bonne foi , qu'il ne se rend pas compte des inquiétudes mal développées dont son cœur est le jouet. A l'en-

Crederè se quemquam sibi sensum in morte futurum.

Non, ut opinor, enim dat, quod promittit; & indè

Nec radicitus è vitâ se tollit & eicit;

Sed facit esse sui quiddam super, inscius ipse.

Vivus enim sibi cum proponit quisque, futurum

Corpus, uti volucres lacerent in morte feræque;  
Ipse sui miseret; neque enim se vindicat hili-  
lum,

Nec removet fati à projecto corpore; & illud  
Se fingit, sensuque suo contaminat adstans.

Hinc indignatur se mortalem esse creatum;

Nec videt, in verâ nullum fore morte alium se,

Qui possit vivus sibi se lugere peremptum,

Stansque jacentem; nec lacerari, urive dolore.

Nam si in morte malum est, malis morsuque ferarum

Tractari; non invenio quî non sit acerbum

Ignibus impositum calidis, torrescere flammis;

Aut in melle situm suffocari, atque rigere

Frigore, cum in summo gelidi cubat æquore  
faxi;

Urgerive supernè obtritum pondere terræ.

At jam non domus accipiet te læta, neque uxor  
Optima, nec dulces occurrent oscula nati.

tendre , il ne doute pas que la mort n'éteigne en lui le sentiment ; mais il ne tient point sa parole. Il ne peut se faire mourir tout entier , & sans le sçavoir , il laisse toujours subsister une partie de son être. Quand il se représente pendant la vie , que son cadavre sera déchiré par les monstres & les oiseaux carnassiers , il déplore son malheur : c'est qu'il ne se dépouille point de lui-même , il ne se détache point de ce corps que la mort a terrassé , il croit que c'est encore lui , & debout à ses côtés , il l'anime encore de sa sensibilité. Voilà pourquoi il s'indigne d'être né mortel : il ne voit pas que la vraie mort ne laissera pas subsister une autre lui-même , un être vivant pour gémir de la mort , pour pleurer debout sur son cadavre étendu , pour être déchiré par les bêtes , & consumé par la douleur. Car si une des horreurs de la mort est de servir d'aliment aux hôtes des bois , je ne vois pas qu'il soit moins douloureux d'être consumé par les flammes , d'être étouffé par le miel , ou transi de froid dans un tombeau de marbre , ou d'être écrasé sous le poids de la terre par les pieds des passans.

Mais, dites-vous , cette famille dont je faisais le bonheur , cette épouse vertueuse , ces chers

Præripere, & tacitâ pectus dulcedine tangem:  
 Non poteris factis tibi fortibus esse, tuisque  
 Præsidio: miser! ô miser! aiunt, omnia ademit  
 Una dies infesta tibi tot præmia vitæ.

Illud in his rebus non addunt; nec tibi earum  
 Jam desiderium insidet rerum insuper unâ.

Quod bene si videant animo, distisque sequan-  
 tur;

Dissolvant animi magno se angore metuque:

Tu quidem, ut es letho sopitus, sic eris ævi

Quod superest, cunctis privatâ doloribus ægris:

At nos horrifico cineractum te propè busto

Insatiabiliter descebimus, æternumque

Nulla dies nobis mœrorem è pectore demet.

Illud ab hoc igitur querendum est, quid sit  
 amari

Tantopere; ad somnum si res redit atque quietem,

Cur quisquam æterno possit tabescere lectu?

Hoc etiam faciunt, ubi discubere, tenentque  
 Pocula sæpe homines, & inumbrant ora coronis,  
 Ex animo ut dicant: brevis hic est fructus ho-  
 mullis;

Jam fuerit, neque post unquam revocare licebit:

Tanquam in morte mali cumprimis hoc sit co-  
 rum,

Quod sitis exurat miseris atque arida torreat;

Aut alix cujus desiderium insideat rei.

enfans qui volaient au-devant de moi pour s'emparer de mes premiers baisers, & qui pénétraient mon cœur d'une joie intérieure & secrète, une gloire qui n'est pas encore à son comble, des amis à qui je puis être utile. O malheureux, malheureux que je suis ! un seul jour, un instant fatal me ravit toutes les douceurs de la vie. Sans doute ; mais vous n'ajoutez pas que la mort vous en ôte aussi le regret. Si on était bien convaincu de cette vérité, de combien de peines & d'allarmes ne se délivrerait-on pas ? l'assoupissement de la mort a fermé vos paupières : vous voilà pour le reste des siècles à l'abri de la douleur ; & nous, à côté d'un bûcher lugubre, nous versons sur vos cendres des flots de larmes, & le tems n'effacera jamais les traces de notre douleur. Insensés ! pourquoi nous dessécher dans le deuil & dans les pleurs ? Un sommeil paisible, un repos éternel, ne voilà-t-il pas un grand sujet d'affliction !

○ mes amis, livrons-nous à la joie, le plaisir est fugitif ! bientôt il va nous quitter pour ne plus revenir : c'est ainsi, que la coupe à la main, des convives couronnés de fleurs, s'animent à la gaieté. Ils craignent donc, après la mort, d'être dévorés par la soif, épuisés par la sécheresse, ou tourmentés par d'autres desirs ?

Nec sibi enim quisquam tum se, vitamque re-  
quitit;

Cùm pariter mens & corpus sopita quiescunt :  
Nam licet æternum per nos sic esse soporem,  
Nec desiderium nostri nos adtigat ullum ;  
Et tamen haudquaquam nostros tunc illa per artus  
Longè ab sensiferis primordia motibus errant ,  
Quin conreptus homo ex somno se conligit ipse.  
Multò igitur mortem minùs ad nos esse putandum ;  
Si minùs esse potest, quàm quòd nihil esse videmus.  
Major enim turbæ disiectus materiai  
Consequitur letho, nec quisquam expergitus ex-  
tat ,  
Frigida quem semel est vitai pausa secuta.

Denique si vocem rerum Natura repentè  
Mittat, & hoc aliquoi nostrum sic increpet ipsa :  
» Quid tibi tantopere est, Mortalis, quòd nimis  
ægris .  
» Luctibus indulges? quid mortem congemis, ac  
fles ?  
» Nam si grata fuit tibi vita antea, priorque ;  
» Et non omnia, pertusum congesta quasi in vas,  
» Commoda perfluxère, atque ingrata interiére :  
» Cur non, ut plenus vitæ conviva, recedis,  
» Æquo animoque capis securam, stulte, quie-  
tem ?  
» Sin ea, quæ fructus cunque es, periére profusa,

Quand le corps & l'ame reposent dans les bras du sommeil, on ne s'inquiete ni de soi, ni de la vie. Et bien que cet état de calme puisse durer éternellement, il n'est jamais troublé par le regret de notre existence. Néanmoins les mouvemens de la sensibilité ne sont pas tellement égarés pendant le sommeil, que le réveil ne puisse aisément les ramener à leur direction. La mort est donc encore moins que le sommeil, si ce qui n'est rien peut avoir des degrés : elle cause plus de désordre & de confusion dans les principes, & interdit pour toujours le réveil à qui-conque a une fois senti son froid repos.

Si la Nature élevait tout-à-coup la voix, & nous faisait entendre ces reproches : » Mortel, » pourquoi te désespérer ainsi immodérément ? » pourquoi gémir & pleurer aux approches de la » mort ? Si tu as passé jusqu'ici des jours agréa- » bles, si ton ame n'a pas été un vase sans fond » où se soient perdus les plaisirs & le bonheur, » que ne fors-tu de la vie, comme un convive » rassasié, comme un voyageur qui touche au » port ? Si au contraire tu as laissé échapper » tous les biens qui se sont offerts, si la vie ne

» Vitæque in offensus est : cur amplius addere quaeris,

» Rursum quod pereat malè, & ingratum occidat omne ?

» Nec potius vitæ finem facis, atque laboris ?

» Nam tibi præterea quod machiner, inveniamque

» Quod placeat, nihil est : eadem sunt omnia semper.

» Si tibi non annis corpus jam marcet, & artus

» Confecti languent : eadem tamen omnia restant,

» Omnia si pergas vivendo vincere sæcla ;

» Atque etiam potius, si nunquam sis moriturus.

Quid respondeamus, nisi justam intendere litem

Naturam, & veram verbis exponere causam ?

At qui obitum lamentetur, miser amplius æquo,

Non meritò inclamet magis, & voce increperacri ?

» Aufer ab hinc lacrimas, barathro, & compeſce querelas.

Grandior hic verò si jam, seniorque queratur :

» Omnia perfructus vitæ præmia, marces !

» Sed quia semper aves, quod abest, præsentia remnis,

» Imperfecta tibi elapsa est ingrataque vita,

» t'offre plus que des dégoûts, pourquoi voudrais-  
 » tu multiplier des jours qui doivent s'écouler  
 » avec le même désagrément, & s'évanouir à  
 » jamais sans te procurer aucun plaisir ? Que ne  
 » cherche-tu dans la fin de ta vie un terme à  
 » tes peines ? Car enfin quelques efforts que je  
 » fasse, je ne peux rien inventer de nouveau qui  
 » te plaise ; je n'ai toujours à t'offrir que le même  
 » enchaînement. Ton corps n'est pas encore usé  
 » par la vieillesse, ni tes membres flétris par les  
 » ans : mais attends-toi à voir toujours la même  
 » suite d'objets, quand même ta vie triomphe-  
 » rait d'un grand nombre de siècles, & bien plus  
 » encore si jamais elle ne doit finir. »

Eh bien ! qu'aurions-nous à répondre à la  
 Nature, sinon que le procès qu'elle nous intente  
 est juste ? » Mais si c'est un malheureux plongé  
 » dans la misère qui se lamente au bord de la  
 » tombe, n'aurait-elle pas encore plus de raison  
 » de l'accabler de reproches, & de lui crier d'une  
 » voix menaçante, insensé, va pleurer loin d'ici,  
 » ne m'importune plus de tes plaintes ? » Et à ce  
 » vieillard accablé d'années, qui ose encore mur-  
 » murer : » Homme insatiable, tu as parcouru la car-  
 » rière des plaisirs, & tu t'y traînes encore : moins  
 » riche de ce que tu as, que pauvre de ce que tu n'as  
 » pas, tu as toujours vécu sans plaisir, tu n'as vécu

» Nec opinanti mors ad caput adstitit antè  
 » Quàm satur ac plenus possis discedere rerum.  
 » Nunc aliena tuâ tamen ætate omnia mitte ;  
 » Æquo animoque , agendum , jam aliis concede ;  
     neceſſe eſt.

Jure , ut opinor , agat , jure increpet inciletque.  
 Cedit enim rerum novitate extruſa vetuſtas  
 Semper ; & ex aliis aliud reparare neceſſe eſt ;  
 Nec quidquam in barathrum , nec tartara decidit  
     atra.

Materies opus eſt ut creſcant poſtera ſæcla :  
 Quæ tamen omnia te , vitâ perfuncta , ſequentur.  
 Nec minus ergò ante hæc , quàm nunc , cecidère  
     cadentque.

Sic aliud ex alio nunquam deſiſtet oriri ,  
 Vitaque mancupio nulli datur , omnibus uſur.

Reſpice item quàm nil ad nos antea cta vetuſtas  
 Temporis æterni fuerit , quàm naſcimur antè.  
 Hoc igitur ſpeculum nobis Natura futuri  
 Temporis exponit : poſt mortem denique noſtram,  
 Num quid ibi horribile apparet ? num triſte vide-  
     tur

Quidquam ? nonne omni ſomno ſecurius exſtat ?

Atque ea nimirum , quæcunque Acherunte pro-  
     fundo  
 Proſtrata ſunt eſſe , in vitâ ſunt omnia nobis.

» qu'à demi, & la mort vient te surprendre avant  
 » que ton avidité soit assouvie. L'heure est venue,  
 » renonce à mes présens, ils ne sont plus de ton  
 » âge ; laisse jouir les autres, & fais le sacrifice  
 » de bon gré, puisqu'il est indispensable. »

Ces reproches ne sont-ils pas justes ? n'est-ce pas une loi de la Nature que la vieillesse cede la place au jeune âge, & qu'ainsi les êtres se perpétuent les uns par les autres ? rien ne tombe dans l'abyme du tartare. Il faut que la génération présente serve de semence aux races futures. Elles passeront bientôt elles-mêmes, & ne tarderont pas à te suivre : les êtres actuellement existans disparaîtront comme ceux qui les ont précédés. Chacun fournit sa part aux reproductions de la nature ; & nous n'avons que l'usufruit de la vie, sans en avoir la propriété.

Quel rapport ont eu avec nous les siècles sans nombre qui ont précédé notre naissance ? C'est un miroir où la Nature nous montre les tems qui suivront notre mort. Qu'ont-ils donc de si triste, & de si effrayant ? N'est-ce pas la tranquillité du plus profond sommeil ?

Toutes les horreurs qu'on raconte des enfers, c'est dans la vie que nous les trouvons, Ce Tan-

Nec miser impendens magnum timet aëre saxum  
 Tantalus, ut fama est, casâ formidine torpens :  
 Sed magis in vitâ Divûm metus urget inanis  
 Mortales, casumque timent, quemcunque ferat  
 Fors.

Nec Tityum volucres inveniunt Acherunte jacen-  
 tem :

Nec, quod sub magno scrutentur pectore, quid-  
 quam

Perpetuam ætatem poterunt reperire profectò,  
 Quamlibet immani projectu corporis exstet,  
 Qui non sola novem dispensis jugera membris  
 Obtineat, sed qui terrai totius orbem :

Non tamen æternum poterit perferre dolorem ;  
 Nec præbere cibum proprio de corpore semper.  
 Sed Tityus nobis hic est, in amore jacentem  
 Quem volucres lacerant, atque exest anxius angor  
 Aut aliâ quâvis scindunt cupidine curæ.

Sisyphus in vitâ quoque nobis ante oculos est,  
 Qui petere à populo fasces, sævasque secures  
 Imbibit, & semper victus, tristisque recedit.  
 Nam petere imperium, quod inane est, nec datur  
 unquam,

Atque in eo semper durum sufferre laborem ;  
 Hoc est adverso nixantem trudere monte  
 Saxum, quod tamen à summo jam vertice rursum  
 Volvitur, & plani raptim petit æquora campi.

saie glacé d'effroi sous l'énorme rocher qui menace ruine, c'est l'homme livré à la superstition, qui redoute le vain courroux des Dieux dans tous les événemens qu'amène le hazard.

Il n'est pas vrai que Titye couché sur le bord de l'Achéron soit dévoré par des oiseaux. Trouveraient-ils pendant l'éternité de quoi fouiller dans sa vaste poitrine, quand même l'énorme étendue de son corps couvrirait la terre entière, au lieu de neuf arpens ? Pourrait-il d'ailleurs suffire à une douleur éternelle, & fournir d'éternels alimens à la voracité de ses bourreaux ? Le vrai Titye est celui que l'amour a terrassé, que rongent les foudres dévorans, & dont le cœur est en proie à tous les tourmens des passions.

Le vrai Sisiphe est celui qui s'obstine à demander au peuple les haches & les faisceaux, & qui se retire toujours avec des refus, & la tristesse dans le cœur. S'épuiser en travaux continuels pour un honneur qui n'est rien, & qu'on ne peut obtenir, voilà ce que j'appelle pousser avec effort vers la cime d'un mont un énorme rocher qui retombe aussi-tôt, & roule précipitamment dans la plaine.

Deinde animi ingrata naturam pascere semper,  
 Atque explere bonis rebus, satiareque nunquam;  
 Quod faciunt nobis annorum tempora, circum  
 Cum redeunt, fœtusque ferunt; variosque lepores,  
 Nec tamen explemur vitæ fructibus unquam:  
 Hoc, ut opinor, id est, ævo florente puellas,  
 Quod memorant, laticem pertusum congerere  
 in vas,  
 Quod tamen expleri nullâ ratione potestur.

Cerberus & Furiæ jam verò, & lucis egenus  
 Tartarus, horriferos eructans faucibus æstus,  
 Hæc neque sunt usquam, neque possunt esse pro-  
 fectò.

Sed metus in vitâ pœnarum pro malefactis  
 Est insignibus insignis, scelerisque lucla  
 Carcer, & horribilis de saxo jactu' deorsum  
 Verbera, carnifices, robur, pix, lamina, tædæ.  
 Quæ tamen & si absunt: at mens sibi conscia facti  
 Præmetuens, adhibet stimulos, torretque flagel-  
 lis;

Nec videt interea, qui terminus esse malorum  
 Possit, nec quæ sit pœnarum denique finis;  
 Atque eadem metuit, magis hæc ne in morte gra-  
 vescant,  
 Hinc Acherusia fit stultorum denique vita.

Hoc etiam tibi tute interdum dicere possis:

Repâître à chaque instant la faim de son ame, la combler de biens , sans jamais la rassasier , voir le retour annuel des saisons , en cueillir les fruits , s'enyvrer de leurs douceurs , & n'être pas encore content de tous ces avantages , n'est-ce pas le supplice de ces jeunes princesses qui fournissent sans cesse de l'eau à un vase sans fond , sans pouvoir jamais le combler ?

Ce Cerbere , ces Furies , ce tartare ténébreux dont les bouches vomissent la flamme , sont autant d'objets fabuleux qui n'existent point , & ne peuvent exister. Mais les malfaiteurs sont punis dans cette vie , par la crainte des peines proportionnées à leurs crimes. Tels sont les cachots , la cimè du Capitole , les faisceaux , les tortures , les poteaux , la poix , les lames , les torches. Et si les bourreaux manquent , la conscience elle-même en fait la fonction ; elle déchire le cœur de ses fouets , elle le perce de ses aiguillons. Joignez à ces tourmens l'incertitude de l'état futur. On ne sçait quel doit être le terme des maux qu'on endure : on craint que la mort ne les aggrave encore. Ainsi la vie présente est l'enfer des insensés.

**Homme injuste , ne devrais-tu pas quelquefois**



te dire ? Ancus lui-même est mort, ce bon Prince, supérieur à moi par ses vertus. Les rois, les grands de la terre, après avoir gouverné le monde, ont tous disparu. Ce Monarque de l'Asie, qui s'ouvrit jadis une route dans l'immensité des mers, qui apprit à ses légions à marcher sur l'abyme profond, bravant le vain courroux de l'élément captif qui frémissait sous ses pieds, il est mort lui-même, & son ame a quitté ses membres défaillans. Scipion, ce foudre de guerre, la terreur de Carthage, a livré ses ossemens à la terre, comme le plus vil de ses esclaves. Joignez-y les inventeurs des sciences & des arts, les compagnons des Muses, & Homère leur souverain qui repose comme eux dans la tombe. Enfin Démocrite averti par l'âge que les ressorts de son esprit commençaient à s'user, alla présenter lui-même sa tête à la mort. En un mot, Epicure lui-même a vu le terme de sa carrière, lui qui plana bien au-dessus de la sphere commune, & qui éclipsa les plus brillans génies, comme l'éclat du soleil levant fait disparaître la lumière des étoiles.

Et tu balances, tu t'indignes de mourir, toi dont la vie est une mort continuelle, qui te vois mourir à chaque instant, toi qui livres au sommeil la plus grande partie de tes jours, qui

Et vigilans stertis , nec somnia cernere cessas ,  
 Sollicitamque geris causâ formidine mentem ?  
 Nec reperire potes , quid sit tibi sæpe mali ;  
 cum

Ebrius urgeris multis miser undique curis ,  
 Atque animi incerto fluitans errore vagaris ?

Si possent homines, proinde ac sentire videntur  
 Pondus inesse animo , quod se gravitate fatiget,  
 Et quibus id fiat causis cognoscere , & unde  
 Tanta mali tanquam moles in pectore constet :  
 Haud ita vitam agerent , ut nunc plerumque vi-  
 demus ,

Quid sibi quisque velit nescire , & quærere sem-  
 per ,

Commutare locum , quasi onus deponere possit.

Exit sæpe foràs magnis ex ædibus ille,  
 Esse domi quem pertæsum est ; subitòque revertit :  
 Quippe foris nihilò melius qui sentiat esse.  
 Currit agens mannos ad villam hic præcipitanter,  
 Auxilium tectis quasi ferre ardentibus instans :  
 Oscitat extemplò , tetigit cum limina villæ ;  
 Aut abit in somnum gravis , atque obliviam quærit ;  
 Aut etiam propèrans urbem petit , atque revisit.  
 Hoc se quisque modo fugit : at, quem scilicet ,  
 ut fit ,

Effugere haud potis est , ingratis hæret & angit ,  
 Propterea

Dors même en veillant, & dont les idées sont des songes ; toi qui toujours en proie aux préjugés, aux terreurs chimériques, aux inquiétudes dévorantes, ne sçais pas en démêler la cause, & dont l'ame est toujours incertaine, flottante, égarée.

Si les hommes connaissaient la cause & l'origine des maux qui assiegent leur ame, comme ils sentent le poids accablant qui s'appesantit sur eux, leur vie ne serait pas si malheureuse. On ne les verrait pas chercher toujours, sans sçavoir ce qu'ils desirent, & changer sans cesse de place, comme si, par cette oscillation continuelle, ils pouvaient se délivrer du fardeau qui les opprime.

Celui-ci quitte son riche palais pour se dérober à l'ennui ; mais il y rentre un moment après, ne se trouvant pas plus heureux ailleurs. Cet autre se sauve à toute bride dans les terres. On dirait qu'il accourt y éteindre un incendie : mais à peine en a-t-il touché les limites, qu'il y trouve l'ennui. Il succombe au sommeil, & cherche à s'oublier lui-même. Dans un moment, vous allez le voir regagner la ville avec la même promptitude. C'est ainsi que chacun se fuit sans cesse ; mais on ne peut s'éviter. On se retrouve,

Propterea morbi quia causam non tenet æger :  
 Quam bene si videat , jam rebus quisque relictis  
 Naturam primùm studeat cognoscere rerum ;  
 Temporis æterni quoniam , non unius horæ ,  
 Ambigitur status , in quo sit mortalibus omnis  
 Ætas post mortem , quæ restat cunque , manenda :

Denique tantoperè in dubiis trepidare peri-  
 clis ,

Quæ mala nos subigit vitæ tanta cupido ?  
 Certa quidem finis vitæ mortalibus adstat ;  
 Nec devitari lethum pote ; quin obeamus.

Præterea , versamur ibidem , atque infamum  
 usque ;

Nec nova vivendo procuditur ulla voluptas.  
 Sed dum abest , quod avemus , id exsuperare vi-  
 detur

Cætera : post aliud , cum contigit illud , avemus ;  
 Et sitis æqua tenet vitæ semper hiantes ;  
 Posteraque in dubio est fortunam quam vohat ætas,  
 Quidve ferat nobis casus , quive exitus instet.

Nec profum , vitam ducendo , demimus hi-  
 lum

Tempore de mortis ; nec deliberare valemus ,  
 Quò minùs esse diu possimus morte precepti.  
 Proinde licet quotvis vivendo condere sæcla ;

on s'importune, on se tourmente toujours. C'est qu'on ignore la cause de son mal. Si on la connaissant, renonçant à tous ces vains remèdes, on se livrerait à l'étude de la nature, puisqu'il est question, non pas du sort d'une heure, mais de l'état éternel qui doit succéder à la mort.

Que signifient ces allarmes qu'un amour mal-entendu de la vie vous inspire dans les dangers ? Apprenez donc, ô mortels, que vos jours sont comptés, & que, l'heure fatale venue, il faut partir sans délai.

Et en vivant plus long-tems, ne serez-vous pas toujours habitans de la même terre ? La Nature inventera-t-elle pour vous de nouveaux plaisirs ? Non sans doute. Mais le bien qu'on n'a pas paraît toujours le bien suprême. En jouit-on ? c'est pour soupirer après un autre ; & les desirs en se succédant entretiennent dans l'ame la soif de la vie. Ajoutez l'incertitude de l'avenir & du sort que l'âge futur nous prépare.

Ne croyez pas au reste que la durée de votre vie sera retranchée de celle de votre mort. Vous n'en serez pas moins de tems victime du trépas. Quand même vous verriez la révolution de plusieurs siècles, il vous restera toujours une

Mors æterna tamen nihilominus illa manebit :  
Nec minus ille diu jam non erit, ex hodierno  
Lumine qui finem vitæ fecit, & ille,  
Mensibus atque annis qui multis occidit antè;

*Finis Libri Tertij.*



mort éternelle à attendre ; & celui que la terre vient de recevoir , ne fera pas moins long-tems mort , que celui dont elle enferme les dépouilles depuis un grand nombre d'années.

*Fin du Livre Troisième.*





# NOTES

## DU PREMIER LIVRE.

---

P A G E 5. V. 2.

**O**N a beaucoup raisonné sur cette Invocation de Lucrece. Bayle ne la regarde que comme un pur jeu d'esprit, ce sont ses termes; il ajoute que tous les poètes invoquant la Divinité qui préside au genre de poésie qu'ils traitent, Lucrece devait invoquer Vénus comme la Divinité des poètes physiciens. Mais Bayle n'a vu que la moitié du tableau. D'autres ont regardé cette invocation comme un hommage involontaire que Lucrece rend malgré lui à la Divinité. Ils ne méritent pas d'être réfutés. Lucrece explique lui-même son invocation par ces vers du premier livre.

Quandò aliù ex alio reficit Natura, neque  
ullam

Rem gigni patitur, nisi morte adjutam alienâ.

VÉNUS était la Déesse de la génération, Mars le Dieu de la destruction; & tout devient clair

au moyen de cette explication que nous fournit Plutarque de *Isid. & Osir.* ἐκ δὲ ἀφροδίτης ἢ Ἀρεως Ἀρμονίαν γεγενῆσθαι μυθολογῆσαι. ὃν ὁ μὲν ἀπηνής ἢ φιλοφεικός, ἡ δὲ μελιχίος καὶ γελέθλιος. *Ex Venere verò & Marte harmoniam natam fabulantur ; quorum alter severus & contentiosus , altera verò mitis & facunda.*

EN général il faut distinguer dans Lucrece un double caractère, celui de poète & celui de philosophe. De même que les philosophes anciens avaient deux doctrines, l'une publique, externe, exotérique qu'ils débitaient au peuple, l'autre secrète, interne, ésotérique qu'ils réservaient pour leurs disciples particuliers ; de même Lucrece, comme poète, paraît quelquefois adopter les idées Théologiques de son tems, tandis que comme philosophe Epicurien, il s'arme contre elles & les combat de toute sa force. Sans cette distinction, plusieurs endroits de son poëme deviennent absolument inintelligibles. Par exemple, comme philosophe il se montre dans tout son poëme l'ennemi déclaré de la providence, & comme poète, il paraît la reconnaître dans le cinquième livre par ces vers.

Usque ad eò res humanas vis abdita quædam  
Obterit & pulchros fasces, sævasque secures  
Procalcarea, ac ludibrio sibi habere videtur.

EN un mot Lucrece par Vénus & Mars ne désigne évidemment que les facultés d'engendrer & de détruire, personifiées par la mythologie.

P A G E 10. V .2.

LUCRÈCE parle ici des *intermondes*, *intermundia*, où Epicure avait rélégué les Dieux, & qu'il appelle *μετακοσμια*. La raison qu'en apportent Cicéron & Sénèque, était la crainte que les Dieux ne fussent enveloppés dans les ruines du monde, lors de sa destruction future. *Propter metum ruinarum* Cic. de Divin. l. 2<sup>o</sup>. *in medio intervallo hujus & alterius cœli desertus (Deus) sine animali, sine homine, sine re, ruinas mundorum supra se, circaque se cadentium evitat.* Mais ils n'ont pas vu que dans les principes d'Epicure, les Dieux ne pouvaient pas être en sûreté dans ces intermondes; puisque c'était particulièrement dans ces espaces intermédiaires d'un monde à l'autre, que devaient se porter les débris de l'univers.

*Ne, volucrum ritu flammarum, mœnia mundi  
Diffugiant subito, magnum per inane soluta.*  
Lucr. l. 1.

LE but d'Epicure était donc de dépouiller les Dieux du gouvernement de notre monde, en

les plaçant hors de la sphère des événemens humains ; c'est là le vrai sens de ce vers qu'on n'a pas jusqu'ici conçu assez clairement.

*Semota ab nostris rebus secretaque longè.*

I B I D. V. 5.

IL y avait des philosophes qui soutenaient que Dieu était susceptible des passions de faveur & de bienveillance , mais ils niaient tous qu'il fût accessible à la colere. *Omnes philosophi de irâ consentiunt , de gratiâ discrepant*, dit Lactance. C'était un principe généralement adopté par toutes les sectes anciennes quelles qu'elles fussent. » Les Dieux , dit Sénèque , Epist. 95. ne » peuvent ni faire ni recevoir aucune injure. » Car ce sont deux choses essentiellement liées » que d'offenser & d'être offensé. La Nature » suprême & admirable des Dieux en les élevant » au dessus du danger , n'a pas voulu qu'ils fussent dangereux eux-mêmes. « C'était de ce dogme universellement reçu que partaient tous les philosophes pour nier les peines d'une autre vie , comme nous aurons occasion de le remarquer ailleurs. Ce principe & cette conséquence ont extrêmement embarrassé les premiers défenseurs de la religion Chrétienne ; ce qui prouve que ce n'était pas un principe obscur de spéculation

tion, mais qu'il était au contraire universellement reçu & adopté. Lactance pour couper cette difficulté par la racine, composa un discours qu'il intitula *de la colere de Dieu.* » Car j'ai » observé, dit-il, qu'un grand nombre de personnes pensent que Dieu n'est pas capable de » colere, surpris en ce point par les faux arguments des philosophes. « *Animadverti plurimos existimare non irasci Deum; iidem tamen à philosophis irretiti & falsis argumentationibus capti.* Vid. dissertations tirées de M. Warburton, par M. de Silhouette. Diff. XI.

## I B I D. V. 18.

C'est que Lucrece appelle ici *omne immensum*; il le nomme ailleurs *natura rerum*, *summa tota*, *summa totius summa*; comme Epicure lui donne les noms de τὸ Πᾶν *omne*, τὸ ἅλον *totum*, τῶν ὅλων φύσιν *universorum naturam*, τῶν ἁπλῶν φύσιν *rerum naturam*; expressions que nous rendons en français par *le grand-tout*, *l'univers*, *la Nature*, *la somme de tous les atomes*, *la collection de tous les êtres*. Il faut bien se garder de confondre toutes ces façons de parler, avec le mot *monde* dont la signification était bien plus restreinte dans les principes d'Epicure. Il n'entendait par ce mot, que la collection des corps qui

composent notre système ; tels que la terre , le soleil , la lune , les planetes , les étoiles ; qu'il désigne quelquefois par cette expression générale , *hæc summa rerum* , la collection des corps qui nous environnent. Mais il croyait qu'au delà de notre monde il y avait encore une infinité d'autres collections ou systèmes de la même nature , & c'est la somme de toutes ces collections qu'il comprend sous les termes *d'univers* , de *grand-tout*. Au contraire les philosophes qui croyaient comme les Pythagoriciens , les Platoniciens , les Aristotéliciens , qu'il n'y avait rien autre chose dans la Nature que notre seul monde , confondaient ce terme avec celui d'univers. Ces mêmes philosophes devaient regarder le monde comme éternel & indestructible à cause du principe , *ex nihilo , nihil , in nihilum nil posse reverti*. En conséquence de ce même principe , Epicure n'attribuait l'éternité & l'indestructibilité qu'à l'univers , à la somme des atomes , croyant que chaque forme ou chaque monde particulier naissaient & se détruisaient.

P A G E 12. V. 23.

Ce passage pourrait avoir un autre sens que celui que je lui ai donné , & se traduire ainsi.  
 » Vous-même nourri dans les fictions effrayantes

» des poètes, vous fermerez peut-être l'oreille à  
 » mes leçons ; mais ne pourrais-je pas aussi-bien  
 » qu'eux, inventer des songes lugubres & trou-  
 » bler tout votre bonheur par des craintes chi-  
 » mériques ?

C'EST-là le sens adopté par tous les commen-  
 tateurs & par tous les traducteurs ; mais l'*Es-  
 meritò* qui vient immédiatement après ne s'en-  
 tend plus avec cette version, & la marche des  
 idées du poète est entièrement bouleversée.

PAGE 14. V. 20.

POUR peu qu'on soit initié dans la philoso-  
 phie des anciens, on voit clairement que, selon  
 leurs principes, ce ne pouvait être ni les corps  
 ni les esprits qui descendissent dans les enfers.  
 Le corps consumé par la flamme ou décomposé  
 par la putréfaction était rendu à ses principes  
 élémentaires ; l'ame, suivant les uns, mourait  
 avec le corps, se corrompait comme lui, & ser-  
 vait à former d'autres ames, comme le corps à  
 former d'autres corps ; suivant les autres, elle  
 allait se rejoindre à l'ame universelle dont elle  
 tirait son origine, après avoir préalablement  
 passé par un certain nombre de corps d'animaux  
 plus ou moins considérable, selon certaines loix  
 que je n'examine pas. Ce ne pouvait donc être

ni les âmes ni les corps qui habitassent les enfers. Mais qu'entendaient les anciens par ces *simulacres* légers qui n'étaient ni corps ni esprits ? Il me paraît assez probable qu'ils n'entendaient par ces *simulacres*, que cette espece de membrane, de pellicule déliée que les Pythagoriciens & les Platoniciens donnaient pour enveloppe à l'ame, & qu'ils appellaient du nom de *véhicule*. Si les anciens n'ont eu aucune idée d'immatérialité, comme le pensent la plupart des sçavans, il semble au moins qu'ils l'ont cru composée d'élémens si subtils, que de là à l'immatérialité, il n'y a qu'un bien petit intervalle à franchir. Or, ne concevant pas qu'une substance aussi déliée & aussi délicate pût immédiatement agir sur le corps & recevoir l'impression des objets extérieurs, ils ont eu recours à une espece de substance mi-royenne, qui fût en quelque façon un mélange de corps & d'esprit, ou au moins un point de contact commun, à la faveur duquel l'action & la réaction pût avoir lieu entre ces deux substances qu'ils paraissaient regarder comme étrangères l'une à l'autre par leur nature. C'était cette espece d'Epiderme, moitié corps & moitié ame, qu'ils faisaient descendre dans les enfers.

ON regarde communément cet axiome, *ex*

*nihilo nih' l*, comme un principe universellement adopté par les anciens. On cite l'autorité de Cicéron qui dit, lib. II. de Divin. *erit aliquid quod ex nihilo oriatur, aut in nihilum subito occidat? Quis hoc physicus dixit unquam?* Celle d'Aristote qui dit formellement que tous les physiciens reconnaissent unanimement ce principe : ὁμοθυμαδὸν οἱ τῆς φύσεως ἀπαρτες οἱ περὶ φύσεως. Enfin celle de Burnet dont voici les paroles, *creatio & annihilatio hodierno sensu sunt voces fictitiæ; neque enim occurrunt apud Hebræos, Græcos & Latinos vox ulla singularis, quæ vim istam olim habuerit.* On ajoute que le mot Hébreu *Barah* & le mot Chaldéen *Jatzar* sont rendus dans les Septantes par *ποίησιν*; que *κτιζέειν* est la même chose que *ποιεῖν*, & que St. Jérôme regarde comme synonymes les mots *create*, *condere*, *formare*. Malgré ces autorités, j'ai bien de la peine à me persuader, que les anciens n'aient pas eu l'idée de la *création* dans le sens même que nous l'entendons. S'il n'y avait pas eu des philosophes qui soutinssent que quelque chose peut sortir du néant, pourquoi Lucrece se serait-il cru obligé d'établir le principe contraire sur un si grand nombre de preuves? pourquoi tout cet appareil pour prouver une chose dont tout le monde serait convenu? D'ailleurs, que veut dire Sénèque, lorsqu'il met en problème si Dieu a fait

lui-même la matiere ou s'il a travaillé sur une matiere préexistente ? *Materiem ipse sibi formet, an datâ utatur* ? Nat. quest. lib. I. in præf.

P A G E 18. V. 15.

LA construction de ce vers n'est pas *omnes (arbores) possent ferre omnia* ; tous les arbres pourraient produire des fruits de toute espece, parce qu'alors il faudrait *omnes (fructus)* & non pas *omnia* ; mais la construction est *omnia (corpora) possent ferre omnes (fructus)*, ce qui est plus philosophique & plus grammatical.

P A G E 20. V. 2.

CE mot *sudante* a beaucoup embarrassé les commentateurs : Lambin y supplée *suadente* ; Saumaïse lit *sua dante* qu'il explique ainsi : *ver sua dat cum dat rosas* ; Creech conserve *sudante* auquel il donne la signification de *humidus, sudores eliciens*. Il me semble qu'il était tout simple de dériver ce mot de l'adjectif *sudus* employé si souvent dans Virgile pour exprimer un tems pur & serein. Voila pourquoi j'ai cru devoir traduire *autumno sudante* par *les beaux jours de l'automne* ; ce qui présente un sens d'autant plus vrai, que *fundi* a peut-être ici la même signification que notre mot français *tourner* ; & que

Lucrece veut peut-être dire, que les chaleurs de l'automne font *tourner* le raisin.

P A G E 22. V. 15.

Il faut que l'*esse* de ce vers soit gouverné par *fatendūm est* qui est cinq vers plus haut ; à moins qu'on ne regarde *videlicet* comme une abréviation de *videre licet*.

P A G E 24. V. 15.

AUSSI-TÔT que les hommes commencèrent à s'adonner à la physique, ils divisèrent le monde en deux parties, le *ciel* & la *terre*. A peine sortis des forêts où ils rampaient, pour ainsi dire, ils ne levent la tête vers le firmament, cette riche enveloppe de la Nature, que pour s'en regarder comme le centre. Tant il est vrai que l'orgueil & la barbarie se touchent de bien près. Chacun de ces termes de division fut subdivisé en deux autres, le globe en *terre-ferme* & en *mer*, le ciel en *air* & en *région éthérée*. Comme l'on vit que la terre était habitée par les hommes, les quadrupedes, les reptiles ; les eaux par les poissons, les airs par les volatiles de toute espèce ; on se crut en droit d'en conclure que la région éthérée devait être peuplée comme le reste, & avoir aussi ses animaux. Et comme les

astres avaient avec les animaux que nous connaissons, un point de conformité, sçavoir la faculté de se mouvoir & de changer de place, on ne douta pas que ce ne fussent-là les habitans que la Nature avait donnés au ciel. De là ces figures d'animaux sous lesquelles sont représentés les signes du Zodiaque. De là un nouveau monde que la Mythologie alla remplir de ses fables.

Neu regio foret ulla suis animalibus orba  
 Astra tenent cœleste solum.

Ovid. Met. lib. I.

Ces astres qui bientôt furent adorés comme autant de Divinités, avaient besoin pour vivre, d'alimens analogues à leur nature. On supposa qu'ils se nourrissaient des particules ignées qui s'élevent sans cesse de notre globe vers les régions supérieures, & que réciproquement la chaleur qui nous vient d'en haut n'est qu'une émanation, &, pour ainsi dire, une transpiration de ces corps de feu. C'était probablement ce commerce continuel du ciel avec la terre, cette espece d'échange aussi ancien que le monde, qui avait donné à Empedocles la première idée de son système.

P A G E 28. V. 4.

QUOIQUE Lucrece n'ait pas employé une seule

fois dans son poëme le mot d'*atome*, j'ai cru devoir m'en servir, 1<sup>o</sup>. pour éviter les périphrases, & parce que c'est un mot consacré dans notre langue; 2<sup>o</sup>. parce qu'Epicure non-seulement a employé ce terme pour désigner les principes de la matière, mais a été le premier qui l'ait introduit dans la philosophie corpusculaire. Démocrite avait appelé les élémens *νατὰ plena*, parce qu'ils ne sont mêlés d'aucun vuide; Métrodore de Scio les avait nommés *ἀδιαίρετα*, *indivisibilia*, parce qu'ils se refusent à toute division. Mais Epicure fils de Néocles (dit Théodoret 4 Therap.) donna le nom d'*atomes* aux corpuscules que ces philosophes avaient désignés sous les noms de pleins & d'indivisibles. τα ὑπέκεινων νατὰ τὴ ἀδιαίρετα κληθέντα ἄτιμα προσαγορεύσει.

P A G E 32. V. 16.

L'ESPACE peut être considéré, ou comme dénué de corps, ou comme occupé par un corps, ou comme parcouru par un corps. Dans le premier cas, il s'appelle *vuide*, dans le second, *lieu*, dans le troisième, *région*. Cette définition, qui est nécessaire pour l'intelligence de la fameuse question du vuide, nous est fournie par *Sextus Empiricus*. 1. plac. 20. ἡ αὐτὴ φύσις, dit-il, ἔρημος μὲν κατασκευαία παντὸς σώματος, κενὸν προσαγορεύεται. καταλαμβανομένη δὲ ὑπὸ σώματος,

τόπος καλεῖται · χωρίων δὲ δι' αὐτῆς ἐρημίων ,  
 χώρα γινεται · *Natura eadem vacuata ab omni*  
*corpore INANE appellatur ; occupata à corpore*  
*Locus dicitur ; pervadentibus ipsam corporibus*  
*evadit REGIO*

EN général la question du vuide présente deux faces. On demande d'abord si au delà de l'univers il y a du vuide ; on demande en second lieu si dans l'univers même il y a de petits interstices vuides disséminés dans tous les corps. Sur la première question point de dispute. Ceux qui regardaient l'univers comme un tout limité , étaient obligés de reconnaître au delà de ses bornes un espace qui ne fût occupé par rien. Ceux au contraire qui lui refusaient des limites , ne pouvaient admettre un espace ultérieur. Il n'y avait donc que le second point du vuide disséminé dans les corps qui souffrit de la difficulté ; mais cette contestation tient si peu au vrai système de la nature , que parmi les atomistes mêmes on soutenait le pour & le contre. Ajoutez que cette dispute aussi ancienne que la philosophie ne peut jamais être résolue. Elle ne donne point assez de prise à l'esprit ; elle le conduit dans une région d'hypothèses , où la raison dénuée de faits , ne trouve aucun point d'appui. Elle l'égaré dans les questions à jamais insolubles de la pesanteur , de l'élasticité & du mouvement ,

& elle l'éloigne toujours de plus en plus de sa route , en le faisant remonter à la cause de ces propriétés , au lieu d'en envisager les effets. On est revenu aujourd'hui de ces vaines subtilités qu'on a abandonnées aux écoles, pour attaquer la Nature d'un autre côté. On ne doute plus que le philosophe ne puisse , entre le plein & le vuide , marcher aux plus grandes découvertes , & reculer les limites de l'esprit humain , sans l'avoir auparavant éclairé sur ces spéculations inutiles.

P A G E 38. V. 8.

CET endroit que personne n'a entendu , devient clair , en en faisant la construction & en distinguant les différens tems dont parle Lucrece. *Si forte aliquis , cum corpora dissiliere , putat id ( nempe ut omnia possideantur ) fieri , quia aer se condensat ( in instanti concursus )* » si » l'on croit qu'au moment de la séparation , l'es- » pace intermédiaire se remplit aussitôt sans » rester vuide un seul instant , parce que l'air se » condense dans le choc , ou plutôt , parce que » l'air qui s'était condensé lors du choc , se dilate » lors de la séparation , on est dans l'erreur , &c.

P A G E 40. V. 15.

On a inféré de ce passage de Lucrece qui place

la matiere & le vuide sur la même ligne , qu'il les regarde l'un & l'autre comme deux principes réels , concourant également à la formation & à l'entretien du grand-tout. Plutarque & d'autres anciens avaient déjà fait le même reproche à Epicure. La grande raison sur laquelle on se fondait , était que Leucippe , Démocrite & Métrodore de Scio avaient aussi fait intervenir dans la composition de l'Univers le vuide comme un agent actif & positif. Quand cela serait ( ce que nie Gassendi ) aurait-on droit d'imputer la même opinion à Epicure , lui qui s'est éloigné dans plusieurs points essentiels de la doctrine de ses prédécesseurs , qui a dépouillé les atomes de la sensibilité que leur attribuait Démocrite , qui a appuyé leur solidité sur une toute autre base que celle que leur donnait Leucippe , & qui enfin se piquait de ne suivre d'autre maître que son génie ? Peut-on concevoir qu'Epicure , cet ennemi déclaré des êtres abstraits , qui avait ôté au Temps sa réalité , qui avait banni de la philosophie les nombres de Pythagore , les idées de Platon , & les formes d'Aristote , eût réalisé le vuide jusqu'à en faire un des principes de l'Univers ?

P A G E 44. V. 7.

CET être Métaphysique , qui est , pour ainsi

dire , aux modifications de la matiere , ce que l'espace est à la matiere même , cette ligne idéale que la faiblesse de notre imagination suppose parallele aux événemens , cet être sans consistance & sans réalité où s'abyme l'esprit humain avide de ce qu'il ne conçoit pas ; ce phatnôme , en un mot , qui n'étant rien par lui-même , devient par les diverses manieres de l'envisager , ou l'éternité , ou un instant fugitif , *le Temps* a été la premiere Divinité de la Théologie païenne , à cause du caractere d'infinité qu'il semble porter avec ~~le~~ Saturne , le Ciel & le Temps étaient un seul & même Dieu , un vieillard terrible , sous la faux duquel tombaient l'aigle & le moucheron , les palais & les cabanes. La philosophie ancienne qui a plus emprunté qu'on ne croit de la Théologie , avait puisé dans ces fables les notions du Temps. Platon le regarde comme une image de l'éternité , créé au même instant que le Ciel ; selon d'autres , c'est la sphere , le Ciel même. Le Temps fut donc réalisé. On lui donna un corps & des parties qui étaient le passé , le présent & l'avenir. On le regarda comme un être distinct , mais dépendant du monde , qui avait été créé en même temps que lui , & qui finirait avec lui. Et de même que certains philosophes prétendaient que Dieu pour créer un nouveau monde , serait obligé de créer

un nouvel espace , on soutint aussi qu'après la destruction de l'univers un nouveau Temps serait reproduit pour présider au nouveau monde qui remplacerait le premier. C'est contre cette opinion extravagante que s'arme ici Lucrece , persuadé que l'espace & le tems , ces deux infinis imaginaires , ont été pour les hommes la source des plus grandes erreurs.

I B I D. V. 13.

LA grammaire elle-même semblait avoir adopté ces fausses notions du Temps : & par la manière dont elle exprimait les *passés* des verbes , elle semblait leur donner une existence réelle. Lucrece qui sçavait combien le langage influe sur les opinions des hommes , n'a pas dédaigné de réfuter un sophisme fondé uniquement sur une équivoque de langue. Pour entendre donc ce qu'il veut dire ; il faut supposer qu'on lui fait cette objection : *hoc factum est. Ergo est.* Nous n'avons pas précisément la même ambiguïté en français ; parce que pour exprimer les préterits des verbes passifs , nous employons bien à la vérité , comme les Latins , le participe de ces verbes , mais nous y joignons le préterit & non pas le présent du verbe auxiliaire. Cependant en y réfléchissant , on remarque que notre

expression n'est pas exacte, & que nous mettons deux prétérīts où il n'en faut qu'un.

P A G E 50. V. 8.

NON-SEULEMENT des atomes parfaitement solides, tels que les suppose Epicure, ne pourraient être divisés, ni brisés, ni décomposés, ni simplement endommagés; mais ils ne pourraient pas même se comprimer & se restituer. Car c'est un principe de physique, que l'élasticité n'existe pas plus dans des corps parfaitement solides que dans des corps parfaitement mols. Epicure ne pourrait donc pas expliquer la communication du mouvement; puisqu'il est impossible que le mouvement se propage d'un corps à un autre, sans passer par les atomes élémentaires. Je ne sçais comment ce philosophe se serait tiré de cette objection qui me paraît insoluble. Au reste, ceux qui soutenaient la matiere divisible à l'infini, n'expliquaient pas mieux la communication du mouvement, puisqu'ils étaient obligés de faire passer l'impulsion donnée par un nombre de molécules infini non pas seulement *virtualiter*; comme on parle dans les écoles, mais même *actualiter*.

P A G E 56. V. I.

IL est clair que Lucrece ne parle pas ici d'un  
corps,

corps, d'un aggrégat, d'un composé d'atomes. On n'entendrait plus rien ni à son raisonnement, ni sur-tout à sa conclusion, *sunt igitur solidâ PRIMORDIA simplicitate*. Il ne peut parler que de l'atome; il n'y a que l'atome, dans les principes d'Épicure, dont les parties ne puissent être séparées, ni exister isolées, *per se nequeunt constare*. L'extrémité d'un corps en état de composition peut exister à part, puisque les simulacres dont les Poètes développent la théorie dans le quatrième chant, ne sont évidemment que la pellicule extrême des corps; & puisque d'ailleurs un corps, quoique poussé jusqu'à son dernier terme de division, n'est pas encore réduit à l'état d'atome, comme il le dit, lib. II.

Noscere ut hinc possis prius omnem efflare  
colorem

Particulas, quàm discedant ad semina rerum.

P A G E 58. V. 22.

HERACLITE, disciple d'Hyppase qui enseignait pour lors la philosophie de Pythagore dépouillée de ses voiles, commença sa carrière par l'exercice de la première Magistrature d'Éphèse sa patrie. Mais la méchanceté des hommes le dégoûta de les gouverner. Il refusa à plus forte raison les invitations de Darius qui l'ap-

pellait à sa Cour, bien éloigné de vouloir servir, lui qui dédaignait de commander. Il préféra d'habiter le creux d'un rocher & de vivre de légumes ; genre de vie auquel il ne put être arraché que par une attaque d'hydropisie, qui le ramena dans sa patrie, où il mourut âgé de soixante ans, après avoir inutilement tenté de se guérir en se faisant couvrir de fumier dans une étable. On lui reproche d'avoir pleuré sur les maux que les vices causent aux hommes. Sans doute il eût été plus du goût de notre nation de tourner la chose en plaisanterie. Le langage obscur qu'il affectait dans ses ouvrages, & que Lucrece lui reproche ici, lui fit donner le surnom de Ζηλοειρὸς, *le ténébreux*. L'axiome fondamental de sa physique était que le feu est principe de tout, principe des ames qui ne sont que des particules ignées ; principe des corps dont les éléments sont des molécules de feu simples, éternelles, inaltérables & indivisibles. Ces atomes ignés ont formé l'air, en se condensant ; un air plus dense a produit l'eau, une eau plus resserrée a formé la terre. L'ame n'étant qu'un feu, Héraclite en concluait que le comble du malheur est de se noyer, parce qu'alors l'ame s'éteignant dans l'eau, l'on meurt tout entier. Voilà probablement pourquoi dans Homere, Achille ce héros qui affrontait la mort sur terre, tremblait en

tombant sur l'eau. Voilà encore sur quoi sont fondés ces pleurs qu'on reproche tant à Enée, lors qu'accueilli par une violente tempête, il s'écrie.

O terque quaterque beati ;  
 Quis ante ora patrum , Trojæ sub mœnibus  
 altis ;  
 Contigit oppetere !

CETTE erreur n'a pas été ignorée même dans le Christianisme. Synésius, Evêque de Ptolémaïde au quatrième siècle, raconte naïvement la frayeur dont il fut pénétré en faisant naufrage sur les côtes de la Lybie ; cette frayeur, disait-il, était sur-tout causée par les vives impressions que j'avais reçues dans ma jeunesse, que ceux qui se noient, meurent tout entiers.

HERACLITE eut quelques disciples. Platon jeune alors étudia la philosophie sous ses yeux. On dit qu'Hippocrate & Zenon éleverent aussi leurs systèmes aux dépens du sien. En effet, le système d'Héraclite était celui des Stoïciens. *Vos Stoïciens*, dit Cicéron, de fin. lib. II, *qui rapportent tout à un esprit igné, suivent la doctrine d'Héraclite.* Voilà probablement pourquoi Lucrece traite si mal ce philosophe. On trouve encore une grande conformité entre les principes d'Héraclite & ceux des anciens Perses, qui, selon

la doctrine de Zoroastre , regardaient tellement le feu comme la source de tous les êtres , qu'ils en firent une Divinité nommée *Oromazes* , donnant le nom d'*Arimane* aux ténèbres qui lui sont opposées.

P A G E 64. V. 19.

PRESQUE tous les anciens philosophes reconnaissaient les élémens vulgaires pour principes du grand-tout ; mais ils n'étaient pas d'accord. Les uns n'en prenaient qu'un seul , dont la condensation & la raréfaction formaient les trois autres , & la combinaison l'univers entier. Ainsi Héraclite , comme nous venons de le voir , donnait à la Nature pour base le feu , Anaximène l'air , Thalès l'eau , Phérécydes la terre. D'autres en voulaient deux , par la condensation & la raréfaction desquels ils prétendaient expliquer la formation du monde. Ainsi Xenophanes mêlait la terre avec l'eau , Parménides le feu avec la terre , Ænopides de Scio le feu avec l'air , Hippon de Rhege le feu avec l'eau. Il y en avait très-peu qui fissent intervenir trois de ces élémens dans la composition de l'univers. On ne cite qu'Onomacrite , qui admettait pour principes le feu , l'eau & la terre combinés ensemble. Les autres , sous la conduite d'Empédocles , ne

reconnaissaient pas d'autres élémens que les élémens vulgaires. Cependant, quoique ce philosophe admît les quatre élémens, il prétendait que ces élémens étaient composés eux-mêmes d'atomes ou de corpuscules, comme on le prouve par des passages de Stobée & de Plutarque.

P A G E 76. V. 3.

VOICI la construction de ces deux vers qui ne paraissent pas avoir été entendus, & qui sont pourtant fort simples. *At rerum principia possunt adhibere plura ( id est plures circumstantias ) unde variæ res creari queant.* Les élémens de la matiere sont soumis à un grand nombre d'autres circonstances qui doivent jeter une plus grande variété dans la formation des êtres. Et ce raisonnement est clair. Les 24 lettres de l'Alphabet, en vertu de leur seul arrangement, varient à l'infini les mots de la langue. Quelle variété doivent donc jeter dans les diverses productions de la Nature les élémens de la matiere, qui, outre l'arrangement, ont encore bien d'autres circonstances dont les élémens des mots sont privés ? Ces circonstances sont celles dont il parle si souvent dans le cours de son ouvrage, *concurfus, motus, pondera, plaga, figura.*

ANAXAGORE, né à Clazomene d'une famille riche & noble, fut disciple d'Anaximene. La passion de l'étude éteint communément le desir d'amasser. Elle conduisit plus loin Anaxagore; elle lui fit abandonner tous ses biens à ses parens, pour se livrer sans entraves à la contemplation de la Nature. Il eut pour disciples deux hommes célèbres dans des genres différens, Péricles & Euripide, auxquels on joint aussi Socrate. Anaxagore fut le premier qui hazarda l'idée brillante & féconde d'une lune habitée. Il ne raisonna pas si juste au sujet du soleil qu'il regardait comme une masse de feu de la grandeur du Péloponnese. C'était une grande vue à Anaxagore d'avoir senti que tous les corps doivent être formés de principes hétérogènes; mais par ses Homœomerics il avait ôté à cette idée une partie de son étendue. Ce fut lui qui, au rapport d'Aristote, fit le premier présider une Intelligence à l'arrangement de l'univers : *nam & Anaxagoras tanquam machinâ utitur intellectu ad mundi generationem. Et cum dubitat propter quam causam necessariè est, tunc eum astrahit. In cæteris verò, magis cætera omnia, quam intellectum, causam eorum quæ fiunt, ponit.* de metaphysicâ lib. I. cap. 4. D. pag. 844. edit. Duval. tom. II. Mais

il ne fallait pas reconnaître une matière préexistente sur laquelle cette Intelligence ne pouvait s'arroger aucun droit. Il est remarquable que le premier homme qui fit entrer la Divinité dans le système de l'univers, se mêla de prédire, si le fait de cette pierre dont il avait annoncé la chute, & d'autres histoires pareilles sont vraies : mais ce qui est plus remarquable, c'est que ce même philosophe à qui ses idées Théologiques avaient valu le surnom de *vōc, mens*, ait été accusé d'Athéisme à Athenes ; & ce qu'on aura peine à croire, c'est qu'après avoir été accusé d'Athéisme pendant sa vie, on lui ait érigé des autels après sa mort. Il est le premier philosophe qui ait publié des livres.

P A G E 82. V. 9.

Il est bien singulier que Gassendi, en citant ce passage de Lucrece, ne fasse aucune réflexion qui le combatte ou le confirme. Bernier son disciple rapporte des faits qui paraissent tendre à appuyer celui-ci. » C'est encore pour cette même » raison, dit-il, que les cordes des machines » artificielles qu'on fait mouvoir avec beaucoup » de violence, sont sujettes à s'enflammer ; qu'un » certain bois des Indes met le feu à la poudre, » quand il est long-tems & fortement tourné

» avec elle dans un même trou. « Malgré l'induction que M. Bernier paraît vouloir tirer de ces faits , il n'y a personne qui ne convienne que le vent qui est très-propre à propager un incendie , ne peut pas le faire naître , & enflammer des arbres : il est très-probable que dans certaines saisons de l'année , & sur-tout en Italie , les grands vents étant assez communément accompagnés de tonnerres , on aura attribué à la première de ces causes ce qui était l'effet de la seconde. Il était plus merveilleux de faire naître l'incendie de l'arbre même , que du feu élémentaire de la foudre. Voilà comme on étudiait alors la nature. Les arbres s'enflammaient d'eux-mêmes ; bientôt on les fit parler , on en fit des Oracles & des Dieux.

P A G E 86. V. 16.

VOILA encore une de ces questions métaphysiques auxquelles la philosophie ancienne se livrait avec d'autant plus de plaisir , qu'elle donne moins de prise à la raison. Elle présente deux faces que Lucrece distingue soigneusement , l'infinité de l'espace & l'infinité de la *matiere*. La première question ne souffrait gueres de difficultés. Presque tous les philosophes admettaient un espace infini , & c'était le sentiment non-seule-

ment des Païens , mais même des Docteurs Chrétiens. » Qu'ils conçoivent , dit Saint Augustin , » au delà du monde des espaces infinis , dans » lesquels si quelqu'un dit que le Tout-puissant » n'a pas pu créer , ne s'ensuivra-t-il pas , &c. . » & ailleurs ; Oseront-ils affirmer que la substance Divine qu'ils confessent être toute entière » par sa présence incorporelle , est absente de » ces grands espaces qui sont au delà du monde , » qui n'est qu'un point en comparaison de cette » infinité. « Il s'est néanmoins trouvé des Théologiens plus pointilleux , qui donnant à l'espace de la réalité , le concevant comme un corps étendu en longueur , largeur & profondeur , ont craint d'en faire un Dieu , s'ils reconnaissaient son infinité ; ce qui les a conduits à croire que Dieu ne pourrait créer d'autres corps au delà du monde , sans être obligé de créer en même tems un autre espace pour les recevoir. Quant à l'infinité de la matière , il est remarquable que les philosophes anciens , qu'on prétend avoir tous regardé la matière comme éternelle , n'osaient pas tous la croire infinie , ce qui est certainement une inconséquence. Tandis que parmi les Docteurs Chrétiens qui rejettaient l'éternité de la matière , & qui l'assujettissaient à la création , il s'en est trouvé qui assuraient que Dieu pouvait créer une matière , infinie non-seulement en gran-

deur , mais même en nombre. Ils n'en excluent que l'infinité qu'ils appellent *d'essence* , qui , n'étant autre chose que l'essence Divine , ne peut pas plus être créée que Dieu même. Vid. Gassendi , Tom. I. p. 199. •

P A G E 88. V. 4.

CES deux vers sont difficiles , mais ils s'entendent clairement , au moyen de la construction que voici. *Nullius extremum videtur posse esse nisi sit ultra (illud) (aliquid) quod finiat, (ita) ut videatur, quò, non longius, hac sensus-natura, (oculus) sequatur (illius corporis superficiem)* ; mot à mot : un corps ne peut avoir d'extrémité , à moins qu'il n'y ait au delà de lui quelque chose qui le borne , de manière qu'on voie jusqu'où & non plus loin , l'œil peut se porter sur ce corps ; c'est-à-dire , de façon qu'on voie que l'étendue de ce corps va jusques là & non pas plus loin. La virgule que j'ai ajoutée après *quò* , & que ne porte aucun texte , est absolument essentielle pour entendre le sens de ce vers.





## NOTES

### DU SECOND LIVRE.

---

PAGE 110. V. 6.

**V**OICI la construction de ces trois vers que personne ne paraît avoir bien entendus. *Nonne videre est Naturam nihil aliud latrare, nisi ut, cum dolor absit à corpore, ipsa ( Natura ) fruatur mente ( præditâ ) jucundo sensu, semota ( iterùm Natura ) curâ & metu ?* » Ne voyez-vous » pas que la Nature ne demande rien, sinon » que, le corps étant à l'abri de la douleur, elle » jouisse d'une ame affectée de sensations agréables & exempte de soucis & de craintes ? » Cette construction est claire. *Natura* est évidemment le nominatif de *fruatur*, & le substantif de *semota*. Il ne fallait pas se mettre à la torture, comme ont fait tous les commentateurs en suppléant *ut qui* ou *ut cui* à *ut cum*, *mensque* à *mente*, & *semotû* à *semota*.

PAGE 114. V. 4.

CE vers ne pourrait-il pas signifier aussi, que

P vj

les atomes continueraient de descendre dans le vuide pendant l'éternité, sans jamais s'arrêter, s'il ne survenait d'autres atomes qui en les choquant latéralement, les détournassent de leur direction perpendiculaire ? C'était là en effet la doctrine d'Epicure ; voilà pourquoi il combattait avec tant d'opiniâtreté pour l'infinité de l'espace. Il sentait de quelle conséquence il était pour son système que les atomes ne pussent jamais ni perdre tout-à-fait, ni même ralentir tant soit peu leur mouvement. Aussi prétendait-il non-seulement que les atomes abandonnés à eux-mêmes, continueraient de tomber dans le vuide pendant l'éternité, mais encore, que poussés par un choc étranger, ils ne cesseraient point de suivre cette direction accidentelle, à moins qu'une nouvelle impulsion ne les fît changer de route. Il faut remarquer que *mobilitas* ne signifie proprement que la faculté de se mouvoir, quoique souvent il s'emploie pour exprimer la rapidité du mouvement ; & c'est dans ce dernier sens que Lucrece s'en servira plus bas, p. 120. v. 14.

Nunc quæ mobilitas sit reddita materiai  
Corporibus.

I B I D. V. 19.

LUCRECE combat ici Aristote qui supposait

la matiere *inerte*, comme il la croyait sans forme, & qui attribuoit à cette même inertie la cause de toutes les transformations de la Nature. Epicure au contraire veut que la matiere sois toujours en mouvement.

Nimirum nulla quies est

Reddita corporibus primis per inane profundum. lib. II. p. 116. v. 13 & 14.

IL en distingue de deux especes, le mouvement de pesanteur ou la *gravitation*, qui s'exerce de haut en bas, & qui est une qualité inhérente à la nature même de l'atome; & le mouvement de réflexion, qui n'est qu'accidentel, qui s'exerce en tout sens, & qui tient, selon Epicure, à la solidité & à la dureté des atomes,

Neque enim mirum, durissima quæ sint,

lib. II. p. 116. v. 5.

AINSI la raison même qui devrait empêcher les atomes de se réfléchir, est précisément celle sur laquelle on appuie leur élasticité. Chacun de ces deux mouvemens se subdivisoit en deux autres, comme nous aurons occasion de le remarquer par la suite.

P A G E 116. v. 16.

C'EST là la subdivision du mouvement reflex;

elle n'est relative qu'à la distance plus ou moins considérable à laquelle les atomes sont renvoyés par le choc. Quand la répercussion est considérable, elle s'appelle *πληγὴ* ; quand elle n'écarte que peu les atomes, & les réunit sous le choc, elle se nomme *καμὸς*. C'est Epicure lui-même qui donne cette distinction. Vid. Diog. Laër. lib. X. Vid. etiam Gassend. tom. I. pag. 216.

P A G E 124. V. 4.

LUCRECE développe cette idée au commencement du cinquième chant.

P A G E 126. V. 7.

CE ne n'est pas pour se conformer au langage populaire que Lucrece fait tomber les étoiles. Il ne parle pas ici comme poète, mais comme physicien ; & c'est mal entendre sa doctrine, que de rendre, comme quelques-uns, *stellas par des feux nocturnes*. Epicure était réellement dans cette opinion. Persuadé que le soleil, la lune & les étoiles ne sont pas plus gros qu'ils ne nous le paraissent, il devait en conclure que ces vapeurs enflammées que nous voyons tomber la nuit sont de vraies étoiles. Cette Physique si misérable pour un génie comme Epicure, & dont Gassendi le justifie assez mal, est combattue par Plin le Naturaliste & par Sénèque. *Nec*

*aliquem extingui decidua significant. . . . Illa nimio alimento tracti humoris igneam vim abundantia reddunt, cum decidere creduntur; ut apud nos quoque id luminibus accensis, liquore olei notamus accidere. Plin. lib. II. cap. VIII. Illud enim stultissimum est existimare aut stellas decidere, aut transilire, aut aliquid illis auferri & abradi; nam si hoc fuisset, jam defuissent. Senec. Nat. quæst. lib. I.*

I B I D. V. 14.

VOICI un des côtés les plus faibles du système d'Epicure : Aussi est-ce par là que tous les adversaires l'ont attaqué. Vid. Cic. 1. *de fin. . . de fato*. Ils avaient à la vérité beau jeu : ils combattaient une supposition gratuite que Lucrece n'appuie sur aucune raison, sinon que la déclinaison des atomes est nécessaire à son système, que sans elle il ne peut expliquer la formation d'aucun être. Mais les adversaires d'Epicure étaient-ils en droit de faire sonner si haut leur victoire ? n'avaient-ils pas à craindre qu'il n'usât de représailles & ne les attaquât eux-mêmes sur la tendance vers un centre commun, qu'ils supposaient dans les corps tout aussi gratuitement. Si, comme on le croit communément, les anciens reconnaissaient tous une matière préexistente, ne devaient-ils pas dès-lors même avouer son infi-

nité, puisque ne devant l'être qu'à elle-même, elle ne pouvait être bornée par rien. L'univers devait donc être infini, -selon leur doctrine. Admettre le principe & rejeter la conséquence eût été folie ou mauvaise foi. Si donc Epicure les eût pressés sur cette tendance vers un centre commun, n'auraient-ils pas été aussi embarrassés à expliquer ce que c'est que ce centre, qu'Epicure l'était à rendre raison de la déclinaison des ses atomes ?

P A G E 130. V. 4.

ON est surpris qu'Epicure fonde la liberté humaine sur la déclinaison des atomes. On demande si cette déclinaison est nécessaire, ou si elle est simplement accidentelle : nécessaire, comment la liberté peut-elle en être le résultat ? Accidentelle, par quoi est-elle déterminée ? Mais on devrait bien plutôt être surpris, qu'il lui soit venu en idée de rendre l'homme libre dans un système qui suppose un enchaînement nécessaire de causes & d'effets. C'était une recherche assez curieuse que la raison qui a pu faire d'Epicure l'apôtre de la *liberté*. Ne trouvant pas cette raison dans ses principes mêmes, il fallait la chercher hors de son système. Je crois en entrevoir quelques traces dans la définition que donne ici Lucrece de la liberté, & en particulier dans ce

*Fatis avolsa voluntas*, cette volonté arrachée au Destin. Le but d'Epicure était de rendre l'homme indépendant du Destin. Le Destin, cet être abstrait, moitié philosophique & moitié théologique, dont les païens n'avaient que des idées fort confuses, qu'on prenait, s'il en faut croire Sénèque, tantôt pour un Dieu, tantôt pour la Nature elle-même, était dans toutes les anciennes religions une Divinité destructive du libre arbitre, qui déterminait irrésistiblement les volontés humaines, & qui punissait avec une sévérité barbare les crimes qu'elle-même avait fait commettre. C'était pour détourner le cours de cette fatalité, que les hommes immolaient des victimes, élevaient des autels, construisaient des temples, instituaient tous les jours de nouvelles cérémonies religieuses, quoique bien persuadés qu'il ne pouvaient avec leurs sacrifices changer les arrêts irrévocables de la destinée. On était donc esclave dans toutes ces religions. Voilà pourquoi Epicure regarda le dogme de la liberté comme un des dogmes distinctifs de l'Athéisme, & voulut remporter la victoire sur le Destin, en lui ravissant, pour ainsi dire, la liberté humaine dont il s'était emparé. Voilà ce que veut dire Lucrece par ces mots :

*Fatis avolsa voluntas.*

LUCRECE ayant déjà traité de quelques-unes des qualités des atomes ; sçavoir de leur solidité, de leur indivisibilité & de leur éternité dans le premier livre, & dans celui-ci, de leur pesanteur & des loix de leurs mouvemens ; il serait ridicule de lui faire dire, *passons maintenant aux qualités des atomes*, qui est le sens qu'on donne communément à ces deux vers. Voici comme on doit en faire la construction. *Nunc age, percipe jam qualia sint deinceps cunctarum rerum exordia* ; que je traduis, *passons maintenant aux autres qualités des atomes*.

I B I D. V. 17.

LUCRECE dit ici que les atomes sont doués d'une multitude incroyable de figures. Quelques pages plus bas (p. 150) il dit précisément le contraire, & assure que des corpuscules aussi petits que les atomes, ne peuvent pas être susceptibles d'un grand nombre de figures.

Namque in eâdem unâ cujuscujus brevitâte  
Corporis, inter se multùm variare figuræ  
Non possunt.

VOILA deux passages contradictoires entre lesquels il faut opter. Gassendi qui sûrement en-

tendait bien la philosophie d'Epicure, soutient que le nombre des figures est incroyable dans les atomes ; mais le passage du premier livre, dont il s'appuie principalement

*At rerum quæ sunt primordia, plura abhibere  
Possunt, undè queant variæ res quæque creari.*

ne signifie pas, comme nous l'avons déjà vu, ( p. 141. not. du l. 1. ) que les figures des atomes sont en beaucoup plus grand nombre que les lettres de l'Alphabet, mais que les atomes, outre la figure, sont encore aidés, pour la formation des corps, par un grand nombre d'autres circonstances, qui doivent jetter une grande variété dans les résultats. Quant aux figures des atomes, Lucrece bien loin d'en reconnaître un grand nombre, ne paraît pas même en admettre plus de trois ou quatre espèces.

*Fac enim minimis è partibus esse  
Corpora prima tribus, vel paulò pluribus auge!  
Lib. II. page 150. v. 8 & 9.*

**D'AILLEURS** la raison qu'apporte Lucrece de la différente configuration des atomes ne prouve rien du tout, si l'on veut y faire attention : puisque tous les corps qui nous affectent, quelque déliés qu'on les suppose, sont déjà dans

un état de composition. C'est la doctrine d'Epicure. Les élémens de la lumière même, ce corps si subtil, ne sont, suivant Lucrece, que de petites masses, de petits faisceaux d'atomes.

Nec singillatim corpuscula quæque vaporis,  
Sed complexa meant inter se conque globata.  
lib. II, p. 120. v. 25.

Je ne parle pas d'une autre raison qu'Epicure ne soupçonnait pas, & qui par conséquent ne peut être d'aucun poids pour déterminer quels ont été ses sentimens ; c'est qu'avec une matière homogène, telle que l'admettait Epicure, il est nécessaire non-seulement que les atomes aient la même figure, mais encore que toutes leurs autres circonstances soient communes, qu'ils se pénétrant, qu'ils s'identifient, &c.

ON peut opposer la même difficulté au système de Spinoza, qui n'admettait qu'une seule substance dans l'univers ; sentiment contraire à l'expérience & à la raison.

VOILA en peu de mots les raisons pour lesquelles je me suis cru en droit de choisir celle des deux opinions énoncées par Lucrece, qui m'a paru la plus conforme au système d'Epicure. J'ai réduit les figures des atomes à un petit nombre, & je me suis permis d'omettre dans ma traduction le *quàm longè* & le *multigenis* de Lucrece.

Le sens du premier de ces deux vers demande une virgule après *multa* & non pas après *parùm*, comme on la trouve dans toutes les éditions de Lucrece : la construction est *non quòd multa prædita sint formâ parùm simili (dissimili.)*

QUANT au second vers, il est très-embarrassant, & contredit manifestement toute la doctrine d'Epicure, si on le fait rapporter aux atomes, comme la construction & l'ordre grammatical de la phrase paraissent l'exiger. Car alors ce vers signifierait que les atomes ne sont jamais parfaitement semblables en tout. D'où il résulterait qu'Epicure admettait l'hétérogénéité de la matière, & croyait qu'il était impossible que deux atomes eussent jamais une parfaite conformité. Ce qui est entièrement opposé à ses principes. Il était persuadé au contraire, que ce sont les mêmes atomes qui diversement arrangés, forment le ciel, la mer, terre, les fleuves, le soleil, les moissons, les arbres & les animaux.

Namque eadem cœlum, mare, terras, flumina,  
solem

Constituunt; eadem fruges, arbusta, animan-  
tes,

CE ne peut donc pas être aux atomes que se rapporte ce vers ; il est nécessaire que Lucrece parle des corps mêmes, des aggregats d'atomes. Cette conjecture qui éclaircit cet endroit si obscur, est appuyée sur un autre passage de ce même livre p. 168. v. 10. où le même vers *sed quia non volgò paria omnibus omnia constant*, est répété & se rapporte manifestement aux corps. En général ces quatre vers *nunc age, jam deinceps*, &c. . . sont très-embrouillés ; ils présentent un grand nombre de contradictions que les commentateurs n'ont pas senties, bien loin de les avoir éclaircies. Je crois que de la maniere dont je les ai traduits, ils présentent un sens raisonnable, & satisfont à tous les points de la doctrine d'Epicure.

P A G E 138. V. 3.

*Loca latantia aquarum* ne veut pas dire autre chose que les lieux où il y a de l'eau, *loca quæ latentur aquis*, comme Horace a dit *amicos baccho colles*.

P A G E 144. V. 19.

LA Fécule, *sax, lie*, est une substance réduite en poudre, lavée plusieurs fois & séchée, telle que la fécule de la racine de Bryone, l'Amidon qui est la fécule du froment. Comment

une pareille substance, privée d'une grande partie de ses principes actifs & savoureux, peut-elle produire ce chatouillement agréable que décrit ici le Poëte ? Faut-il supposer le texte corrompu, & lire *Ferula* au lieu de *Fæcula* ? On ne sera pas plus avancé. La plante nommée *fêrule* est fade, dégoûtante, & par conséquent incapable de produire l'effet dont parle Lucrece.

ENFIN est-il séant de traduite avec le baron des Coutures, *fæcula* par la *fiente*, & de dire que les particules qui s'en exhalent, chatouillent agréablement l'organe ? Je doute qu'on veuille se prêter au goût de ce traducteur.

L'AULNÉE, *Inula* ou *Emula campana* est à la vérité une belle plante dont la tige s'éleve fort haut, & dont la fleur de couleur d'or a la forme d'une cloche ; mais elle est en même tems d'une odeur désagréable, d'une saveur âcre & amere, comme le dit Horace. lib. II. Sat. II. v. 41.

Mala copia quandò

Ægrum sollicitat stomachum, cùm rapula plenus  
Atque acidus mavult Inulas,

& Sat. VIII. v. 51.

Erucas virides, Inulas ego primus amaras  
Monstravi incoquere.

C'EST un fort bon stomachique, mais un fort

mauvais manger. Convenons donc franchement que nous n'entendons point ce que veut dire ici Lucrece, ou plutôt que nous n'entendons rien du tout à la Botanique non plus qu'à la Chymie des anciens.

PAGE 150. V. 6.

CE passage paraît faire entendre, que Lucrece suppose tous les atomes de la même grandeur, comme il les suppose de la même matière. Mais il vaut mieux croire ce vers altéré & corrompu, que d'en tirer une induction aussi contraire au système d'Epicure. Il suffit d'avoir lu ce qu'a dit précédemment Lucrece de la manière dont les objets agissent sur nos organes, pour être convaincu qu'il est nécessaire dans ses principes, qu'il y ait des atomes plus grands & d'autres plus petits. Ce n'est que par leurs différentes grosseurs qu'il explique pourquoi la lumière pénètre le verre, tandis que l'eau ne peut s'ouvrir un passage à travers ses pores. On verra dans la suite que les éléments de l'ame sont, suivant lui, les plus petits atomes de la nature, & que ceux dont résultent les simulacres de la vision, sont d'une ténuité inconcevable. On doit même avoir remarqué que la différence des figures des atomes tient, dans les principes d'Epicure, à la différence de leur grandeur, c'est dans ce sens-

là

Il qu'on doit entendre les vers 8 & 9 de la même page.

Fac enim minimis è partibus esse

Corpora prima : tribus, vel paulò pluribus auge.

AU RESTE, si on objecte à Epicure que les atomes les plus gros deviennent divisibles & perdent dès-lors leur qualité d'atomes, il répond que bien que les atomes soient des corpuscules insensibles à l'œil, & d'une ténuité incroyable, ce n'est pourtant pas précisément sur leur petitesse qu'est fondée leur indivisibilité, comme le prétendaient les Atomistes ses prédécesseurs, mais sur leur solidité, leur privation de vuide. Si on lui objecte en second lieu, que les différentes figures des atomes nuisent encore à leur indivisibilité, parce que leurs pointes, leurs angles, leurs ramuscules peuvent plus facilement se briser à cause de leur petitesse; il répond que ces particules saillantes étant dépourvues de vuide, aussi-bien que la masse même de l'atome, ne courent aucun risque, puisque ce n'est qu'à la faveur du vuide que la dissolution des corps peut se faire.

P A G E 154. V. 3.

J'AI été obligé de m'écarter ici du texte, parce que, quoique ce début

Quod quoniam docui, aunc suaviloquis, aggre-  
paucis

Versibus ostendam,

paraît annoncer un nouvel objet, une nouvelle vérité à prouver ; ce n'est pourtant que la suite du même raisonnement, une seconde preuve sur laquelle Lucrece appuie l'infinité des atomes dans chaque classe de figures. Cette seconde raison, c'est que les atomes ne suffisent à l'entretien de l'univers qu'en vertu de leur infinité, *ex infinito*. Car c'est-là le sens d'*ex infinito*. Le rendre par *ex eterno*, comme ont fait les commentateurs, c'est ôter au raisonnement du poëte le mot le plus essentiel ; on n'entend plus rien à ce qu'il veut dire.

P A G E 160. V. I.

LA Terre, dit Lucien, fut la première qui rendit des oracles à Delphes. Le langage des oracles était obscur & énigmatique. Lucien ne voudrait-il pas nous apprendre par-là que ce fut la manière secrète & mystérieuse dont la terre procède dans ses différentes productions, qui porta les hommes à en faire une Déesse, & à lui adresser leurs hommages ? N'est-ce pas-là ce que veut dire Lucrece par ce vers si sublime que nous expliquerons dans une note de ce livre, pag. 368.

Munificat tacitâ mortales muta salute.

N'ÉTAIT-CE pas-là enfin la cause de ce silence mystérieux qui régnait dans les cérémonies secrètes de la bonne Déesse ? En effet, en y réfléchissant, on se convaincra que ce fut plus l'ignorance que la crainte, qui multiplia si fort les Dieux du paganisme. L'homme, né orgueilleux, se console, pour ainsi dire, de sa faiblesse, en regardant comme surnaturel tout ce qu'il ne conçoit pas. Les premiers hommes, barbares, grossiers, occupés de l'unique soin de se procurer leur nourriture, jouissaient des productions de la terre, sans lui demander par quel mécanisme intérieur elle avait accru & développé les germes abandonnés à sa fécondité. Ne voyons-nous pas encore aujourd'hui que les laboureurs, ces hommes infatigables, qui coopèrent tous les jours avec la terre pour la subsistance du genre humain, sont de tous les hommes ceux qui connaissent le mieux les résultats, & qui ignorent le plus les procédés intérieurs ? Mais quand la philosophie, qui n'était dans l'origine que la Théologie même, eut commencé l'étude de la nature par l'examen des objets les plus voisins & les plus familiers ; quand elle eut remarqué dans toutes les productions terrestres un enchaînement de causes & d'effets concourant à un même but, soumis à des loix constantes & invariables, & portant le caract-

tere d'un plan sage & réglé ; quand , voulant fonder plus avant , elle se fut apperçue que la faiblesse des organes humains ne pouvait suivre une marche aussi fine & aussi délicate, ni suffire à tant de détails compliqués , à tant de nuances imperceptibles ; l'intelligence divine devint alors, pour ainsi dire , le supplément de l'intelligence humaine. On crut que la terre était douée d'une raison surnaturelle. On l'adora comme une divinité bienfaisante , qui daignait présider à tant d'opérations admirables , pour le bonheur des mortels. Son intelligence fut révérée sous les noms de *forme*, de *Nature plastique*, d'*ame divine*. Bientôt elle fut subdivisée en autant d'intelligences particulières, qu'elle renfermait de différentes productions dont le mécanisme était ignoré. De là les Nymphes, les Faunes, les Sylvains, &c. De là enfin les Métamorphoses, & la Métempsychose qui n'est elle-même qu'une métamorphose renversée.

I B I D. V. 17.

Les Galles étaient des Prêtres de Cybele dont la Phrygie inondait tout l'Empire Romain. Les anciens nous les ont représentés comme des vagabonds, des fanatiques & des misérables dont on craignait souvent la fureur. Ils portaient tous la petite image de la mère des Dieux ; ils allaient

quêter pour la Déesse ; ils jouaient des gobelets & faisaient le métier de devins ou de diseurs de bonne aventure. Leur castration, ou, si l'on veut, leur circoncision en l'honneur d'Alys, & leur point de réunion à Hiérapolis, les font regarder comme un reste de quelque ancien ordre de pénitens, s'il en faut croire l'Auteur de l'Antiquité dévoilée, tom. I. lib. II. Ch. 1.

I B I D. V. 21.

Le Tympanum était un cuir mince, étendu sur un cercle de bois ou de fer, que l'on frappait à peu près de la même manière que font encore à présent nos Bohémiens. Quelques auteurs dérivent ce mot de *χτυπειν* frapper. Vossius le tire de l'Hébreu *toph*. Il est du moins certain que l'invention des tympanum vient de la Syrie, selon la remarque de Juvénal.

Jampridem Syrus in Tiberim defluxit Orontes  
Et linguam & mores & cum tibicine chordas  
Obliquas, nec non gentilia tympana secum  
Vexit.

Ils étaient fort en usage dans les fêtes de Bacchus & de Cybele, comme l'on voit par ces vers de Catulle.

Cybeles Phrygiæ ad nemora Deæ  
Ubi cymbalum sonat, ubi tympana reboant.

Q iij

HERODIEN parlant d'Héliogabale , dit qu'il lui prenait souvent des fantaisies de faire jouer des flûtes , & de faire frapper des tympanum , comme s'il avait célébré les Bacchanales.

I B I D. V. 21.

L'INSTRUMENT que les Latins appellaient *Cymbalum* & les Grecs *κὺμβάλον* , était d'airain comme nos tymbales , mais plus petit , & d'un usage différent ; Cassiodore & Isidore les appellent *αἰτάβουλο* , c'est-à-dire , l'emboîture d'un os , la cavité ou la sinuosité d'un os dans laquelle un autre os s'emboîte ; parce qu'elle ressembloit à cette sinuosité. C'est encore pour cela que Propertius les appelle des instrumens d'airain qui sont ronds , & que Xénophon les compare à la corne d'un cheval , qui est creuse. Les Cymbales avaient un manche attaché à la cavité extérieure , ce qui fait que Plin le compare au haut de la cuisse , & d'autres à des fioles. On les frappait l'une contre l'autre en cadence , & elles formaient un son très-aigu. Selon les païens , c'était une invention de Cybele. De là vient qu'on en jouait dans les fêtes & dans les sacrifices. Hors delà il n'y avait que des gens mols & efféminés qui jouassent de cet instrument. On en a attribué l'invention aux Curetes & aux habitans du mont Ida dans l'île de Crete. Il est certain

que ceux-ci , de même que les Corybantes , milice qui formait la garde des Rois de Crete, les Telchiniens, peuple de Rhodes, & les Samothraces ont été célèbres par le fréquent usage qu'ils faisaient de cet instrument, & leur habileté à en jouer. Vid. Encyclopédie, au mot *Cymbale*.

I B I D. V. 22.

Le Cornet était un instrument à vent dont les anciens se servaient à la guerre ; les cornets faisaient marcher les enseignes sans les soldats, & les trompettes les soldats sans les enseignes. Les cornets & les clairons sonnaient la charge & la retraite. Les trompettes & cornets animaient les troupes pendant le combat. Ceux qui sont curieux de connaître la facture de cet instrument, peuvent consulter l'Encyclopédie, à l'article *Cornet* dont cette note est tirée.

I B I D. V. 23.

Le mode Phrygien est un des quatre principaux & plus anciens modes de la musique des Grecs. Le caractère en était fier, ardent, impétueux, véhément, terrible. Aussi était-ce, selon Athénée, fut le ton ou mode Phrygien que l'on sonnait les trompettes & les autres instrumens militaires. Ce mode inventé, dit-on, par Mar-

lyas Phrygien, occupe le milieu entre le Lydien & le Dorien, & sa finale était à un ton de distance de l'un & de l'autre.

P A G E 162. V. 5.

CE vers est d'une noblesse & d'une énergie qu'il est bien difficile de faire passer en français. Si je n'ai pas réussi à le faire sentir, j'essaierai du moins de le faire entendre. *Munus* était un terme consacré dans la langue Latine pour désigner les spectacles gratuits qu'on donnait autrefois au peuple Romain. Ainsi par le mot *munificare*, qui est la même chose que *munus facere*, Lucrece veut dire que la terre présente de grands spectacles aux hommes.

LES mots *tacitâ* & *muta* qui présentent une idée si opposée, font avec *munificat* un contraste plein de sens & de vérité. Voici donc les deux tableaux que Lucrece réunit dans un même vers. D'un côté la terre semble faire parade des biens qu'elle prodigue aux hommes par la magnificence avec laquelle on la voit revêtir les prairies de verdure, émailler les gazons de fleurs, étendre par-tout les tapis les plus riches & les plus variés, colorer du plus vif incarnat les fruits de toute espèce, élever jusqu'aux cieux la cime des plus grands arbres, enfin s'étudier, pour ainsi dire, à parer tous les points de sa surface avec l'art

le plus recherché. Mais d'un autre côté les moyens qu'elle emploie pour opérer toutes ces merveilles, elle nous les cache avec le plus grand soin. Nous ne voyons ni les progrès lents des racines dans le sein de la terre, ni le développement des germes, ni la sécrétion des molécules nutritives, ni l'introduction des sucres nourriciers dans les conduits des végétaux, ni la circulation de ces mêmes sucres dans la tige des plantes ou le tronc des arbres. La terre a donc, pour ainsi dire, comme la philosophie ancienne, sa partie exotérique qu'elle étale avec faste aux regards de tout le monde, & sa partie esotérique qu'elle tient en réserve, & cache à l'œil même le plus attentif.

VOILA probablement la raison pour laquelle dans le culte de Cybele il y avait à la fois & des fêtes d'appareil, telles que la procession solennelle que décrit ici Lucrece, & des mystères cachés dont les prophanes étaient exclus, & dont le secret était la première loi.

I B I D. V. 9.

LES *Curetes* étaient regardés comme les plus anciens Ministres de la religion. On les représente comme des hommes livrés à la contemplation. Ils étaient, dit-on, en Crete ce que les Mages étaient en Perse, les Druides dans les Gaules, les Saliens & les Sabins chez les Ro-

ains. On leur attribue l'invention de quelques arts & de quelques danses sacrées, qu'ils faisaient tout armés au bruit des cris tumultueux des tambours, des flûtes, des sonnettes. Ils frappaient avec des épées sur des boucliers; ce qui les remplissait d'une fureur divine qui en imposait au peuple épouvanté. C'est-là, selon Strabon, ce qui leur fit donner le nom de Corybantes. Il y en avait en Crete, en Phénicie, en Phrygie, à Rhodes, & par toute la Grece. Lucien dit qu'ils se faisaient des incisions. Les uns couraient échevelés par les précipices, d'autres hurlaient & frappaient sur des tambours & des tymbales. Enfin ils se mutilaient en l'honneur de Cybele désespérée de la mort de son Atys. Ils observaient outre cela des jeûnes rigoureux, dans lesquels ils ne se permettaient pas même de manger du pain. Vid. Antiq. dévoilée, tom. I. lib. II. ch. 2.

P A G E 172. V. 21.

CE vers qui est écrit avec toute la précision & la propriété d'expression possible, veut dire mot à mot : *Après vous avoir convaincu que cela arrive, je vais vous prouver que cela est essentiel.* Le mot *seri* a rapport à l'expérience qui juge par les faits. Le mot *esse* a rapport au raisonnement qui calcule les possibilités d'après l'essence connue

des choses. *Vincit* convient encore à l'expérience qui convainc les esprits, qui triomphe de l'assentiment, & *docebo* à la marche méthodique du raisonnement.

P A G E 178. V. 16.

Ce vers est remarquable en ce qu'il fait voir qu'Épicure ne regardait la vision que comme un tact d'une certaine espèce. On verra dans le quatrième livre que les autres sensations sont aussi rapportées au tact dans son système. Le tact est donc, suivant lui, le sens par excellence, le plus général de tous les sens. En effet, parmi les êtres qui ont, ou auxquels nous attribuons de la sensibilité, il y en a qui paraissent privés de la vue, d'autres qui semblent dépourvus d'ouïe & d'odorat. Mais il n'y en a pas un seul auquel la Nature ait refusé le tact. Voilà probablement la raison pour laquelle Lucrece s'écrie avec tant d'enthousiasme dans ce même livre, p. 146: v. 1.

Tactus enim, tactus, proh Divum numina  
sancta!

Corporis est sensus.

P A G E 182. V. 24.

ENTRE les systèmes sans nombre imaginés par les anciens pour la solution du fameux problème de la sensibilité, il y en a sur-tout deux

qui méritent d'être remarqués, celui d'Aristote, & celui de l'harmonie que réfute Platon dans son Timée, & dont nous aurons occasion de parler plus amplement dans le troisième livre.

ARISTOTE imbu du principe de la grande ame du monde, persuadé que les astres, le soleil, la lune, la terre, les étoiles, tous les grands corps de la nature sont animés, & que leur ame ou leur *forme* (car l'une & l'autre sont sûrement la même chose dans les principes de ce philosophe) est une substance, ou, comme on parle dans les écoles, une *entité* distincte d'eux-mêmes, reconnoît ces deux choses, la *matière* & la *forme*, non-seulement dans les grandes parties du monde, qu'il regardait comme autant de Divinités, non-seulement dans les hommes & les autres animaux, mais encore dans les végétaux, dans les minéraux, dans les corps les plus brutes & les plus étrangers à la sensibilité. Cette forme substantielle dont on a fait un si grand crime à Aristote, n'était donc pas, comme on l'a entendu communément, la figure ou la disposition extérieure des parties; mais une ame, comme l'ame que Thalès donnait à l'ambre & à l'aiman: une portion de cette grande ame du monde, dont la sensibilité, essentiellement parfaite, puisque c'était la sensibilité élémentaire même, était plus ou moins restreinte

suivant l'organisation des corps où elle se trouvait captive. Je le répète , le système d'Aristote n'était pas aussi absurde qu'on l'a fait. Il partait à la vérité d'un principe faux : mais il marchait de conséquences en conséquences à une erreur qui ne pouvait être que celle d'un homme de génie.

DANS le système de l'*harmonie* au contraire, on regardait la sensibilité, non pas comme la propriété d'un être distinct de la matière, mais comme une modification de la matière même, qui ne se manifeste pas à la vérité dans tous les corps, mais qui est contenue *virtuellement*, qui, semblable à la pesanteur, est quelquefois arrêtée par des obstacles, mais qui lutte toujours & n'est jamais anéantie. D'après ce principe on croyait que les élémens de la matière étaient susceptibles de sensibilité, mais que cette sensibilité n'étant pas développée ni mise en jeu par une aggrégation, était comme nulle : que dans les autres corps brutes il y avait bien une aggrégation, mais qu'elle n'était pas telle que la sensibilité pût en éclore ; qu'il n'y avait que dans les animaux, les hommes & les Dieux, que l'organisation fût tellement tempérée, qu'il en résultât une sensibilité qu'on nommait *harmonie*.

C'ÉTAIENT-là les deux seuls systèmes qui prescrivissent à la Nature une marche régulière &

uniforme ; l'un en faisant décroître petit à petit la sensibilité depuis le premier être jusques dans le dernier, de façon qu'elle ne fût pourtant pas nulle dans celui-ci ; l'autre en la faisant naître par degrés depuis l'atome brute, jusqu'à ce qu'elle parvint à son comble dans les êtres les plus parfaitement organisés. Ces deux systèmes avaient plus de rapport entr'eux qu'on ne croit. Ils admettaient tous les deux un principe de sensibilité dans tous les êtres. Ils ne différaient qu'en ce que dans l'un cette sensibilité était le résultat d'un être distinct de la matière, dans l'autre elle n'était que la matière même modifiée. Voilà ce que pouvaient imaginer de plus raisonnable des hommes qui n'étaient pas éclairés par la révélation, qui ne sçavaient pas que Dieu ayant créé l'homme à son image, & les autres êtres pour son usage, il a tiré en quelque façon une ligne de démarcation entre lui & eux, en animant l'homme d'un souffle de son esprit divin, & en ne laissant aux autres créatures qu'une matière brute & inanimée.

P A G E 184. V. 21.

Je me suis totalement écarré du sens qu'on donne communément à cet endroit. Voici l'interprétation de Crœch. *Tum porrò quid demùm est quod mentem tuam impellit, quod dubitare &*

*diversam sententiam amplecti cogit ?* Ainsi pour dire quelle est la raison qui vous fait refuser à des corpuscules insensibles la faculté de produire une substance sensible , il fait dire à Lucrece : Quelle est donc la raison qui fait une si forte impression sur votre esprit , qui vous rend flottant , & vous force à embrasser une opinion différente de la mienne ? Que de verbiage pour dire la chose du monde la plus simple ? Lucrece a-t-il jamais parlé de ce style ? D'ailleurs , si l'on veut y faire attention , on verra que cette ridicule interprétation n'a pas même le mérite de rendre le texte. On n'entend ni l'*ipsum* ni le *varios sensus* de Lucrece. Car il y a une grande différence entre *varios sensus* & *diversam sententiam*. Il me semble que ma version est plus naturelle , plus sensée & plus voisine de l'original.

P A G E 186. V. 2.

AU lieu de *ne* que portent plusieurs éditions , je lis *nī* qui est nécessaire pour le sens , & adopté par plusieurs commentateurs.

I B I D. V. 3.

JE me suis permis ici une correction que le sens exige absolument , & qu'on trouvera une bien petite licence , si l'on songe que *quoque* s'écrit par abbréviation *quoq* ; d'où il aura pu se

faire par l'inattention des copistes, que le *q* ait été changé en *d*, ce qui aura donné *quod* avec deux points que les commentateurs auront fait disparaître comme une faute de copistes. Au reste ce *quoque* n'est pas un mot inutile, parce que Lucrece vient de dire plus haut que la terre produit dans certaines circonstances des êtres animés.

I B I D. V. 17.

C E vers outre le sens que je lui donne dans ma version, peut encore s'expliquer de deux autres manières. 1°. En sous-entendant *judicando*, & en mettant après *suētis* une virgule au lieu de deux points, on aura, du moins s'il en faut juger par les substances sensibles que nous connaissons déjà. 2°. Sans faire aucun changement dans ce vers, mais en s'en permettant un léger dans le précédent, on aurait encore un sens tout-à-fait différent. Si au lieu d'*ex sensilibus* par deux mots, on n'en faisait qu'un seul *exsensilibus* comme *exanimis*, on aurait cette explication qui n'est point du tout déraisonnable : Dire que l'insensible peut devenir sensible par son union avec un agrégat sensible. Aucun de ces sens n'a été vu par les commentateurs.

P A G E 188. V. 4.

GASSENDI & d'autres commentateurs lisent

*omnes* ; Creech lit *omnium*, & cette leçon est suivie par quelques textes. L'une & l'autre font un sens intelligible. Dans le premier cas, la construction est *sensus aliorum membrorum respuit omnes* ( *subaud. partes avulsas à corpore* ) ; dans le second, c'est *sensus omnium aliorum membrorum respuit* ( *sub. partes avulsas à corpore.* ) *Respuit* est, j'en conviens, une expression bien hardie, pour dire que la sensibilité des autres membres ne se communique pas aux parties séparées de la machine. Mais il fait un sens plus clair & plus raisonnable que *res petit omnis*, qu'y suppléent je ne sçais quels commentateurs.

I B I D. V. 19.

IL y a des commentateurs qui prétendent que *fugere* est un terme de pratique, qui signifie *affirmare*. C'est dans ce sens que je l'ai pris.

P A G E 196. V. 3.

Les habitans de l'Indostan n'enterrent point leurs morts, mais les brûlent. On les expose à terre sur le bord d'une riviere, & le Bramine qui préside à la cérémonie, prononce cette priere.  
 » O terre, nous te recommandons cet homme  
 » qui fut notre frere pendant sa vie ; tu faisais  
 » partie de son être ; il fut formé de ta subst-  
 » tance, & nourri de tes sucs ; le voila mort,

» nous te le rendons. Ensuite on environne le corps de matieres combustibles qu'on allume à l'aide de l'huile, & sur lesquelles on répand des parfums. Alors le Bramine dit : » O feu, tant » que cet homme a vécu, il a été soumis à ton » action ; c'est ta chaleur bienfaisante qui l'a » animé, reprends & purifie sa dépouille. Quand le cadavre est consumé, on en disperse les cendres dans les airs, & le Bramine continue ainsi sa priere : » ô air, c'est par toi que cet homme » a vécu & respiré ; maintenant qu'il a rendu le » dernier soupir, nous t'en restituons les restes. Enfin, lorsque les cendres sont tombées dans l'eau, le Prêtre finit en ces termes. » Eau salu- » taire, ton humidité soutenait les membres de » notre frere pendant sa vie ; reçois la partie » de leurs cendres qui t'appartient. Vid. Lord, hist. de la religion des Baniens. Ch. 9.

L B I D. V. 6.

LES trois vers se trouvent dans toutes les éditions de Lucrece, placés dans cette même page après le vers *E quos dent inter se motus accipiantque*. Il est évident qu'à cet endroit ils coupent le raisonnement de Lucrece par une parenthese qui ne signifie rien du tout ; au lieu qu'à la place où je les ai restitués, ils se lient si parfaitement avec les vers qui précèdent & ceux qui suivent,

qu'on ne s'apercevrait pas du changement que je me suis permis, si je n'en avertissais.

P A G E 202. V. 18.

*GENUS omne* ne pourrait-il pas aussi signifier *l'univers, le genre par excellence* ? & serait-ce faire mal raisonner Lucrece que d'interpréter ainsi ce morceau ? *Le soleil, la lune, la terre, la mer, tous les autres corps de la nature, bien loin d'être des individus uniques, constituent des especes nombreuses, puisqu'ils sont soumis à la destruction & à la naissance, comme le grand-tout lui-même, qui est la collection de toutes ces especes.*

I B I D. V. 18, 19.

ENTRE les vers 18 & 19. C'est ici qu'on place le morceau que j'ai rejeté à la fin du livre *quis bene cognita si teneas, &c. . .* C'est une récapitulation de tout ce que le Poëte a dit, qui est par conséquent fort déplacée ici, puisqu'il n'a pas encore fini de prouver qu'il y a une infinité de mondes. Cette transposition vient de ce qu'on n'a pas entendu cet endroit qui est d'une philosophie profonde. Pour prouver que notre monde n'est pas un individu unique, Lucrece prétend qu'il n'y a pas dans la nature d'animal unique de son espece, ce qui le conduit à comparer

notre monde à un grand animal qui ayant besoin d'alimens pour se conserver, doit nécessairement périr, quand les réparations ne seront plus proportionnées aux pertes. Pour peu qu'on y fasse attention, on verra que tout ce morceau *multaque post mundi &c. . . .* n'est que le développement des deux vers précédens *quandoquidem vitæ &c. . . .* & que par conséquent le morceau intercalé *quæ benè cognita &c. . .* qui jette une confusion si horrible dans les idées du Poëte, n'a subsisté si long-tems à la place d'où je l'ai ôté, que parce qu'on n'a rien entendu au raisonnement de Lucrece.

## I B I D. V. 19.

VOICI un passage que Gassendi & les autres commentateurs de Lucrece n'ont pas assez remarqué, & qui le méritait pourtant, parce qu'il est fondamental, & qu'il sert à expliquer plusieurs points de la philosophie corpusculaire. Epicure croyait que non-seulement notre monde, mais encore tous les autres mondes dont il supposait le nombre infini, étaient environnés d'une espèce d'atmosphère, d'atomes extérieurs, comme notre globe est environné par l'air. Ces atomes extérieurs placés dans les intermondes, c'est-à-dire, dans les intervalles d'un monde à l'autre, avaient différens usages. Le premier était d'ali-

menter les mondes mêmes , en s'incorporant à leur substance, pour en réparer les pertes, comme nous voyons l'air se disséminer dans tous les corps de notre globe.

*Nam sua cuique locis ex omnibus omnia plagis  
Corpora distribuuntur, & ad sua sæcla recedunt.*

Le second usage était d'empêcher par leurs chocs continuels la dissolution des atomes constitutifs de chaque monde, qui sans cette pression extérieure se seraient déliés, séparés, & dispersés dans le vuide. Voilà le sens de ces vers du premier livre que personne n'a entendus,

*Nec plagæ possunt extrinsecus undique sum-  
mam*

*Conservare omnem, quæcunque est conciliata;*

LUCRECE ne nie pas que le choc des atomes ne puisse retenir le monde, mais il prétend qu'il faut que la matiere soit infinie pour qu'il puisse y suffire. Le troisieme usage de ces atomes extérieurs était d'être, pour ainsi dire, un milieu pour la communication d'un monde à un autre, en servant de véhicule à leurs émanations réciproques. C'est dans ce sens qu'il faut entendre le passage du sixieme chant, où Lucrece dit que nous avons peut-être quelquefois dans notre

monde des nuages qui nous viennent d'un monde étranger.

Fit quoque ut hunc veniant in cœtum extrin-  
secus illa

Corpora quæ faciunt nubes nimboſque volan-  
tes.

REMARQUONS en passant que la doctrine de l'infinité des mondes plaisait tant à Lucrece, qu'il parle, pour ainsi dire, d'un monde étranger, comme il aurait parlé d'une province de l'Empire Romain.

Sed quid possit fierique per omne  
In variis mundis variâ ratione creatis.  
lib. V.

Et magis id possis factum contendere in omni  
In variis mundis variâ ratione creatis.  
lib. V.

C'ÉTAIT probablement cette persuasion où il était de l'infinité des mondes, qui le rendait si peu difficile sur les systèmes de physique, croyant que la combinaison qui n'a pas lieu dans notre monde, peut avoir lieu dans un de ces mondes infinis.

P A G E 206. V. 13.

P R E S Q U E toutes les sectes des philosophes

se réunissaient à croire non-seulement, que le monde devait périr un jour, mais encore qu'il approchait de son terme. Le sage Platon prédisait le dépérissement du monde. Le grave Sénèque faisait ses délices de cette contemplation funèbre. Les premiers Empereurs de Rome voyant leur Capitale & leur Empire troublés par ces idées lugubres, chassèrent de Rome & de l'Italie les philosophes, ainsi que les mathématiciens & les Chaldéens. La Religion Chrétienne saisit avec avidité ce dogme terrible. St. Cyprien (ad Demetrian.) dit presque mot pour mot, ce que Lucrece dit ici. *Scire debes Jam mundum non illis viribus stare quibus antè steterat, neq. eo robore valere quo antè, prævalebat, &c. . . .* De là ces calculs, ces prédictions qui ont rempli de terreur tous les siècles à chaque renouvellement de période. On croyait devoir d'avance se détacher des biens d'ici-bas; on les portait aux pieds des nouveaux prédicateurs, qui annonçaient le royaume prochain du ciel, & l'on s'imaginait imiter en cela les premiers Fideles, qui avaient porté les leurs aux pieds des Apôtres. Cependant l'époque fixée pour la destruction générale arrivait. Le monde subsistait toujours, mais ne se désabufait pas. On recommençait de nouveaux calculs, croyant s'être trompé dans les premiers, & les générations ne cessaient pas de se transf-

mettre des terreurs périodiques. Ce levain apocryphique subsiste encore de nos jours. Il y a encore dans ce XVIII<sup>e</sup>me siècle des fanatiques qui déterminent la venue du grand prophète Elie, & celle de l'Antechrist. La fin du monde est fixée aux années 1789, 1800, 1994. Cette attente ne manquera pas alors d'agiter encore quelques esprits, si une police éclairée que le fanatisme élude souvent, ne réprime un ferment capable de changer la face des sociétés. Vid. Anriq. dév.

P A G E 208. V. 4.

Les premiers Théologiens Grecs pensaient que les hommes étaient nés de la mer. Platon dit dans son Théotus que cette doctrine était fort ancienne *ὅτι πάντα ἔκγονα ῥοῆς τε καὶ κινήσεως*, que tout tire son origine du flux & du mouvement. En effet c'était celle de Thalès le premier des sept Sages de la Grèce. Voilà pourquoi Homère fait naître tous les Dieux de l'Océan, c'est-à-dire, de la matière liquide,

*Ὀκεανόν τε θεῶν γένεσιν καὶ Μητέρα Τηθύν*

Oceanumque Deorum originem & matrem Thethin.

VOILA l'opinion sur laquelle était fondée la  
fable

fable de Vénus sortant de l'écume des eaux. Voilà l'étymologie du nom de *Rhea* ou *Rhée*, cette Déesse de l'âge d'or, c'est-à-dire, de la première génération des hommes. C'est encore par-là qu'on peut expliquer le culte que presque tous les peuples de la terre ont rendu à l'eau. Les Egyptiens avaient un Dieu *Eau*, qu'ils représentaient par un vase qu'on remplissait d'eau à certaines solennités, que l'on ornait avec soin, & que l'on plaçait sur une espede d'estrade ou d'autel, pour l'exposer à la vénération des peuples. Les anciennes nations de l'Italie se rendaient une fois l'an sur les bords du lac *Cutilie*. Ils y faisaient des sacrifices, & y célébraient des mysteres ou cérémonies secretes. A Rome les Pontifes marchaient accompagnés des Vestales vers les rives du Tibre, & faisaient des sacrifices à Saturne le plus ancien des Dieux. Enfin voilà la raison pour laquelle l'eau est entrée dans toutes les cérémonies religieuses des anciens peuples. On s'en servait pour faire des *effusions*, des *libations*, des *ablutions*, des *purifications* & des *expiations*; usages qui se conservent encore chez une infinité de nations. Ainsi dans l'étude de l'antiquité on trouve les opinions philosophiques mêlées avec les usages, les usages avec les opinions philosophiques, & la Théologie avec tous les deux.



## NOTES

### DU TROISIEME LIVRE.

---

P A G E 208. V. 13,

**J**E m'écarte totalement du sens qu'on donne communément à cet endroit. Je fais rapporter aux Dieux ce que les commentateurs entendent des sectateurs de la philosophie d'Epicure. L'une & l'autre interprétation s'accordent également avec le texte : mais la mienne me paraît claire & raisonnable, au lieu que l'autre est absolument inintelligible. Il est faux en effet que la terre ne nous empêche point de distinguer sous nos pieds ce qui se passe dans le vuide, même en prenant la chose métaphoriquement : au lieu que les Dieux placés dans leurs intermondes, dans ces régions élevées, d'où notre globe n'est qu'un point pour eux, peuvent librement promener leurs regards sur ce vuide immense, dans lequel se forment & agissent les êtres. Voilà ce qu'a voulu dire Lucrece. C'est avec cette majesté qu'il affecte de parler des Dieux. Lib. V.

*Cum bene præsertim multa, ac divinitus, ipsi*

Immortalibus de divis dare dicta fuerit.

P A G E 220. V. 9.

LA construction de ce vers sur lequel on s'est mis à la torture, est toute simple ; & se scire animi naturam esse ( naturam ) sanguinis. Rien de plus clair. Lucrece désigne ici le système d'Empedocles, qui regardait nos ames comme le plus pur sang de nos corps. *Empedocles autem animum esse censet cordi suffusum sanguinem.* Cic. Tusc. quæst. 1°. C'est peut-être dans le même sens que Virgile dit, lib. IX, v. 349, *Purpuream vomit ille animam, &c. . .* C'était encore l'opinion de Critias, au rapport d'Aristote, de an. lib. I. cap. 2. ἕτεροι δὲ αἷμα, καὶ ἄπερ Κριτίας. το αἰθάλασαι τῆς ψυχῆς οἰκίωτατον ὑπολαμβάνοντες τὸτο δὲ ὑπαρχειν διὰ τῷ τῷ αἵματος φύσιν. *Alii verò sanguinem, ut Critias, existimantes sentire esse maximè proprium animæ, hoc verò accidere propter sanguinis naturam.* Mais cette opinion date encore de plus loin. Les livres sacrés donnent la nature du sang aux ames des bêtes. *Gardez-vous, disait Moïse aux Juifs, de manger du sang. Car le sang des bêtes leur tient lieu d'ame. C'est pourquoi vous ne mangerez pas leur ame avec leur chair. Hoc solum cave, ne sanguinem comedas : sanguis enim eorum pro animâ est : & idcirco non debet animam comedere cum carnibus.* Deut.

cap. 12. v. 23. *Quia anima carnis in sanguine est. Anima enim omnis carnis in sanguine est ; undè dixi filiis Israël : Sanguinem unīversæ carnis non comedetis , quia anima carnis in sanguine est.* Levit. cap. 17, v. 11 & 14.

P A G E 222. V. 2.

Ce magnifique morceau de Morale que les commentateurs ont tous admiré sans l'entendre, est difficile à saisir au premier abord. On ne conçoit pas aisément comment la crainte de la mort fait naître dans les hommes l'avarice, l'ambition, l'envie, tous les vices en un mot, & subjugué les cœurs, au point d'inspirer à quelques hommes l'aversion de la vie & le projet de se tuer : Idée que Plutarque attribue aussi à Arcésilas, *Mortem, quæ malum dicitur, id peculiare ex omnibus, quæ dicuntur mala habere quòd neminem unquam sui præsentia affecerit, solamque esse animi abjectionem cabumniaque in mortem fusas, quæ absentem faciant formidabilem, præstentque ut etiam aliqui mortem appetant ne moriantur.* Pour entendre ces idées, il faudrait se transporter dans les siècles de l'ancienne Mythologie, & se pénétrer des descriptions des enfers faites par les poètes. Alors ce morceau, bien loin d'être regardé comme une vaine déclamation, paraîtra plein de sens & de philo-

sophie. En effet l'ignominie, le mépris & la pauvreté étaient réellement regardés comme le cortège de la mort. C'était un des axiomes fondamentaux de la Théologie païenne. Voilà pourquoi Virgile dans son sixième chant placé en sentinelle à la porte des enfers, non-seulement le deuil, les soucis, les maladies, la vieillesse & la crainte, mais encore la faim & la pauvreté. v. 273. & suiv.

Vestibulum antè ipsum, primisque in faucibus orci

Luctus & ultrices posuere cubilia curæ :

Pallentesque habitant morbi, tristisque senectus,

Et metus & malesuada famēs & tristis egestas,  
Terribiles visu formæ.

C'ÉTAIENT ces fausses idées puisées dans la fable, qui donnaient naissance à tous les crimes que Lucrece décrit si éloquemment,

Sanguine civili rem constant, divitiisque  
Conduplicant avidi, &c.

C'ÉTAIT pour détruire des préjugés si funestes au bonheur des sociétés, que tous les moralistes de concert publiaient hautement que la mort ne fait point acception des rangs ni des dignités,

qu'elle frappe également & les chaumières des pauvres & les palais des rois.

Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas

Regumque turrets. Hor. lib. I. O. 4.

Ce que Lucrece dit en d'autres termes, lib. II. pag. 110. v. 23, & suiv.

Nec calidæ citius decedunt corpore febres,  
Textilibus si in picturis ostroque rubenti  
Jactaris, quàm si plebeiâ in veste cubandum  
est.

P A G E 226. V. 1.

Ce système mal présenté & mal attaqué par Platon dans son Phédon, était un des plus ingénieux que pussent imaginer des païens abandonnés à leurs propres lumières. Ce n'était pas l'ame, comme on l'a cru, mais la pensée qu'on appelait *harmonie* dans ce système. Voilà déjà une contradiction de moins. Le nom d'harmonie vient de ce que le corps était regardé comme un grand instrument dont le jeu donnait la pensée. On croyait, comme je l'ai déjà fait remarquer ailleurs, que tous les agrégats de la nature étaient plus ou moins capables de sentir, selon le plus ou moins de perfection de leur

organisation ; les arbres plus que les pierres , les bêtes plus que les arbres , & les hommes plus que les bêtes ; de même que tous les corps étant naturellement sonores , sont plus ou moins harmonieux selon la différence de leur conformation. Mais ce qu'il faut sur-tout remarquer, c'est qu'on entendait par le mot *harmonie* , un groupe de sons quelconques & non pas seulement l'accord parfait , comme l'ont entendu Platon & Lucrece. Cette distinction résout bien des difficultés , rend le système beaucoup plus fécond , & susceptible d'un parallele au moins assez précieux. C'est pour avoir négligé cette même distinction , que Platon combat faiblement un système dont il n'avait pas compris toute l'étendue. Il fallait que Lucrece ne l'entendît pas bien non plus , pour attaquer une hypothese dans laquelle on fait la pensée le résultat du jeu de la matiere. Pourquoi s'obstinait-il à vouloir une seconde substance incluse dans la machine même , & qui n'étant pas immatérielle , ne pouvait rien expliquer , que le corps n'expliquât tout seul ? N'était-ce pas multiplier les êtres sans nécessité ? Le système de l'harmonie ne marchait-il pas au but plus directement & par la voie la plus courte ? N'était-il pas la conséquence la plus naturelle de l'Epicuréisme ? Car enfin , puisqu'Epicure pour produire les couleurs, les sons, les odeurs , &c...

n'admettait pas une espece de corps particuliers, une substance particuliere consacree à cet usage, mais croyait au contraire que les mêmes atomes arrangés diversement produisaient les couleurs, les sons, les saveurs; &c. . . . Il ne devait pas non plus, pour expliquer la pensée, admettre une substance particuliere, sensible & pensante, mais faire résulter des atomes même du corps, la pensée qu'il regardait comme la modification d'un tout matériel. Cela, quoique faux, eût été plus conséquent.

P A G E 230. V. 20.

Plus on y réfléchit, plus on a de peine à se persuader que les anciens n'aient pas eu quelque idée de la *spiritualité*, de l'*incorporéité*, de l'*immatérialité* de l'ame. Non que la raison leur ait fourni des notions aussi nettes & aussi précises, que celles dont nous sommes redevables à la révélation. Mais ils avaient tant subtilisé; ils avaient tellement atténué, pour ainsi dire, la nature de l'ame, qu'il ne serait pas surprenant qu'ils en fussent venus au dernier degré de ténuité. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils étaient déjà sur la voie. Ils avaient reconnu une matiere premiere, dénuée de figure & d'étendue: ils admettaient des idées qui ne peuvent nous venir par les sens, & qui n'ont point leur archétype

dans la nature corporelle. Ils avaient imaginé un *véhicule* de l'ame, une substance mitoyenne, nécessaire pour faciliter l'action & la réaction entre l'esprit & le corps. Enfin, pourquoi Lucrèce se croyait-il obligé de prouver que l'ame est matérielle, si l'opinion contraire n'eût été adoptée par quelques philosophes ? Les idées généralement reçues sont des principes qu'on ne prouve pas, mais dont on tire des conséquences. Je n'ignore pas ce qu'ont dit tous les Sçavans sur ce point de la philosophie ancienne. Je n'ignore pas, qu'on se prévaut d'une foule de passages de Timée de Locres, de Platon, d'Aristote, &c. . . qui donnent à l'ame du corps & de l'étendue. Mais je sçais en même tems, que la spiritualité est une idée si fugitive & si délicate, que, pour peu qu'on s'y arrête, on ne tarde pas à la mêlanger. On fait trop d'honneur aux anciens & à l'esprit humain en général. On n'ose supposer qu'ils se soient contredits. Cependant leurs ouvrages sont pleins de contradictions. Ce devait être naturellement là le sort des premiers métaphysiciens. Il y a plus : il faut, ou les supposer tous Athées, ou reconnaître qu'ils se sont contredits, qu'ils n'ont pas senti toutes les conséquences de leurs principes. Qu'il me soit permis de le dire. On a donné trop d'importance à cette question de fait sur

l'histoire de la spiritualité. Les Chrétiens se sont imaginés que le dogme de l'immatérialité acquerrait un nouveau degré de force, en prouvant qu'il leur avait été transmis par les anciens : comme si la révélation & l'autorité infailible de l'Eglise n'étaient pas une base assez solide. Les incrédules au contraire se sont figurés que leur cause serait meilleure, en tâchant de prouver que l'idée de l'immatérialité est une idée nouvelle, uniquement due au Christianisme. Ils devaient les uns & les autres sentir, que l'autorité des anciens ne fait pas plus pour ce dogme, que pour un grand nombre d'autres, dont la raison avait fait entrevoir quelques lueurs aux païens, avant que le saint Esprit eût exigé pour ces mêmes dogmes le sacrifice de notre raison.

P A G E 232. V. 7.

L'INTELLIGENCE de ces trois vers qui ne sont difficiles qu'à traduire, fut regardée dans le siècle dernier comme une découverte. Un Anonyme écrivit de Londres en 1687, une lettre à Bayle, pour le prier d'insérer dans son journal l'explication de ce passage, qui n'avait, dit-il, jusqu'alors été entendu de personne. Si M. Bayle ne jugea pas cette explication indigne de trouver place dans *la République des lettres*, on ne me blâmera pas non plus de transcrire ici l'endroit de

cette lettre, qui a rapport au passage de Lucrece.  
 » Si vous voulez que je commence, je vais vous  
 » envoyer l'explication de deux passages qui  
 » n'ont point encore été entendus. L'un est de  
 » Lucrece au livre III. v. 175, ou environ. *At-*  
*n tamen insequitur languor, terræque petitus &*  
*n in terrâ mentis qui gignitur æstus.* Monsieur le  
 » Pevre renverse tout le texte pour l'expliquer;  
 » & cependant il n'y a rien de plus naturel, ce  
 » qui paraîtra par cette traduction verbale, ce-  
 » pendant une langueur & une envie de se cou-  
 » cher avec une inquiétude d'esprit le suivent tou-  
 » jours. *Petitus terræ* n'est autre chose que l'envie  
 » de se mettre à terre, & c'est ce que nous voyons  
 » tous les jours, particulièrement dans les pay-  
 » sans : même la plupart des dames ne se trou-  
 » vent bien, que lorsqu'elles sont sur le foyer,  
 » & qu'elles ont la tête sur un coussin un peu  
 » élevé, ce qui est précisément *peditus terræ.*  
 » *Æstus mentis* ne peut signifier que les bouil-  
 » lonnemens de l'esprit, que je traduis par l'in-  
 » quiétude de l'esprit, comme le vers suivant  
 » le demande, *interdumque quasi exurgendi in-*  
*n certa voluntas.* . . . Voyez Nouvelles de la Rép.  
 des Lettres, Fev. 1687. pag. 119.

P A G E 236. V. 19.

IL n'y a personne qui ne sente combien toute

R vj

cette théorie de l'ame humaine est fautive & intelligible. Qu'est-ce que le souffle, sinon l'air mis en agitation ? *Spiritus quem Græci Nostrique eodem vocabulo aëra appellant*, dit. Plin. Nat. hist. lib. II. c. 5. Qu'est-ce que la chaleur, sinon la modification d'un sujet chaud ? Cependant Lucrece paraît en faire des êtres à part ; il semble vouloir réaliser les formes d'Aristote. Telle était la métaphysique de ces tems là. Avant d'en venir à l'idée d'une substance non-étendue, les philosophes avaient passé par tous les degrés de la matière la plus subtile. Les uns avaient recours à l'air : c'était l'opinion de Pythagore qui appelait l'ame ἀπόπνευμα ἄθερος, un détachement de l'air. C'était aussi la doctrine d'Hippocrate qui la définissait, *spiritum tenuem per corpus dispersum*. Macrob. lib. II, Sect. 2. Saint Augustin qui avait des idées infiniment plus relevées sur la nature de l'ame humaine, reconnaît pourtant que l'air modifié d'une certaine manière peut produire dans les bêtes le sentiment & la mémoire. *Spiritum corporeum voco aërem, vel potius ignem, qui pro sui subtilitate videri non potest, & corpora inferius vegetando vivificat : quædam autem vivificat tantum & non sensificat, sicut arbores & herbas & universa in terrâ germinantia ; quædam autem sensificat & vegetat sicut omnia bruta animalia*, de Spiritu & an. cap. 23...

*Vita brutorum est spiritus vitalis constans de aëre & sanguine animalis, sed sensibilis, memoriam habens, intellectu carens, cum carne moriens, in aëre evanescens.* de Scientiâ veræ vitæ, cap. 4. D'autres philosophes regardaient l'ame comme un feu rapide. C'était le sentiment d'Héraclite, *Heraclitus physicus dixit animam scintillam stellaris essentiæ.* Macrob. in som. Scip. lib. I: d'Epicharme, *itaque Epicharmus de igne mentem humanam dicit, istic est de sole sumptus ignis.* Varro de ling. Sab. lib. IV: de Zénon, *Zenoni Stoico animus ignis videtur.* Cic. Tus. quæst. lib. I. D'autres philosophes trouvant ces matieres encore trop grossieres, ont donné carrière à leur imagination, & sont devenus encore plus inintelligibles. C'est un Critolaüs Péripathéticien, qui, au rapport de Macrobe, formait l'ame d'une quintessence; un Thalès qui la définit *substantiam semper motam & per se motam*; un Pythagore qui la nomme *numerum se ipsum moventem*; uti Platon qui l'appelle *substantiam intelligentem ex se mobilem*; *juxta numerum harmonicum motam*; & enfin un Aristote qui par son mot d'*Enthéléchie* est encore plus inintelligible & plus barbare.

LA construction de ce vers est, *quoniam mens recipit nihil horum posse creare motus sensiferos*

*qui volutent quædam mente* ; parce que l'esprit n'admet pas qu'aucun de ces principes puisse créer ces mouvemens intellectuels qui portent des idées dans l'ame. Voila mot à mot la signification de cette phrase qu'on n'a pas entendue, pour n'avoir pas senti que *recipere* est la même chose qu'*admittere* ou *concipere*, & que par *quædam qui mente volutent*, Lucrece parle ici des idées qui suivent nos sensations.

P A G E 238. V. 21.

EPICURE sentait que l'unité doit être le principe constitutif de l'ame, de ce *moi* mystérieux qui compare, qui juge, qui raisonne, &c. . . . Voila pourquoi Lucrece ne veut pas que les principes de l'ame se séparent, ni qu'ils agissent chacun de son côté, *nihil ut secernier unum possit, nec spatio fieri divisa potestas*. Il tâche de simplifier le plus qu'il peut l'assemblage grossier de ses quatre élémens. Mais comme d'un autre côté il dira plus bas, que la différence des caracteres & des tempéramens vient de ce qu'il y a quelqu'un des élémens qui domine plus que l'autre, il se voit obligé de troubler un peu ce concert & cette proportion. Voila le sens de ce vers qu'on n'a pas entendu, *ut quiddam subsit magis emineatque*, qui n'est évidemment qu'une restriction. Cependant il ajoute, que malgré cette

inégalité , l'harmonie se conserve toujours , & que l'unité ne s'altère pas pour cela *ut quiddam fieri videatur de omnibus unum*. Lucrece est très-obscur dans tout ce morceau ; il s'en prend à sa langue : mais la vraie raison est qu'il ne s'entendait pas lui-même.

P A G E 244. V. 16.

VOICI la construction de ces trois vers qui présentent un double sens , *vestigia naturarum quæ nequeat ratio dictis depellere linqui usque aded parvula , ut nihil impediat degere vitam dignam Dīs*. Ces traces naturelles que la raison ne peut effacer par ses instructions , subsistent à la vérité toujours , mais si faibles , que rien ne nous empêche de mener une vie digne des Dieux. Ce même passage est entendu tout différemment par quelques commentateurs qui font ainsi la construction. *Vestigia parvula naturarum linqui , quæ ratio nequeat dictis depellere usque aded , ut nihil impediat vitam Dīs dignam degere*. » Il subsiste toujours dans l'ame des traces imperceptibles que la raison ne peut faire disparaître au point , que rien ne nous empêche de mener une vie digne des Dieux. » Il n'est pas besoin d'avertir , que cette dernière construction est forcée & présente un sens louche.

VOICI le sens de ces deux vers qui sont fort clairs, malgré les efforts que les commentateurs ont faits pour les embrouiller. Lucrece vient de prouver que l'ame ne peut sentir toute seule, ni le corps tout seul, que ce n'est que par leur union que nous jouissons du sentiment, *communibus inter eos conflatur utrinque motibus accensus nobis per viscera sensus*. D'où il s'ensuit évidemment, que c'est le corps qui sent par le moyen de l'ame; ainsi, dire que le sentiment est la modification de l'ame seule, de cette substance intellectuelle qui est disséminée dans nos membres, c'est combattre l'évidence; car comment peut-on prouver que le corps sent, *quid sit enim corpus sentire quis afferet unquam?* Sinon par les principes que l'évidence elle-même nous a fait établir, *si non ipsa palàm quod res dedit ac docuit nos*; c'est-à-dire, sinon par l'union intime de l'ame avec le corps, que nous venons de prouver sans réplique.

I B I D. V. 7.

LUCRECE attaque ici Epicharme & Aristote, qui pensaient que ce n'étaient pas les yeux, mais l'ame elle-même qui voyait par les yeux.

ὄρεσ ἀπὸ , ὄρεσ ἀκούει , *mens videt , mens audit* , dit Aristote , probl. 32. Sect. II , & ailleurs , de Sensu & Sensibili , c. II. *Non anima ipsa in oculi extremo , sed in parte interna existit.*

I B I D. V. 10.

CE vers que je traduis par ces mots , *le sens pompe & ramasse les simulacres dans l'organe* , est clair & très-conséquent à la doctrine que Lucrece établit dans le quatrième livre. Il a rapport évidemment à la manière dont la vision s'opère dans le système d'Épicure par le moyen des simulacres. Cependant les commentateurs non-seulement ne l'ont pas entendu , mais se sont tous accordés à le rejeter comme un vers supposé ou altéré.

P A G E 250. V. 2.

CE passage , qui est très-embarrassant , pourrait encore être expliqué d'une autre manière plus littérale ; *les intervalles qui séparent les élémens de l'ame , sont proportionnés à la grosseur des premiers petits corps qui peuvent exciter en nous de la sensation.* Mot à mot : *Tanta intervalla tenere exordia prima animai , quantula corpora prima nobis injecta queant ciere sensiferos motus in corpore.* Le sens que j'ai adopté dans ma version est plus clair. Il est vrai que *tantus & quantus*

sont ordinairement employés en latin pour désigner un rapport de grandeur plutôt qu'un rapport de nombre. Cependant il y a des exemples de *quantus* pris dans ce sens. *Caius in L. Si ita legatum sit. D. de Legatis primo. Si ita legatum sit, Sejo servos decem do, præter eos decem, quos Titio legavi: si quidem decem tantum inveniantur in hereditate: inutile est legatum. Si verò ampliores; post eos, quos Titius elegit, in cæteris valet legatum: sed non in ampliores, quàm decem, qui legati sunt, quod si minus in tantos, quanti inveniantur. On peut remarquer que dans ce passage non-seulement tantus, quantus, signifie tot, quot, mais encore qu'ampliores est mis pour plures.*

## I B I D. V. 6.

LUCRECE parle ici du fard dont les femmes, & même les jeunes libertins se peignaient pour se blanchir la peau. Le mot *incutere* ne vient pas de *quætere*, *secouer*, quoiqu'il ait souvent cette acception: il ne peut être ici composé que de *in* & *cutis*: ainsi *incutere* est la même chose que *in cutem mittere*. On ne sçaurait douter que les Romains ne connussent l'usage du fard. On peut lire dans Pétrone la description énergique d'un jeune libertin dont le blanc délayé par la sueur, coulait le long de ses joues. *Perstuebant per fron-*

*tem sudantis acacia rivi, & inter rugas malarum tantum erat CRETÆ, ut putares detractum parietem nimbo laborare.* Horace dit à peu près la même chose d'une vieille femme qui lui en voulait, *nec illi jam manet humida creta.* Epod. XII.

P A G E 252. V. 18.

IL n'est pas permis de douter qu'un grand nombre de philosophes anciens n'aient reconnu l'immortalité de l'ame. Ce desir de vivre après la mort & de prolonger son existence au delà des bornes naturelles ; cette noble ambition qui caractérise les ames fieres, & qui est le plus puissant aiguillon de la vertu, avait pénétré ces cœurs généreux & dignes d'une autre vie, assez profondément, pour se réaliser en eux, & leur persuader qu'ils jouiraient sous la tombe des honneurs qu'on rendrait à leur mémoire. Une pareille idée qu'on prouvait moins qu'on ne la sentait, était trop relevée, pour la prostituer au peuple incapable de porter ses vues dans un avenir aussi sublime, uniquement propre à défigurer ce tableau par ses terreurs, ses fables & ses préjugés. Aussi cette doctrine fut-elle tenue long-tems secreta. Platon fut le premier qui osa dans ses ouvrages divulguer ce secret. La maniere dont ce dogme fut reçu, prouve combien il était doux & séduisant dans son origine. Il

fut accueilli avec un enthousiasme qui tenait du fanatisme. Cléombrote d'Ambracie ne sçait pas plutôt que son ame est immortelle, qu'il se précipite du haut d'une tour, pour arriver plus promptement à la vie future. Le philosophe Hégésias ayant tenu école sur la même matiere à Cirene, ses disciples se tuerent pareillement, pour sortir de cette vie malheureuse & passagere, & parvenir à celle que leur maître leur promettait. Enfin en moins d'un siecle cette sublime doctrine produisit une maladie épidémique si dangereuse, que Ptolomée Philadelphe défendit de l'enseigner de peur de voir ses états dépeuplés. Qu'arriva-t-il alors ? la politique crut devoir autoriser les fables redoutables du Tartare, du Styx, de l'Achéron, des Furies, de Cerbere, &c. . . qui devenaient le contrepoison naturel du dogme de l'immortalité. On regarda le suicide comme un crime qui était puni dans l'autre vie.

*Proxima deinde tenent mœsti loca, qui sibi  
lethum*

*Infantes peperere manu, lucemque perosi  
Projecere animas. Quàm vellent æthere in  
altro*

*Nunc & pauperiem & duros perferre labores !*

*Virg. lib. VI. Æ. v. 434. & suiv.*

Ce ne fut qu'avec de pareilles précautions que la doctrine de l'immortalité continua de s'enseigner. Au reste il est singulier que deux dogmes presque contradictoires, l'un doux & consolant, l'autre terrible & redoutable, le dogme de l'immortalité de l'ame, & celui de la destruction du monde, aient produit à peu près les mêmes effets dans la société, & aient été défendus l'un & l'autre par les princes, comme des doctrines capables de troubler le repos public,

P A G E 274. V. 14.

Voici la construction de ces deux vers qu'aucun commentateur n'a faite, quoiqu'elle soit fort simple. *Et ipsam partem priorem petere se ore retrò, ut ista ardenti dolore vulneris premasse morsu.* *Pars prior*, veut dire dans la bonne latinité *la partie de devant*, & non pas *la partie qu'elle avait auparavant*, comme quelques-uns l'ont entendu.

P A G E 276. V. 2.

Ce n'est pas sans raison que Lucrece réunit ici les deux dogmes de l'immortalité & de la préexistence des ames, pour tâcher de les renverser du même coup. C'est que de tous les philosophes qui ont vécu avant le Christianisme,

aucun n'a soutenu l'immortalité de l'ame, sans établir préalablement sa préexistence ; l'un de ces dogmes était regardé comme la conséquence naturelle de l'autre. On croyait que l'ame devait toujours exister, parce qu'elle avait toujours existé ; & l'on était persuadé au contraire qu'en accordant qu'elle avait été engendrée avec le corps, on n'était plus en droit de nier qu'elle dût mourir avec lui. Notre ame, dit Platon, existait quelque part avant d'être dans cette forme d'homme : voilà pourquoi je ne doute pas qu'elle ne soit immortelle. Synésius, quoique Chrétien, ayant été instruit dans cette philosophie, ne put être déterminé par l'offre d'un Evêché à désapprouver cette doctrine. ἀμέλει (dit-il) τὴν ψυχὴν ἢκ ἀξιώσω πότῃ σώματος ὑστερογενῆ νομίζειν. Je ne croirai jamais que mon ame soit née après mon corps. M. le Clerc ajoute, qu'on était alors si indulgent sur ces matieres, ou qu'on avait tant d'envie d'avoir de beaux parleurs dans les chaires, que non-seulement on lui passa cette doctrine, mais qu'on le consacra, quoiqu'il témoignât ne pas croire à la résurrection des corps. Quoique le système de la Métempsychose ne soit pas spécialement condamné par la religion Chrétienne, le Concile de Trente décide néanmoins formellement que Dieu crée chaque ame, quand le corps qu'elle doit habiter est suffisamment

organisé, *animam creando infundi & infundendo creari*. Ainsi, dans notre religion, c'est uniquement sur la volonté de Dieu qu'est fondée l'immortalité de l'ame, qu'il ne faut pas confondre avec l'*incorruptibilité*.

P A G E 289. V, 5.

Les physiciens de nos jours ont nié, comme un préjugé populaire, que la putréfaction pût donner le jour à des êtres vivans : ils ont regardé comme un axiome incontestable, que tous les animaux qu'on voit naître préexistent dans un germe, & que toutes ces générations fortuites qu'on objecte, sont occasionnées par des œufs, que fait éclore la fermentation des corps putréfiés. Mais ce principe de physique, ainsi que bien d'autres qu'on regarde comme aussi sûrs, est démenti par l'expérience. Tout le monde connaît celle de M. Nédham, qui découvrit, à l'aide du microscope, des anguilles dans de la farine délayée avec de l'eau. Cette même expérience a été répétée avec de nouvelles précautions en Allemagne, par M. Dellius, qui non-seulement apperçut les anguilles de M. Nédham, mais encore distingua jusqu'aux parties les plus imperceptibles de leurs corps, jusqu'aux organes même de la génération. Pour s'assurer de plus en plus d'une vérité aussi importante, il fit un

autre essai ; ce fut de garder du bouillon de mouton dans un vase fermé hermétiquement. Au bout d'un mois il découvrit dans ce bouillon des animalcules assez semblables à ceux que M. Leder Muller avait apperçus dans la semence de carpe. On ne dira sûrement pas qu'il soit venu des insectes déposer leurs œufs dans le bouillon, puisque le vase était fermé hermétiquement, ni qu'ils existassent auparavant dans le bouillon, qui avait reçu un degré de chaleur assez considérable, pour faire mourir tout animal vivant. Le même observateur répéta son expérience sous toutes les faces possibles, & se convainquit de plus en plus, que c'était uniquement par la putréfaction, & le développement des sucs, & non par des œufs préexistans, que ces animalcules avaient été engendrés. Il remplit trois vases du même bouillon, avec les mêmes précautions. Il trouva dans le premier, au bout de quatorze jours, le bouillon gâté & fétide ; dans le second, au bout de trois semaines, l'odeur était moins forte : dans le troisième, au bout d'un mois, il n'y avait plus d'odeur, mais une peuplade d'animalcules tout vivans. Vid. Comment. de reb.<sup>o</sup> in Scient. nat. & medic. gest. vol. XI, pag. 531, part. XXXIII. Il n'y a rien à ajouter à une expérience aussi positive, sinon que je me suis apperçu en la traduisant, combien c'est une opi-

niq

nion ancienne, que celle de la production des animalcules par la corruption. Car les mots *færens* & *fætus*, dont l'un signifie l'odeur d'un corps qui se corrompt, & l'autre un être vivant qui commence à se former, ont évidemment une étymologie commune.

P A G E 292. V. 13.

LUCRICE paraît faire ici allusion à la *grande année*, l'*année périodique*, doctrine redoutable & extravagante, qui doit son origine à l'astrologie, & qui est presque aussi ancienne qu'elle. Toutes les sectes de philosophes étaient imbuës de cette opinion. Née chez les Chaldéens, elle s'était répandue dans toute l'Asie, elle avait pénétré dans l'Egypte, elle avait été reçue avec transport par les Druides & les prêtres du Nord, à qui elle fournissait un nouveau frein pour asservir les esprits; les Grecs l'avaient communiquée aux Romains; & plût à Dieu, que les découvertes utiles nous eussent été transmises aussi fidèlement, que ce dogme absurde le fut par une tradition constante, perpétuée de siècles en siècles! On entendait par cette année la révolution entière du ciel, c'est-à-dire, le retour de tous les astres à un même point fixe du firmament. On n'était pas d'accord sur la durée de ce période. Les uns le restreignaient à cinq mille

ans ; d'autres lui en donnaient dix milles , cent milles , quelques millions. Mais on se réunissait à croire , qu'à la fin de cette grande année le monde devait se renouveler , & recommencer à exister non-seulement avec les mêmes loix , mais encore avec la même forme & les mêmes circonstances qu'auparavant. Les mêmes hommes devaient être reproduits de nouveau , pour reprendre une vie semblable à celle qu'ils avaient déjà menée , pour rejouer le même rôle sur la terre , & être soumis au même enchaînement de circonstances. C'est-là le sens que quelques interpretes donnent à ce passage de l'Ecclésiaste : *Quid est quod fuit ? ipsum quod futurum est. Quid est quod faciendum est ? ipsum quod factum est. Nihil sub sole novum , nec valet quisquam dicere : hoc recens est. Jam enim præcessit in sæculis quæ fuerunt antè nos.* L'hiver de cette grande année était un déluge , & son été devait être un embrasement. On voit , comme le remarque l'Auteur de l'Antiquité dévoilée , que cette division était empruntée de l'année solaire , dans laquelle le capricorne est le premier signe de l'hiver , saison communément pluvieuse , & l'écrevisse le premier signe de l'été , saison de chaleur & de sécheresse.

ON divisait encore cette grande année en quatre âges , comme on divise l'année commune

en quatre saisons. On comptait un âge d'or, un âge d'argent, un âge d'airain, & un âge de fer. On comparait ce phénomène à ceux de la vie humaine. La Nature renouvelée était d'abord dans un état de faiblesse & d'enfance, d'où elle parvenait par degré à un état de perfection & de beauté, suivi d'un état de vigueur & de force, auquel succédait la vieillesse & enfin la destruction. Il en était du moral comme du physique. Le genre humain commençait par l'innocence, s'élevait aux vertus les plus héroïques, se perfectionnait dans les sciences & dans les arts, se corrompait ensuite, dégénérait, devenait sans force, sans génie, sans vertu, état funeste qui finissait par la dissolution. Voilà pourquoi on s'autorisait de la corruption du siècle pour annoncer la fin du monde. *Mundus ipse jam loquitur*, dit saint Cyprien, & *occasum sui rerum labentium probatione testatur. Decrescit in arvis agricola, in mari nauta, miles in castris, innocentia in foro, justitia in judicio, in amicitiiis concordia, in artibus peritia, in moribus disciplina*. Virgile présente un tableau tout contraire, mais conforme aux mêmes idées dans ces vers de la quatrième Eglogue.

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas :

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo ;

Jam redit & Virgo, redeunt Saturna regna.

*Fin du premier Volume.*

---

# T A B L E.

*Comme on n'a pas jugé à propos de chiffrer les vers, ce qui surcharge désagréablement les marges, on y supplée par cette table, qui indique le quantième du vers initial de chaque page.*

## L I V R E I.

Pag.	vers.	pag.	vers.	pag.	vers.
4	1	38	385	72	776
6	13	40	406	74	800
8	39	42	432	76	821
10	62	44	454	78	843
12	86	46	476	80	866
14	107	48	499	82	888
16	131	50	522	84	912
18	154	52	545	86	937
20	175	54	569	88	958
22	197	56	594	90	981
24	218	58	618	92	1005
26	243	60	641	94	1028
28	266	62	666	96	1051
30	292	64	688	98	1071
32	316	66	709	100	1094
34	339	68	734	102	1110
36	362	70	755		

---

## L I V R E I I.

Pag.	vers.	pag.	vers.	pag.	vers.
108	1	120	118	132	272
110	12	122	153	134	295
112	37	124	179	136	319
114	61	126	203	138	341
116	82	128	225	140	366
118	104	130	248	142	389

# T A B L E

pag.	vers.	pag.	vers.	pag.	vers.
144.....	412	168.....	684	192.....	949
146.....	434	170.....	706	194.....	972
148.....	456	172.....	727	196.....	996
150.....	477	174.....	748	198....	1022
152.....	502	176.....	774	200....	1048
154.....	526	178.....	794	202....	1071
156.....	547	180.....	820	204....	1093
158.....	573	182.....	841	206....	1117
160.....	598	184.....	865	208....	1137
162.....	621	186.....	886	210....	1158
164.....	643	188.....	907		
166.....	665	190.....	927		

---

## L I V R E I I I.

Pag.	vers.	pag.	vers.	pag.	vers.
216.....	1	250.....	378	284....	758
218.....	14	252.....	401	286....	779
220.....	35	254.....	423	288....	801
222.....	58	256.....	446	290....	823
224.....	81	258.....	469	292....	847
226.....	101	260.....	489	294....	870
228.....	123	262.....	512	296....	888
230.....	144	264.....	535	298....	909
232.....	167	266.....	558	300....	932
234.....	190	268.....	583	302....	954
236.....	215	270.....	606	304.....	972
238.....	239	272.....	627	306....	993
240.....	260	274....	649	308....	1016
242.....	284	276....	670	310....	1038
244.....	306	278....	692	312....	1061
246.....	330	280....	715	314....	1083
248.....	354	282....	737	316....	1104

**B U G.**  
 Syst Catal  
 38

---

## ERRATA DU PREMIER VOLUME.

- PAGE 8 vers 11, razione, *lege* ratione.  
39 lig. 11, & le vuide déjà existant se remplit,  
*lisez* & un vuide déjà existant qui se remplit.  
45 lig. 6, de la substance, *lisez* du sujet.  
111 lig. 16, de sa lyre, *lisez* de la lyre.  
113 lig. 2, des corps, *lisez* du corps.  
... lig. dernière, des corps, *lisez* des coups.  
126 v. 18, nomen, *lege* momen.  
152 v. 5. prestantius, *lege* præstantius  
185 lig. 21, leur situation, *ajoutez* & leurs mou-  
vemens réciproques.  
188. v. 3, nequeant, *lege*, nequeunt.  
207 lig. 1, après abondantes, *ajoutez* quand l'ac-  
croissement est parvenu à son dernier période.  
211 lig. 5, la paix, *lisez* la vie.  
242 v. 9, concitet, *lege* concitat.  
298 v. 6, insidet rerum, *lege* rerum insidet.  
256 v. 15, videmus, *lege* videamus.  
278 v. 1, participenrur, *lege* participantur.

---

## A P P R O B A T I O N .

**J'**AI lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, la *Traduction de Lucrece avec des Notes*, par M. L. G. ; & mis à part le systême d'Epicure, trop absurde pour être dangereux, je n'ai rien remarqué dans l'Ouvrage qui pût en empêcher l'impression. A Paris, le neuf Février mil sept cent soixante-huit.

D U P U Y.

---

## P R I V I L E G E D U R O I .

**L** O U I S , par la grace de Dieu , Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers , les Gens tenans nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel , Grand-Conseil , Prévôt de Paris , Baillifs , Sénéchaux , leurs Lieutenans - Civils , & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé CLAUDE BLEUET , Libraire à Paris , Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public une *Nouvelle Traduction de Lucrece , avec des Notes , pour l'intelligence du texte* , s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES , voulant favorablement traiter l'Exposant , Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes , de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera , & de le vendre , faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *six années consécutives* , à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs , Libraires , & autres personnes de quelque quaiité & condition qu'elles soient , d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer , ou faire imprimer , vendre , faire vendre , débiter , ni contrefaire ledit Ouvrage , ni d'en faire aucun extrait , sous quelque prétexte que ce puisse être , sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant , ou de ceux qui auront droit de lui , à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits , de trois mille livres d'amende contre

chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposéant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long, sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq; à peine de déchéance du présent Privilege; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sr. DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre dit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des-Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposéant, & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers, Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, charte normande & lettres à ce contraire; car tel est notre plaisir. **Donné à Paris le seizième jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cent soixante-huit & de notre Regne le cinquante-troisième. Par le Roi en son Conseil.**

**LE BEGUE.**

*Registré sur le Registre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1362, folio 387, conformément au Règlement de 1723. A Paris ce 21 Mars 1768.*

**G A N E A U, Syndic.**